J.-B. Côté.

ORIGINAUX

et

AVENTURIERS

«—=∫§⌐=—»

(L'Ouest Pittoresque)

- Fortin & Fils -
- Ste-Anne-de-la-Pocatière -
— 1946 —

ORIGINAUX
et
AVENTURIERS

J.-B. Côté.

ORIGINAUX

et

AVENTURIERS



(*L'Ouest Pittoresque*)

- Fortin & Fils -
- Ste-Anne-de-la-Pocatière -
— 1946 —

CHAPITRE I

BACHELORS, ORIGINAUX et AVENTURIERS

Quand on racontera l'histoire de la colonisation dans l'Ouest canadien, il faudra faire une large place à l'un des éléments les plus pittoresques qui ont illustré cette époque primitive. Je veux dire: le pionnier célibataire, *ou bachelor,* comme on disait là-bas.

Ce terme désignait une grande variété d'états civils, ou incivils. Il englobait une classe bigarrée de célibataires, forcés ou volontaires: de *veufs en herbe* ou de fait, de déclassés, de chevaliers errants à la recherche d'aventures, ou fuyant un passé trop lourd, qui envahirent les Prairies, à l'époque romantique de la distribution des *homesteads.*

Lorsque le gouvernement canadien inventa la formule de colonisation qui consistait à donner un morceau de terre non-classifiée, de cent soixante acres de superficie, pour la modique somme de dix dollars, il ne méritait pas de louanges excessives. C'était de la philanthropie d'une qualité douteuse, et cette libéralité ressemblait singulièrement à un cadeau de Grec. Le pauvre colon aurait été bien souvent justifiable de s'appliquer la phrase classique: "Timeo Danaos et dona ferentes".

La partie septentrionale des *Territoires du Nord-Ouest,* n'était pas, il y a une quarantaine d'années, une magnifique prairie prête à recevoir la charrue. C'était une contrée où les touffes d'arbres alternaient avec la plaine et les marais (muskegs). Il y avait même un moulin à débiter le bois, dans la banlieue de la ville d'Edmonton. Il est vrai que le bois que l'on trouvait là était principalement du tremble, mais il était, tout de même, assez gros pour faire de la planche et des pièces de charpente. C'est dire que le colon devait être préparé à faire du défrichement.

L'état de pionnier n'était donc pas empreint de la douce poésie que l'on trouvait dans la littérature de propagande rédigée par les publicistes du *Département de l'intérieur* d'alors. Le sol cependant,était d'une fertilité prodigieuse.

Après avoir fait son *entrée* à l'Office des Terres, versé son dix dollars et reçu un document décrivant son lopin: section, township, rang, l'aspirant-colon, se munissait de provisions, d'outils divers et s'acheminait vers son domaine, qui pouvait être à dix, vingt et même quarante milles du chemin de fer.

Une fois le terrain localisé, il choisissait une éclaircie et se construisait une hutte en bois rond qu'il appelait son *shack* ou sa cabine, il en *bousillait* les fentes avec de la mousse ou du mortier et il blanchissait le tout à la chaux. De routes, il n'en était pas question. Le pionnier devait se tirer d'affaires seul, du mieux qu'il pouvait.

Il est difficile de concevoir un règlement plus inhumain que celui obligeant le pionnier à résider six mois par année sur son homestead, pendant trois années consécutives, avant de pouvoir en obtenir le titre. Ce système a engendré des misères incroyables. Qu'on imagine un peu ce que devait être l'existence d'une famille — car il y avait parfois des familles — vouée à l'isolement déprimant de ces vastes solitudes, exposée à la maladie, aux accidents, loin de tout secours, n'ayant pour toute distraction, pendant les longues soirées d'hiver, que le mugissement de la tempête et le hurlement des loups, dont le pays était infesté.

Il fallait un être, tel que le *bachelor,* déjà aguerri aux rigueurs de l'isolement, par plusieurs années passées dans les solitudes du Klondyke, ou par la vie de trappeur, pour résister à cette vie déprimante.

Pour plusieurs, le homestead était un refuge de paix, dans le calme, après une jeunesse chargée d'orages. D'autres venaient y chercher, sous un nom d'emprunt, l'oubli d'erreurs payées chèrement. Presque tous avaient un *squelette* dans leur vestiaire, selon l'expression pittoresque américaine.

Il en venait de tous les coins de l'Amérique du Nord. Ceux du Klondyke étaient chargés d'illusions et de rhumatismes. L'Etat du Minnesota en fournit une catégorie particulièrement typique. Bons garçons, pour la plupart, mais toqués et d'une originalité à faire honte aux types de Fréchette. Il n'était pas rare de voir des localités où les deux tiers de la population étaient célibataires.

On voyait le *bachelor* venir aux provisions une couple de fois par mois. Il arrivait au village, à pied, chaussé du traditionnel mais confortable *shoe pack* (soulier de peau de boeuf), après une longue randonnée à travers bois, et il re-

tournait allègrement, avec un sac au dos, contenant du lard salé, deux ou trois pains, quelques épiceries et l'indispensable bouteille de gin, marque John de Kuyper.

Ces solitaires faisaient souvent de tristes fins. Chaque hiver, quelqu'un d'entre eux était trouvé gelé dans sa cabine. Je me rappelle particulièrement la fin pathétique d'un pauvre garçon. Il venait de la Province de Québec et était issu d'un bonne famille. Terrassé par l'ennui, sans doute, il avait célébré Noël et le Jour de l'an par de trop abondantes libations. On le trouva, dans sa cabine, un bon matin, par un froid de 45 degrés sous zéro et faisant des efforts infructueux pour allumer le feu dans son poèle. Il avait les mains et les pieds rigides comme des barres: gelés. On dut lui amputer les quatre membres. Il succomba quelques jours après. Son malheur profita à l'un de ses frères. Celui-ci, pauvre et chargé d'une nombreuse famille vivait dans la Province de Québec. Ayant hérité du homestead, il alla s'y établir et, comme il était travailleur et économe, en peu d'années, il devint l'un des fermiers les plus à l'aise de la localité.

* * *

Cet autre: un vieux loup de mer, celui-là, qui avait passé sa vie sur le pont d'un navire, vogué sur toutes les mers du globe. Un bon jour, il eut la fantaisie d'aller prendre un homestaed dans l'Ouest. Il ne connaissait pas la différence entre un rateau et une pelle.

Perclus de rhumatismes, revêche, hargneux comme un bouledogue, il fut doublement solitaire, car son humeur insupportable éloigna de lui tous les autres *bachelors* de la localité. Après avoir végété misérablement, pendant quelques années, il fut, un matin d'hiver, trouvé mort dans son *shack.*

* * *

Une nouvelle figure, dans la localité attira, un jour, mon attention. C'était un individu qui avait de bonnes manières, et un langage qui contrastaient singulièrement avec les gens de sa classe. Il vint à mon bureau, un bon jour, et me conta son histoire. Il appartenait à une famille distinguée de Québec dont il était le mouton noir. Espérant qu'il se réformerait, ses parents l'expédièrent dans l'Ouest, mais il n'y devint pas plus vertueux.

D'une mauvaise affaire à une autre, il en vint à se livrer à l'occupation excitante de voleur de chevaux, sur les grands ranches du sud. Découvert et arrêté, il fut con-

damné à plusieurs années de pénitencier. Après trois ou quatre années de détention, il fut libéré sur parole, grâce à sa bonne conduite et aussi à l'influence de ses parents. Il se réfugia sur un homestead. Obligé de comparaître chaque mois, devant un officier public qui faisait ensuite rapport de sa conduite aux autorités, il m'honora de sa clientèle; car je remplissais alors la charge peu rémunératrice, mais fort intéressante, de Juge de Paix. Pendant plusieurs semaines, il eut une conduite exemplaire, mais sa passion pour l'alcool, surmonta ses bonnes résolutions; à l'issue d'une orgie, il vola une automobile et partit. Serré de près par la gendarmerie à cheval, il abandonna la voiture et s'enrôla sous un faux nom — cela se passait au début de la première guerre — et il disparut dans la fournaise. On n'en entendit plus jamais parler.

* * *

Un grand nombre de ces *bachelors* étaient des naufragés de la vie conjugale où leur barque matrimoniale avait sombré à jamais. Ceux-là avaient une horreur instinctive de tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à un jupon.

Nous avions, sur les confins de notre territoire, un de ces individus qui était bien le type le plus accompli de célibataire que l'on puisse voir; rangé, minutieux, soigné de sa personne, son intérieur reluisait de propreté. Tout le monde le croyait vieux garçon, lorsqu'un jour, nous arrive en coup de vent, une élégance pimpante de 18 ans: jupon porté à mi-mât, peintures flamboyantes; le vrai précurseur du *flapper* modèle de 1920, et avec cela, un bagoût intarissable. Elle venait tout droit de St-Paul, Minnesota, relancer notre soi-disant vieux garçon dont elle était l'épouse légitime.

Inutile de dire qu'elle fit sensation. Dans un moment d'enthousiasme sentimental, il avait imprudemment épousé, à 50 ans, ce papillon irresponsable qui, en quelques mois, avait joyeusement dépensé ses économies.

Pris de panique, il avait fui et était allé se réfugier dans la confrérie des *bachelors*. L'épouse supporta d'abord assez joyeusement l'abandon, mais ayant su que son mari avait fait fortune dans l'Ouest canadien, elle était venue le retrouver. Elle resta juste vingt-quatre heures dans la cabine de notre héros. Elle retourna à St-Paul et on n'en entendit plus parler.

* * *

Parfois, c'était le contraire qui se produisait. Il arrivait qu'un de ces célibataires endurcis fléchissait sous le far-

deau de la solitude et prenait une de ces résolutions qu'il qualifiait de désespérée. Il allait dans la Province de Québec se chercher une femme. Le plus souvent, il trouvait là le bonheur.

Rendu méfiant à l'excès par les aventures matrimoniales malheureuses de ses connaissances il était difficile à satisfaire; il lui fallait une femme d'âge mûr, ayant déjà doublé le cap des orages, et surtout, pas jolie; un visage de tout repos. On imagine qu'avec de tels principes, il ramenait une épouse dont les traits étaient une garantie solide d'honnêteté.

Il lui arrivait parfois de tomber sur quelque vieille fille excellente, ancienne ménagère de presbytère, ayant des économies, et dont le coeur tout prêt à s'embraser vouait à son mari une éternelle reconnaissance pour l'avoir tirée des froides solitudes du célibat. Ces veinards devenaient, après quelques mois de mariage, gras, dodus, sentencieux et graves.

* * *

Parmi nos originaux de choix, était un type que nous appellerons Lecamp, pour les fins de cette histoire. Une union mal assortie et une dizaine d'années dans les mines du Klondyke l'avaient rendu pas mal maniaque. Sa toquade portait sur les mines. Il en voyait partout et il éprouvait un besoin incessant de creuser. Pour lui, tous les terrains recelaient des fortunes dans leur sous-sols.

Son homestead était à une quinzaine de milles de notre hameau. Chaque fois qu'il m'honorait de sa visite, il se lançait dans des calculs fantastiques sur les millions de tonnes de charbon qu'il pourrait en extraire. Dès qu'il put obtenir sa *patente,* il s'empressa de faire un emprunt hypothécaire, portant intérêt au taux de dix pour cent, comme c'était alors l'usage, et il se mit à creuser avec frénésie. Il fit un trou de douze pieds carrés qu'il porta, tout d'abord, à une profondeur de quarante pieds. L'eau gagnant sur lui, il fut obligé d'installer une pompe mue par une machine à vapeur, ce qui lui permit de creuser encore vingt-cinq pieds.

Il travaillait jour et nuit, avec une équipe de quelques hommes, et cela, dans les plus gros froids de l'hiver. Il trouva une mince couche de charbon sans valeur, mais son optimisme invincible l'avait persuadé qu'à dix pieds plus bas il y avait une riche veine d'anthracite. Il ne put jamais atteindre cette profondeur, car un véritable torrent souterrain envahit sa *mine,* une bonne nuit et il ne put même pas récupérer son outillage. Ses créanciers firent saisir ce qui restait de machines à la surface et, finalement, il perdit son

homestead. Il prit la route des Rocheuses, refuge ultime de tous les chercheurs de mines désabusés et malheureux.

A quelques milles du chercheur de mines, vivait solitaire, dans sa cabine qui était un véritable taudis, un étrange petit vieux. Il était sec, galeux, irritable, hargneux, taciturne, et ne croyant ni à Dieu, ni à diable. Il était originaire du midi de la France. Personne ne connaissait ses affaires, car il n'en disait rien. Dans son entourage, on le craignait, car il passait pour sournois et vindicatif.

La gangrène se mit, un hiver, dans une blessure qu'il s'était faite à une jambe et il faillit mourir, seul dans sa hutte. Il guérit cependant, avec le retour des beaux jours au printemps et cela en dépit de son mépris de toutes les règles de l'hygiène.

A la suite de cette guérison, il se déclara soudain thaumaturge et, en peu de temps, il acquit une réputation de guérisseur qui se répandit avec la rapidité d'un feu de prairie. Un va-et-vient incessant de malades et d'estropiés s'établit entre sa hutte et le reste du pays. Singulier travers de la crédulité humaine; son pouvoir charlatanesque prit une telle emprise qu'il fanatisa une multitude de gens; des hommes et des femmes bien élevés, appartenant à la société soi-disant éclairée, vinrent de tous les coins du pays, faire tâter leurs bobos, par ce hâbleur malpropre et repoussant.

L'affaire prit de telles proportions que le curé de la paroisse se crut obligé d'intervenir et de mettre les gens en garde contre les charlatans, les devins, les diseurs de bonne aventure, etc. Mais, telle était la profondeur de l'aveuglement que les gros bonnets de la paroisse menaçèrent le curé de représailles, s'il attaquait encore le *docteur*, comme ils disaient.

Il est difficile de dire combien de temps aurait duré la supercherie, si la Providence n'y avait vu. Le thaumaturge tomba malade et trépassa comme tout le monde. Après son départ de ce monde, la vie reprit son cours normal, dans ce coin de pays, un instant troublé et le souvenir du personnage ne laissa pas plus de traces que le sillage d'un navire sur la surface d'un lac tranquille. Les rhumatisants restèrent avec leur rhumatisme et les imbéciles restèrent avec leur bêtise.

* * *

Je ne connais rien de plus susceptible d'enflammer l'imagination d'une population que la rumeur d'une découverte de mine d'or. Le pays des Prairies n'est pas riche en mines

d'or. Il est vrai que quelques vieux mineurs impénitents lavent chaque saison le sable que charroie la rivière Saskatchewan et réussissent ainsi à gagner quelques dollars, mais cette poussière d'or vient des Rocheuses. Le sol de la partie nord des Prairies, où l'humus atteint parfois jusqu'à cinq pieds d'épaisseur et repose sur un lit d'argile, n'est pas propice à la formation de dépôts aurifères. J'ai été témoin cependant dans ce pays, de la plus effrénée course à l'or qu'il soit possible d'imaginer.

L'un de nos dignes *bachelors* m'arrive, un bon matin, et, avec des gestes mystérieux, tire de son gousset, une poignée de grains de métal jaune qu'il m'assure être des pépites d'or qu'il prétend avoir découvertes, dans le voisinage, mais dont il refuse naturellement de me dévoiler l'endroit précis.

Il fut vivement froissé de mon incrédulité et de mon manque d'enthousiasme. A cause de cela, je fus tenu à l'écart de la découverte, mais j'échappai à la fumisterie monumentale qui en résulta. En moins de vingt-quatre heures, le pays fut en effervescence. On se mit à prendre des lotissements à tort et à travers. En un clin d'oeil, les champs et les bordures de routes se peuplèrent de petits piquets, portant sur une de leurs façades, passée au rabot, les noms des crédules badauds.

Un grand nombre, dans leur impatience fébrile, ne prirent même pas la peine de planter des piquets; ils se contentèrent d'inscrire leur diplôme de sottise sur des entailles faites à la hache sur des troncs de peupliers. Une trentaine de milles carrés de territoire se trouva, en quelques jours, partagée en petits carrés qui se cotaient déjà à des prix élevés.

Personne n'avait vu d'or; personne n'aurait pu dire où la découverte avait été faite; il avait suffi que la rumeur fût lancée, vague, indécise et incertaine pour créer la panique. Ce qui est plus difficile à expliquer, c'est que des hommes d'affaires aguerris, des banquiers, et même des gens de profession se laissèrent gagner par cette fièvre, plus contagieuse que la grippe espagnole qui sévissait à ce moment-là, et accoururent prendre des claims.

Il se produisit naturellement des empiètements, lesquels provoquèrent des frictions et des violences. Quelques fanatiques poussèrent l'optimisme jusqu'à monter la garde de leurs terrains, armés de carabines et cela, par des nuits froides de l'hiver. L'un d'eux se gela même les pieds.

Avec le retour du printemps, le calme revint; le creusage de plusieurs puits n'ayant produit que de l'eau, il fallut bien faire face à la froide réalité. L'or n'avait existé que dans l'imagination surexcitée d'un *bachelor* qui avait passé trop de nuits à rêver de trésors.

* * *

Si une rumeur de découverte d'or pouvait jeter l'émoi dans une population paisible, le passage d'une voie ferrée, dans une localité naissante n'était pas moins troublant. Il n'y a peut-être pas un seul *bachelor* de l'époque primitive qui n'aie rêvé d'un chemin de fer sur son terrain, lequel ferait surgir une ville, ou tout au moins un village.

Le chemin de fer, car il s'en est construit beaucoup à cette époque, semblait toujours prendre plaisir à passer justement là où on ne l'attendait pas. Le cas de Grouard, à la tête du Lac des Esclaves, est typique. Il y a une quarantaine d'années, les terrains à bâtir dans ce village étaient cotés à des prix fabuleux, car il se trouvait sur le tracé d'une ligne de chemin de fer. Les acquéreurs de ces terrains n'en voulurent pas croire leurs yeux lorsque la ligne passa à une quarantaine de milles, plus au sud.

A l'époque de la construction du Grand Tronc Pacifique, alors que l'Ouest subissait une fièvre de spéculation sans exemple, vivait dans nos parages un célibataire qui, à force de rêver de chemin de fer, était devenu fixé dans cette hantise. Il entreprit de construire lui-même une ligne sur sa propriété. Il érigea un talus qui traversait son homestead en diagonale, sur une distance d'environ trois quarts de mille. Non content de cela, il établit des fossés d'égoût, planta des poteaux pour recevoir les fils télégraphiques, construisit une gare avec entrepôt à marchandises et ensuite il divisa son homestead en lopins de terre. Satisfait de son oeuvre, il attendit qu'une grande ligne, attirée par ces avantages, vint se souder à son tronçon. Il attendit patiemment, longtemps et vainement. Quand finalement, un chemin de fer fut construit dans la localité, il passa à plusieurs milles de là. Sa désillusion fut si amère qu'il en perdit la raison.

* * *

Il arrivait souvent que deux, trois ou quatre bachelors, laissant leur solitude pour quelques jours de détente, se rencontrassent à l'auberge, centre social très fréquenté. Ces rencontres fortuites étaient invariablement l'occasion de cuites soignées qui pouvaient durer jusqu'à huit jours. On comprend qu'elles faisaient le bonheur de l'aubergiste. Si l'enthousiasme menaçait de se ralentir, le digne vendeur d'alcool envoyait son commis chercher quelque dévôt de la bou-

teille, reconnu pour ses qualités de divertisseur, afin de stimuler l'entrain.

Les scènes qui se déroulaient au cours de ces beuveries étaient d'un burlesque incroyable. La fête débutait dans la joie et se développait dans le cadre d'un cycle qui comprenait six périodes: joyeuse, verbeuse, belliqueuse, morose, lacrymale et comateuse. Il ne faisait pas bon pour les personnes à l'oreille délicate de s'aventurer dans le voisinage de l'auberge pendant la période belliqueuse; les hurlements, les blasphèmes, les bagarres, le fracas du bris des meubles créaient une rumeur qui s'échappait par toutes les ouvertures et qui donnait l'illusion d'une ménagerie.

A l'intérieur, le spectacle ne manquait pas de pittoresque. Dans un coin, on pouvait voir quelques individus, déjà parvenus à l'état comateux, cuver leur alcool dans un lourd sommeil, noblement indifférents au tapage infernal qui les entourait et aux bousculades qu'ils recevaient, tandis que dans un autre coin, se trouvaient d'autres personnages encore à la période primaire de l'intoxication, jouant paisiblement aux cartes, avec le flegme d'Indiens siégeant dans un conseil de guerre.

De même que les pires tempêtes ont une fin, les plus belles orgies finissent aussi par se calmer. Il fallait alors, après un réveil douloureux, reprendre tristement le chemin du homestead.

La variété des originaux composant la grande famille des bachelors était infinie. Il y avait toutes sortes de types. Tel type qui se faisait appeler Myers, mais dont la nationalité était canadienne-française. Personnage taciturne, rude, mystérieux, qui ne parlait que rarement de sa jeunesse et toujours avec amertume, il était venu de l'Ouest américain et son nom véritable n'était pas Myers. L'emprise du homstead eut raison de sa forte constitution et lui aussi, mourut seul. Un voisin qui avait gagné son amitié hérita de la terre.

* * *

A une quinzaine de milles de la localité vivait un autre type de *bachelor*. Il était venu de l'Etat du Wisconsin, quatre ou cinq ans auparavant, avait obtenu sa *patente* et, contrairement à la coutume, il avait établi domicile en permanence sur son homestead. Il ne sortait que rarement et dans ces occasions, il passait une semaine à l'auberge pour se remettre l'estomac du menu frugal de sa table, mais il n'était pas du nombre des grands buveurs qui faisaient

la fortune des aubergistes. Il avait toujours de l'argent en poche, payait comptant tout ce qu'il achetait et passait pour l'homme le plus honnête de la région. Tout le monde le respectait, car il avait de l'argent en banque et il lui arrivait assez souvent de faire de menues avances à ses voisins contre de bonnes garanties naturellement, et avec un intérêt qu'il laissait accumuler avec le capital.

Ayant un jour besoin d'un montant de cinq cents dollars pour faire un de ces prêts, il se rendit à la petite ville voisine, où étaient ses fonds. Il arriva à la banque un lundi matin, juste au moment où elle ouvrait ses portes. Il présenta à la caisse un chèque personnel de cinq cents dollars. Or, il se trouvait que le caissier en devoir avait, la veille au soir, pris part à une célébration, dite d'enterrement de vie de garçon et, selon la tradition en honneur, alors comme aujourd'hui, il s'était noblement *mouillé les pieds,* tellement qu'un brouillard imparfaitement dissipé lui obscurcissait le cerveau. Il prit machinalement le chèque de son client et lui compta cinquante billets de vingt dollars au lieu de billets de dix, lui remettant ainsi mille dollars. Ce ne fut qu'à la fermeture de la banque, le soir, que l'erreur fut découverte.

Après avoir examiné la liste des chèques payés dans la journée, on en vint à la conclusion que le seul client qui avait pu recevoir cet argent était l'honnête *bachelor* qui s'était présenté le matin, son chèque étant le seul de ce montant qui avait été payé en billets.

Sans perdre une minute, le gérant et son caissier se mirent en route pour le homestead de l'individu, une distance d'une quarantaine de milles, mais le voyage fut fait en vain; le bachelor ne voulut jamais admettre avoir reçu cet argent. Le caissier, désespéré d'avoir à rembourser la banque, avec son mince salaire, se tira une balle dans la tête; mais l'honnête solitaire continua de jouir d'une réputation intacte.

* * *

Il y avait d'amusants personnages, parmi ces originaux, tel ce vieux bonhomme qui répondait au nom de Maxime. On aimait sa compagnie parce qu'il était plein de verve et qu'il n'avait pas les vices choquants de la plupart des *bachelors.* Il avait deux passions cependant, mais qui ne faisaient de tort à personne; le plein-chant et une admiration sans limite pour Laurier.

Il était ponctuel, comme la quête, le dimanche, au choeur de notre chapelle en bois rond où de sa vieille voix modulante et juste, il mettait une note pittoresque aux chants liturgiques. Il pouvait bien avoir soixante-dix ans et il était blanc comme la neige. Quelles infortunes avaient conduit là ce vieux d'une autre époque et qui n'avait rien de l'aventurier? Mystère resté sans explications.

La nouvelle nous arrive un jour que Sir Wilfrid Laurier, au cours d'une tournée dans l'Ouest poussera jusqu'à Saint-Albert. Personne ne voulut manquer une aussi belle occasion de voir et d'entendre le grand Canadien. Au jour dit, une foule considérable était réunie dans le modeste, mais historique village, qui avait été pavoisé à profusion pour la circonstance.

Tout le monde guettait anxieusement l'arrivée du cortège. Dès qu'il fut signalé des hauteurs qui dominent la belle vallée de la rivière Eturgeon, les cloches de la cathédrale, sise sur la rive nord de la rivière, commencèrent à sonner joyeusement et continuèrent de sonner tant que dura le passage du cortège.

Laurier se rendit d'abord au palais épiscopal saluer feu Mgr Légal et, à son départ pour le lieu de l'assemblée, les cloches carillonnèrent de nouveau, en son honneur. C'était vraiment une belle démonstration et l'enthousiasme était grand.

Notre vieux Maxime était au premier rang des spectateurs, au pied de l'estrade érigée en plein air. Il était drapé dans une grande redingote en pure étoffe du pays qui faisait relief dans le tableau. Le discours fini, Laurier remontait en voiture, lorsque le vieux Maxime se précipita vers lui, la tête nue et il lui saisit la main qu'il secoua vigoureusement.

"Mon cher Sir Wilfrid, dit-il de sa vieille voix chevrotante, c'est le plus beau jour de ma vie.

Laurier répondit par quelques paroles aimables au bonhomme qui en pleurait de joie.

Hélas, il a lui aussi succombé à la vie déprimante de l'isolement. Sa "patente" obtenue, il fit un voyage dans la Province de Québec et il ne revint pas. L'année suivante, ses parents m'écrivirent me demandant de vendre

son homestead; le père Maxime avait passé dans un monde meilleur où il n'y a pas de homestead à *patenter.*

* * *

Il y a encore dans l'Ouest, aujourd'hui, nombre de *bachelors,* mais ils ne sont pas du même calibre que les pionniers pittoresques qui étaient aux avant-postes, il y a une quarantaine d'années: excentriques, aventuriers, rêveurs, désabusés ou malfaiteurs. Ceux d'aujourd'hui ont évolué, comme le pays; ce sont de vrais fermiers exploitant de vraies fermes. Ils ont des domestiques dont un est marié afin qu'il y ait une femme, à la maison, pour remplir la fonction de ménagère. Ils sont plus sédentaires que leurs devanciers mais ils n'en ont ni le romantisme, ni le coloris.

CHAPITRE II

La SAGESSE de SALOMON

Si la fonction de juge de paix, dans l'Ouest canadien, à l'époque du grand courant d'immigration dans ces vastes plaines, vers 1905, était embarrassante et ingrate, elle procurait parfois des compensations réjouissantes. Ces petits tribunaux attiraient des personnages désopilants qui venaient liquider là, leurs querelles personnelles; et ils étaient le théâtre de scènes d'un comique capable de dérider les plus sombres taciturnes.

Leroux et Lebidou étaient deux voisins; deux *homesteaders* vivant à une dizaine de milles du bourg qui fut le théâtre du petit drame comique que nous allons raconter. Le premier, Leroux, était normand, marié et sans enfants. L'autre, Lebidou, Joseph, était breton et célibataire, de ce type qu'on appelle là-bas, bachelors, qu'il ne faut pas confondre avec les membres de l'Ordre du Bain. Lebidou habitait le Canada depuis de nombreuses années et il avait adopté les habitudes, le langage imagé et les jurons sonores de son entourage.

Leroux et Lebidou avaient vécu, côte à côte, pendant quelques années, sans trop de frictions, se rendant mutuellement les petits services qu'on échange entre bons voisins. Mais comme Leroux était d'une finasserie qui frisait la malhonnêteté et Lebidou d'une naïveté bonasse, c'est ce dernier qui avait toujours le dessous dans les marchés et les échanges qui se faisaient entre eux.

Il vint cependant un moment où Lebidou trouva que la mesure débordait et qu'il en avait assez de se faire rouler; il prit le parti de s'adresser au juge de paix pour faire redresser les torts de son retors voisin. Le représentant de la loi reçut la plainte de Lebidou et assigna Leroux à comparaître à son tribunal.

Le procès eut lieu par une chaude journée du mois d'août. Attendu que ces séances constituaient toujours de rares aubaines pour les oisifs de la localité, il y avait une nombreuse assistance. La *"cour"* siégeait dans un entre-

pôt de machines agricoles et la tribune du juge était une grosse caisse sur laquelle était disposée une imposante rangée de livres de loi. A cause de la chaleur, tout le monde, même la *cour,* étaient en manches de chemise. La cause immédiate du litige était une peau tannée de jeune boeuf, laquelle apparaissant comme exhibit, était enroulée et placée à côté des livres de loi. Lebidou accusait Leroux de lui avoir volé ce cuir, lorsqu'il n'était encore qu'à l'état de bovin.

Comme la valeur de l'objet en litige dépassait la somme de vingt dollars, la loi exigeait que le tribunal fut composé de deux juges de paix. Celui de l'endroit avait donc dû s'adjoindre un collègue dans la personne d'un vieil irlandais qui exerçait les mêmes fonctions dans un village des environs. Vu que c'était la "cause" du juge de l'endroit qui se plaidait, c'est ce dernier qui dirigeait la procédure. D'ailleurs, son collègue irlandais ne comprenait pas un seul mot de français.

L'accusé Leroux est appelé le premier. C'est un petit homme trappu, la figure ornée d'une énorme moustache. Il a une tête ronde, toute rasée; roule continuellement des yeux furibonds et gesticule avec animation. Il est vêtu d'un habit de gros velours cordé et transpire abondamment. Il tient un gros parapluie soigneusement roulé, sous son bras.

Arrivé à la hauteur de la caisse d'emballage, il salue énergiquement de droite et de gauche: "Salut, messieurs et dames et toute la compagnie", dit-il

Il n'y a de dame que la sienne qui le suit comme son ombre et qui salue aussi les "messieurs et dames et toute la compagnie", sur le même ton. C'est une grande personne, maigre, sèche, les traits durs et anguleux, les cheveux relevés sur le sommet de la tête, à la mode iroquoise et formant une touffe sur laquelle est posé un petit chapeau de paille, genre *sailor,* qui ne lui touche pas le front. Sa lèvre supérieure est ornée d'une petite moustache à la Chaplin et son menton exhibe une grosse verrue noire, au centre de laquelle pousse un gros poil noir ressemblant à un crin de cheval. Elle a la voix forte, rude et le teint brun. Elle tient à la main un gros parapluie en coton, qui a dû être noir autrefois, mais qui est maintenant d'un vert indécis. La bizarrerie du personnage provoque des rires dans l'assistance.

Le Juge: "Accusé Leroux, veuillez décliner vos noms et prénoms."

Avant que son mari ait eu le temps d'ouvrir la bouche, la femme Leroux s'écrie: "Victor, Guillaume, Leroux, pour vous servir."

Un farceur dans l'auditoire: "Si elle s'appelle Victor-Guillaume, moi je m'appelle la reine d'Angleterre." Tout le monde rit.

Leroux, furieux: "Tais ta gueule, Marie, ou je te gifle, non de gueux." Levant les bras en l'air, comme pour prendre le ciel à témoin: "Queu femme, bon sang d'bon sang! Y 'a pas moyen d'la laisser à la maison et a m'laisse tant seulement pas le loisible de dire mon nom au juge."

Le juge, ironique: "Allez-vous me dire, à la fin, lequel de vous deux est Victor-Guillaume"?

Leroux, prenant un air important et déclamant: "Monsieur l'juge, vous avez devant vous l'homme le plus respectueux ed'la loi et le plus t'innocent de cet auditoire et j'obtempère respectueusement en vous disant que c'est moà qui étions Victor-Guillaume Leroux, depuis l'jour que j'avions reçu ce nom-là légitimement au baptême."

Le Juge: "Ce n'est pas de ça qu'on vous accuse ici et il n'est pas nécessaire que vous preniez ça au tragique. Enfin, puisqu'on sait maintenant que c'est vous l'accusé, on va pouvoir procéder." (Prenant un papier et lisant): "Victor-Guillaume Leroux, vous êtes accusé par votre voisin, Lebidou, Joseph, ici présent, de lui avoir volé une peau de boeuf dans laquelle était le boeuf, ladite peau, ici présente, étant la propriété légitime dudit Lebidou, Joseph, contrairement au code criminel du Canada. Qu'avez-vous à dire, pour votre défense?"

Leroux: "Ah par exemple, elle est bonne. Nom de nom, de nom de gueux, qué sale pays!" Et, se tournant vers son épouse: "Entends-tu, Marie? J'étions un voleur ed'peau de viau à c't'heure. Qué dommage qu'on soit pas en France!"

Le Juge: "Vu que nous sommes pas en France, mais au Canada, procédons comme au Canada. Etes-vous coupable, oui ou non?"

Avant que Leroux ait le temps d'ouvrir la bouche, sa femme fonce sur Lebidou, se campe devant lui, le poing gauche sur la hanche et de la main droite brandit le parapluie vert qu'elle manie devant sa figure comme elle ferait d'un sabre. Lebidou recule épouvanté vers la porte. "Monsieur Lebidou, dit-elle furieuse, v'z'êtes un malhonnête homme. J'étions un voleur, hein! Vous qu'on a hébergé chez-nous, nourri, astiqué, fourbi. C'est une cochonnerie indigne que vous faites là. Et, avec un moulinet encore plus menaçant du terrible parapluie: "Sachez que j'étions plus honnête que

vous. Non, mais v'zen avez du culot!"

Le Juge: "Madame, taisez-vous et regagnez votre place. Si vous intervenez encore, je vous flanque à la porte. Accusé Leroux, êtes-vous, pour la dernière fois, coupable ou non-coupable?"

Leroux: "Monsieur l'juge. J'étions censément incoupable."

Le Juge, montrant le rouleau de cuir: "Ce morceau de cuir vous appartient-il?"

Leroux, d'un ton convaincu: "Comme à vous-même, Monsieur l'Juge."

Le Juge: "Il n'est pas nécessaire de me mettre en cause. Répondez simplement oui ou non."

Leroux: "Avant de m'compermettre, j'voudrions en causer un mot à la bourgeoise."

Il va vers son épouse et ils causent tout bas, avec animation tandis que cette dernière agite le terrible parapluie. Enfin, il revient se placer en face du juge:

Leroux: "Monsieur le juge, c'est voui que j'disions, sans vous commander.

Le Juge: "A la bonne heure; ça commençait d'être agaçant. Jurez-vous?

Leroux: "Ah, pour ça, j'avions pas mon pareil au régiment.

Le Juge, lui présentant une bible: "Jurez, alors."

Leroux, d'une voix sonore et scandant les mots: "Cré non de non, de non de gueux, de mille millions de cochons d'andouilles....

L'auditoire se roule de bonheur, tandis que le juge fait des efforts infructueux pour garder sa dignité.

Le Juge: "Il n'y a rien à tirer de cet animal. Passons au plaignant. Où est Lebidou?"

Une voix, dans l'auditoire: "J'arrive."

Un personnage à figure glabre s'avance posément. C'est le type accompli du célibataire endurci, de vieux garçon aventurier et voyageur, de l'espèce qui a porté le fardeau de la colonisation à l'époque de la distribution des *homesteads*. Il inspire la confiance par son air franc et honnête. Le juge de paix et lui se connaissent depuis longtemps. Ils se tutoient même.

Le Juge, pressé d'en finir: "Jos, donne-nous ta version de l'affaire.

Lebidou: "Y'a rien, au monde, qui m'ferait plus plaisir que d'administrer une bonne tripotée à cette canaille de Leroux et à sa chipie de femme..."

Lebidou avait à peine formulé ce louable désir que la femme Leroux fond de nouveau sur lui comme un vautour sur une proie, en brandissant le redoutable parapluie. "Vous savez, dit-elle, je n'ai pas peur d'un homme, moi, à preuve que Leroux, c'est moi qui l'fait marcher au doigt et à l'oeil..."

Le Juge: "Femme Leroux, c'est la troisième interruption que vous faites. A la prochaine incartade, je vous colle cinq dollars d'amende, pour vous apprendre à vous taire."

La femme Leroux, indignée: "C'est pas juste, laisser insulter, comme ça, une personne du sec, sans défense."

Le Juge: "Taisez-vous." (S'adressant de nouveau à Lebidou): "Ce morceau de cuir est-il à toi ou à Leroux?"

Lebidou: "Il est à moi et il n'a jamais appartenu à cette crapule de Leroux. Avant qu'il l'aie, la loi l'mangera."

La femme Leroux, de son coin: "C'est pas vrai, il est pas à vous, à preuve qu'il nous appartient."

Le Juge qui ne dispose pas de constable pour faire expulser la mégère, ignore cette nouvelle interruption et, à Lebidou: "Comment peux-tu expliquer que Leroux soit venu en possession de ce cuir?"

Lebidou: "C'est ben simple. Ils m'ont escroqué tous les deux, non de chien... V'là leur histoire en deux mots. J'avais besoin d'un couple pour faire ma popote. Un jour, en ville, je tombe sur Leroux et Marie, juste comme ils débarquaient des vieux pays. Y m'disent comme çà, qui cherchaient à prendre un homestead. Y en avait justement un à *consoler* (canceller) dans les environs. J'les amène au Bureau des Terres; nous faisons l'entrée et j'les prends chez moi. Y z'étaient cassés frette. Tu penses qu'y m'ont montré d'la reconnaissance...pas d'danger. Je n'ai jamais vu de gens aussi pleins d'perfections indignes. D'pus deux ans que j'les ai, y m'ont coûté cher. Et la Marie qui est là, avec son parapluie, m'en a-t-y fait manger d'la salopprie. J'en ai des crampes rien que d'y penser. C'est grâce à ça si j'suis devenu dyspepsique chronique.

La femme Leroux, interrompant: Fallait pas tant prendre la goutte alors.

Lebidou fait un mouvement d'impatience, puis continue: J'ai fini par m'en débarrasser et y sont allés rester sus leu z'homestead. De plusse, l'leu'zai prêté ma charrue, chaque printemps et mon binder (lieuse), chaque automne, sans leu charger un sou.

Leroux: De c'què j'en avions eu du potin, avec ces sales mécaniques.

Lebidou, furieux: Comment, des sales mécaniques, un *binder* Deering et enne charrue *Johnny Dear* (John Deer) tout neufs. Répète encore ça, si tu veux que j'te casse qeq'chose,

Leroux qui se sent brave, sous la protection du parapluie de sa femme: Oui, des sales mécaniques: un'charrue qui bouleversions l'guérêt et un bennederre qui déliions, même que Marie, a s'est quasiment esquintée à suivre c'te sacrée machine pour attrapper les gerbes lâches qu'a déversions continuellement; elle avait à peine l'temps d'boulotter, sus l'heure du midi.

Le Juge: Taisez-vous et laissez parler Lebidou. Vous avez eu la parole et vous n'avez rien dit. D'ailleurs, la charrue qui déverse et la lieuse qui délie n'ont rien à voir dans l'affaire que nous discutons. A Lebidou: Abrège et arrive aux faits.

Lebidou: Eh bien, en cherchant mes chevaux, y a pas longtemps, j'entre chez Guillaume et je le trouve en train de se tailler des pièces de harnais dans un beau morceau de cuir. "Où as-tu pris ça?" que j'lui d'mande.

"C'est une peau d'vache que j'avions fait tanner, l'année dernière," qu'il me répond. J'savais qu'il n'avait pas tué de vache et ça me mit la puce à l'oreille.

"Ca r'semble joliment à la peau d'un steer (jeune boeuf) qui est disparu de mon troupeau," que j'réplique.

Là-dessus, la Marie s'amène comme un ouragan et me tombe dessus avec un balai. J'ai dû fuir, pour ne pas m'faire estropier. C'est une femme dangereuse, la Marie, quand a s'emporte. J'aimerais pas à la rencontrer seul et pas armé.

Le juge: Peux-tu faire serment que ce morceau de cuir est bien la peau de ton *steer?*

Lebidou: Pour ce qui est de l'reconnaître, je le r'connais, sans le r'connaître. J'sus ben sûr au jour d'aujourd'hui, que c'est Guillaume et sa Marie qu'ont volé mon *steer*, mais je les ai pas vu faire. Y n'sont pas venus s'en vanter.

Le Juge: C'est bien. Tu peux t'asseoir.

Lebidou regagne sa place en faisant un détour pour ne pas passer à la portée de Marie dont le parapluie est toujours menaçant.

Le Juge: Faites approcher vos témoins.

Il n'y en a qu'un seul et il est venu témoigner en faveur de Leroux. C'est un petit vieux, sale, tout sec, aux traits anguleux, à la voix aigre et traînante. Il exerce la profession de charlatan et répond au nom de Grypénousse.

Le Juge lui présentant la Bible: Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

Grypénousse, soupçonneux: Qu'est-ce que c'est que c'bouquin?

Le Juge: C'est les Evangiles. On fait serment là-dessus.

Grypénousse, indigné: Ah, pour ça non, vous savez, y n'faut pas m'la faire, à moi. On ne s'paie pas ma tête. Je n'crois pas à ces bêtises-là.

Le Juge, impatienté: Allez-vous prêter serment, oui ou non?

Grypénousse: J'vous l'ai dit. Non, J'ne jure que sur ma conscience, comme un homme éclairé. Autrement, je n'dis rien.

Le Juge: Qu'est-ce que vous savez de cette histoire de cuir?

Grypénousse: Moi? Rien.

Le Juge: Qu'êtes-vous venu faire ici, alors?

Grypénousse: C'est Madame Leroux. Elle est venue chez moi censément hier soir et elle m'a dit comme ça: "Monsieur Grypénousse, qu'elle dit, faut aller en justice demain, rapport à un viau de Lebidou, pour lors'e, les gens de par ici, y parlions pas le francè de France et je voulions vous amener avec nous pour causer au juge, pour nous.

Le Juge, amusé: Le fait est qu'elle ne vous en a pas beaucoup fourni l'occasion. C'est tout ce que vous savez de l'affaire?

Grypénousse, gêné: Oui.

Le Juge: Ce n'était pas la peine de venir nous embêter alors. Vous auriez pu le dire avant.

L'audition était terminée. Le juge se consulta quelques instants avec son collègue, qui n'avait rien compris, puis, se levant, déclara: "Le séance est ajournée à deux heures, cet après-midi.

"Eh, bien, savant confrère, dit-il à son collègue, lorsque les spectateurs furent sortis, qu'est-ce que vous pensez qu'aurait fait Solomon, dans cette affaire?

Second Juge: Vous voulez parler de Solomon Greefsky, le commerçant de peaux vertes? C'est une canaille; je ne veux pas en entendre parler.

Premier Juge, riant: Non, celui dont je vous parle, n'achetait pas de peaux vertes. Il passait pour un fameux juge, en son temps.

Second Juge: Connais pas. Allons dîner. Je me sens un appétit féroce.

La sagesse vient en mangeant, dit-on parfois. A deux heures, les deux magistrats étaient *en cour* et prêts à rendre leur jugement. Pas un seul des spectateurs du matin ne manquait. Personne n'aurait voulu manquer le dénouement de cette cause intéressante.

Dès que la cour fut *ouverte*, et le silence rétabli, le premier juge se leva et déclara:

"Mon savant collègue et moi, après avoir écouté soigneusement les témoignages qui ont été rendus dans cette cause et les avoir pesés avec la balance de notre conscience, déclarons que le morceau de cuir, objet de ce litige, n'appartient à personne. Leroux jure qu'il n'appartient pas à Lebidou et Lebidou jure qu'il n'appartient pas à Leroux. Nous les croyons tous les deux, car nous n'avons pas de raison de soupçonner qu'ils n'ont pas dit la vérité. Notre jugement est donc que le morceau de cuir soit vendu et que le produit de la vente soit employé à acquitter les frais cour."

Et il s'assit, pour observer l'effet de ce singulier jugement. La femme Leroux se leva aussitôt et s'avançant vers Lebidou, toujours armée du papapluie verdâtre, déclara avec une satisfaction non déguisée: "C'est bien fait ça, M. Lebidou. Vous l'aurez tout d'même pas, c'cuir."

"A cause de votre malhonnêteté," répondit Lebidou tranquillement.

Le truc de Solomon avait réussi et la cour était fixée. Le premier juge se leva de nouveau et dit:

"Un instant, s'il vous plaît, nous avons quelque chose à ajouter à notre jugement. Attendu que de nouveaux faits matériels à la cause, sont venus à notre connaissance, nous remettons à Lebidou, comme à son propriétaire légitime, le morceau de cuir que nous venons de confisquer, et nous condamnons Leroux à payer les frais de la cause.

Leroux, ahuri: Comment y faut payer à c't'heure? Y a pu ed'justice. Bon sang, d'bon sang, d'pays d'malheur. Ah, si qu'on était en France."

Il paie à même une bourse que sa femme extrait laborieusement des profondeurs mystérieuses de ses jupes.

Le couple salue poliment les *messieurs et dames et toute la compagnie,* comme à l'arrivée, puis sort et s'éloigne, d'un pas rapide, chacun tenant son fidèle parapluie, sous le bras et marchant l'un en avant de l'autre, la femme ouvrant la marche.

CHAPITRE III

SOLLICITATION à HAUTE PRESSION

"Est-ce que notre poèle suit?

"Il suit docilement, mais il serait moins en danger de démolition, s'il était installé dans une belle cuisine et en train de nous cuire un succulent dîner, sous la savante direction d'une accorte cuisinière, plutôt que d'être exposé aux secousses brutales d'une route primitive et à bord d'un rachitique bazou.

"Quant à celà, sois sans inquiétude, noble collaborateur dans l'art difficile de la sollicitation; grâce aux talents naturels de persuasion dont une bienveillante Providence nous a favorisés, il sera, ce poèle, aujourd'hui même installé dans la cuisine de tes rêves et confié aux soins frotteurs et astiqueurs de la ménagère idéale. De plus, les alarmes qui hantent ta timide imagination disparaîtront, lorsque nous toucherons la légitime rémunération de nos honnêtes labeurs.

"Entendu, mais, entre cette perspective alléchante et notre condition actuelle, il y a la vente à faire. J'éprouve de vives appréhensions au sujet de notre *prospect* qui pourrait bien regimber avant de consentir à payer cent cinquante dollars, un poèle en tôle, pour lequel je ne payerais pas dix dollars, malgré toutes les garnitures brillantes dont il est décoré.

"Homme pusillanime, faudra-t-il donc que je sois obligé de te démontrer, encore une fois, pour calmer tes puériles alarmes, que je suis le champion des champions solliciteurs à domicile? Tout ce qu'on te demande est de produire des clients avec du *cash*, du bon vieux *cash* portant la signature du ministre des Finances du Canada. De mon côté, je me charge de rendre, bon gré, mal gré, ces braves acheteurs, propriétaires de mes poèles *Délice de la Ménagère,* modèle de luxe. Et, pour récompenser ta muette, mais utile collaboration, tu recevras la jolie gratification —je devrais dire, cachet —de vingt-cinq dollars. Ton sort n'est-il pas digne d'envie?

"Je n'ai pas la conscience absolument tranquille. Ce que nous faisons là me semble quelque peu irrégulier, pour ne

pas dire plus, car, après tout, ces poèles ne sont pas autre chose que de mauvaises boîtes en tôle, avec des parois doubles remplis de sable.

"Ah, mon ami, quel mot malheureux vient de t'échapper. Je suis sûr que tu le regrettes déjà. Il y a de braves gens, comme toi et moi, qui sont au pénitencier à cause de ce vilain mot de conscience. Chasse-le bien vite de ton esprit, car il pourrait affaiblir la force de nos arguments, s'il avait la malencontreuse fantaisie de se présenter à notre esprit, lorsque toutes nos facultés devront être tendues vers l'exécution des tactiques savantes que nécessitera la transaction que nous allons faire. Cette conscience, si chatouilleuse, qui se mêle de choses qui ne la regarde pas, confie-la moi, pour aujourd'hui. Je me charge de lui faire entendre raison, à cette polissonne. Quel besoin a-t-elle de venir troubler le travail d'honnêtes *solliciteurs!* La misérable, elle se rend coupable du crime d'entrave au commerce; elle mérite d'être punie. La loi punit sévèrement ce délit qui porte atteinte à la prospérité du pays. Tu ne voudrais pas que ta conscience arriérée nuise au développement du commerce dans notre beau pays, n'est-ce pas? Allons, il faut être meilleur patriote que çà.

—Je ne demande pas mieux que de me laisser convaincre. Vous m'avez l'air d'un homme tout rond, en affaires. Votre mine m'a inspiré confiance, lorsque vous m'avez proposé de faire le tour du district avec vous, pour vendre des poêles. Tout de même, il me reste des inquiétudes.

—Quand nous aurons vendu vingt-cinq de mes *Délices de la Ménagère,* modèle de luxe, qui te rapporteront vingt-cinq dollars de commission, chacun, tu seras doublement convaincu.

"Tiens, laisse-moi te raconter une expérience personnelle. Au début de ma carrière, je vendais du *real estate,* c'est-à-dire de l'immeuble, comme on dit dans l'Est, et j'étais souvent handicapé par une conscience capricieuse, comme la tienne. Elle était, ma foi, aussi bête qu'un estomac dyspeptique, à ce point qu'elle me faisait manquer les meilleurs marchés. Je ne pouvais pas clôre un marché avantageux qu'elle intervenait aussitôt, se mettait à gravouiller et s'démener, si bien qu'elle m'enlevait tous mes moyens de vente. Eh bien je l'ai corrigée et aujourd'hui, elle est docile, comme un agneau.

—Pas possible. Ah, si je pouvais en faire autant, avec la mienne, les affaires iraient mieux.

—Je vais te confier, à toi seul, le remède que j'ai employé pour amener cette tracassière à la raison. Je lui ai fait vendre des parts d'huile, mon ami. C'est-à-dire que nous avons vendu de l'huile ensemble. Quel beau temps ç'a été! Dans une seule saison, nous en avons vendu pour cent mille dollars. Cela ne s'est pas fait sans récrimination de sa part. Elle a regimbé, au début, mais finalement, elle a dû dételer devant ma détermination énergique de lui tenir tête. Je lui ai donné le coup de grâce dans une circonstance qui ne manquait pas de dramatique et que je vais te conter pour ton instruction. Je voyageais aux alentours de Québec, quand j'appris qu'une veuve venait de retirer dix-huit mille dollars d'assurance que lui avait laissés son mari. Je dois te dire, modestement, que je suis doué d'un flair merveilleux. J'ai certainement manqué ma vocation. J'aurais dû faire un détective; j'en aurais montré à feu Sherlock Holmes.

—Je me fis le raisonnement suivant: voilà, me dis-je, une petite femme qui doit être bien embarrassée pour trouver un bon placement pour son argent. Comme toutes les femmes elle n'entend rien aux affaires. Ce serait véritablement un service à lui rendre que de lui faire placer son argent dans l'huile. Je m'achète donc une belle cravate, en soie noire, une canne et je me présente incontinent, chez ma future cliente, avec toute la dignité que comportait la circonstance. Mais, voilà-t-il pas que ma maudite conscience se met à s'agiter et à me suggérer toutes sortes de pensées démoralisantes. "Ton stock ne vaut rien", disait-elle, "les sondages opérés par la compagnie, n'ont pas indiqué la présence d'assez d'huile pour faire marcher une machine à coudre. Tu vas faire perdre tout l'argent de cette pauvre femme et la jeter dans le chemin, et patati et patata. "

—"J'étais fort agacé, car elle disait un peu vrai, mais en fin de compte, ça ne me regardait pas, les affaires sont les affaires. Je passai outre à ses récriminations. "Madame, dis-je à ma future cliente, d'une voix tremblante d'émotion et après les condoléances d'usage, c'est sûrement votre bon ange qui m'envoie pour vous tirer d'embarras. Il y a tant d'escrocs, de nos jours, qui exploitent les honnêtes gens en leur vendant des actions sans valeur, que vous auriez pu vous faire filouter". "C'est justement ce que le banquier me disait," répondit-elle. Il m'a fortement conseillé de placer mon argent dans des prêts municipaux ou de fabriques, ou même des bons du gouvernement, mais ces placements rapportent si peu. Pensez donc j'ai huit enfants à élever et, pour pouvoir continuer à vivre au ni-

veau de vie auquel nous étions accoutumés du temps que mon pauvre mari vivait, il me faut un meilleur revenu que cela."

"Entre nous, madame, lui dis-je, les banquiers sont intéressés à décourager ces sortes de placements et ils nous en veulent, parce que nous ne leur confions pas nos fonds. Le fait est que nous ne voulons pas leur laisser connaître la richesse des dépôts d'huile que nous avons. Avec les ressources énormes dont ils disposent, ils nous contrôleraient tout de suite et nous empêcheraient de développer nos ressources minérales. "C'est par dépit qu'ils empêchent leurs clients de faire des placements dans notre entreprise. Vous avez là une preuve concluante de la valeur potentielle de nos actions. Une fois que nos machines seront en opération, c'est du cent pour cent que nous vous donnerons. Voyez Rockfeller, il a rendu tous ses actionnaires riches. Vous voyez que nous sommes loin du petit trois pour cent mesquin de votre banquier. D'ailleurs, notre charte ne nous permet pas de vendre d'actions aux banquiers. Je vous dirai confidentiellement que votre banquier m'a fait approcher, ces jours derniers, pour acheter, par l'entremise d'une autre personne, une tranche de cinquante mille dollars d'actions. Heureusement que j'ai éventé la mèche à temps, et il ne les a pas eues.

"Revenez demain matin, me dit-elle."

Il n'était pas tard, le lendemain, que j'étais rendu chez ma cliente. Elle avait l'air indécise.

—Ca me coûte beaucoup de m'engager dans cette affaire, me dit-elle; pensez donc, s'il fallait que je perde cet argent. C'est tout ce que j'ai pour élever et faire instruire mes enfants. Qu'est-ce que je deviendrais? Sans compter que mon mari m'a expressément recommandé, avant de mourir, de ne pas placer d'argent, dans l'huile."

"Madame, lui dis-je d'une voix vibrante d'émotion, voyez mes cheveux gris. Cette neige laissée sur ma tête par le passage des années est un gage de sagesse mûrie. Je ne voudrais pas toucher un seul sou de votre argent, si je n'avais la certitude de pouvoir vous en rendre le double et le triple."

Votre regard et votre accent m'inspirent confiance, dit-elle."

Ma grosse voix de bon papa l'avait décidée. Elle me remit un chèque de dix-huit mille dollars et je quittai cette

brave petite femme, après lui avoir serré les mains avec effusion. En m'éloignant de cette maison hospitalière, je tournai la tête en arrière. La femme était debout sur le perron. Elle avait un air de chien noyé qui est resté gravé dans ma mémoire. Je ne l'ai plus jamais revue.

—Quel fut le résultat de son placement?

—Je dois avouer, avec chagrin, que les grandes espérances que nous avions fondées sur cette entreprise ne se réalisèrent pas. On ne trouva pas l'huile qui, pourtant, d'après les meilleures prédisctns, aurait dû être là. Il fallut tout abandonner, après avoir eu tant de peine à vendre nos actions. Mais, que veux-tu, ces risques font partie de la *game*. Aujourd'hui, on gagne, demain on perd. J'ai eu mes propres revers, car il y a des malhonnêtes gens partout. Ayant eu la malencontreuse inspiration de m'engager dans une petite partie de poker, un soir à Montréal, je me fis dépouiller, par un escroc, de cette belle commission de mille huit cents dollars, pourtant bien légitimement gagnée. Je pense souvent avec attendrissement à la confiance touchante de la petite veuve, avec ses huit jolis petits enfants. Elle méritait vraiment de gagner............ Le désastre de notre compagnie me força à trouver une autre occupation; c'est pourquoi je suis, en ce moment, dans l'Ouest, en train de vendre des poêles.

—Et maintenant, pour en revenir à nos moutons, il ne faudra pas manquer, en montant notre poêle, d'enlever discrètement les barres de plomb dont il est lesté, afin de lui donner du poids. Il faudra aussi se faire aider par le client à le descendre de camion, afin de lui donner une idée avantageuse du matériel dont est fait le poêle. Sommes-nous bientôt arrivés?

—Nous y sommes presque; c'est la maison que vous voyez là-bas, au fond du ravin.

Quelques minutes plus tard, la Ford s'arrêtait en grinçant au bas du perron d'une belle résidence de ferme et le maître solliciteur sautait prestement à terre, suivi de son digne copain. La porte de la maison s'ouvrit aussitôt et il en sortit un homme, à la mine franche et ouverte, qui salua les arrivants d'un cordial bonjour et les invita, non moins cordialement, à entrer.

C'est le moment de présenter plus formellement nos personnages dont ils ont pu apprécier le niveau moral, par leur conversation. Le solliciteur, à la conscience élastique était

un individu d'une cinquantaine d'années. Il était pourvu d'un embonpoint considérable, d'une face rougeaude constamment illuminée d'un large sourire. Il avait le timbre de la voix sonore et caressant et il se dégageait de toute sa personne et de ses manières, une bonhommie et une jovialité qui inspiraient tout de suite confiance. Aucune catastrophe n'aurait pu le faire sortir de son imperturbable bonne humeur et de son optimisme débordant. Nous le connaîtrons sous le nom de Percival.

Son compagnon était un type local, sorte d'agent qui vivotait de commissions. Percival se l'était adjoint en qualité de guide et d'introducteur. Il répondait au nom de Corbin.

"Bonjour, M. Verrier, dit Corbin, en descendant de voiture. Comment allez-vous? Permettez-moi de vous présenter mon ami, Monsieur Percival qui arrive directement de Montréal et qui vient voir l'Ouest.

"Enchanté de vous connaître," dit le fermier Verrier, en donnant une cordiale poignée de main au nouvel arrivant.

"Je suis heureux de serrer la main à un brave fermier de l'Ouest, s' écria Percival, avec l'emphase superficielle et l'aisance d'un politicien, en tournée électorale. "Sapristi, que çà fait plaisir de rencontrer des Canadiens qui réussissent. Vous avez grand de terre ici?"

"Un bon morceau, dit Verrier, je cultive trois *quarts* (480 âcres). A propos, vous n'avez sans doute pas diné. Entrez donc."

Les deux arrivants se firent prier juste assez pour ne pas manquer de diner et, quelques instants après, ils étaient confortablement installés à la table hospitalière du fermier, mangeant, buvant avec appétit et causant avec une verve étourdissante.

"Que pensez-vous de nos prairies, M. Percival, demanda Verrier, dans un moment d'accalmie."

"Ah, mon cher Monsieur Verrier, vous avez le plus beau pays du monde. Depuis que j'y suis, je marche de surprise en surprise. Je ne cesse d'admirer sa prospérité, l'esprit de sa population, son climat merveilleux. Ce pays a un bel avenir. Si j'étais jeune, j'y transporterais ma fabrique, mais il se pourrait bien que j'envoie un de mes fils y ouvrir une succursale. Je suis ensorcelé par votre pays."

Signalons, en passant, que les gens de l'Ouest sont chauvins; quiconque a l'habileté d'exploiter ce sentiment, entre tout de suite dans leurs bonnes grâces.

"Vous êtes manufacturier?" questionna le fermier avec intérêt.

—En effet, répondit Percival, avec à-plomb. Depuis cinq générations, ma famille fait des poêles, en Canada. Le fondateur de la Maison vint d'Angleterre, —car je suis d'origine anglaise,— vers 1765, apportant avec lui le secret de la cuite de la fonte qui rend nos poêles réfractaires au feu le plus ardent et au froid. Le secret a été jalousement gardé dans la famille, chaque génération de Percival ajoutant quelque perfectionnement au poêle connu aujourd'hui par tout le Canada, sous le nom de *"Délice de la Ménagère."* C'est l'oeuvre de plusieurs générations d'artisants habiles. Nous n'avons jamais fabriqué sur une grande échelle, préférant la qualité à la quantité, mais dans ces derniers temps, il nous est venu tant de demandes de l'Ouest que j'ai dû céder à ces instances. J'ai fait charger et expédier un wagon de notre modèle de grand luxe "D" qui est fait sur commande spéciale, et me voilà.

"C'est le modèle recherché par la classe riche qui ne regarde pas au prix, lorsqu'il s'agit d'un article de choix. Nous faisons très peu de ce modèle, car sa fabrication est lente et coûteuse, à cause du traitement de chaque pièce dans des fours électriques. Les principales pièces sont soumises à une température de 25 mille B. T. A. et elles acquièrent ainsi la propriété de devenir très chaudes, avec un feu minuscule, tout en ne dégageant que fort peu de chaleur, à l'extérieur. Le fourneau dégage une chaleur douce, uniforme, en tous point semblable à la chaleur produite dans un fourneau électrique."

"Quel est le prix de votre poêle?" demanda le fermier, visiblement intéressé.

"Voici, reprit l'imperturbable bavard. Dans la Province de Québec, nous ne pouvons pas remplir toutes les commandes à deux cents dollars, mais comme nous voulons faire un peu de réclame dans l'Ouest, afin de nous faire connaître, nous les laissons partir au prix de revient, soit cent cinquante dollars. Les quelques spécimens que j'ai apportés ont été vendus à des amis. Ce ne sont pas réellement des ventes, mais plutôt des faveurs personnelles. Il ne m'en reste plus. Vous voyez le dernier dans la voiture. Nous étions justement en route pour le livrer au

curé de Phoenix qui est un de mes amis et confrère de classe, quand mon ami Corbin me dit: "Nous allons arrêter ici; je ne veux pas que vous retourniez à Montréal sans connaître le fermier le plus prospère et le plus pratique de tout l'Ouest canadien:" C'est ce qui me vaut le plaisir de faire votre connaisance."

"Nous pourrions peut-être, avança timidement Corbin, céder ce poêle à M. Verrier qui en a besoin d'un."

Percival sursauta, indigné. "Tu n'y penses pas, dit-il, tromper ce brave homme de curé qui m'a envoyé un chèque accepté au montant de deux cent dollars, avec une lettre dans laquelle il me supplie de lui apporter un *Délice de la Ménagère.* J'ai justement sa lettre ici." Il fit mine de chercher la lettre, mais ne la trouva pas, et pour cause.

"Vous comprenez, continua-t-il, que je vais remettre cinquante dollars à ce bon curé. Ma compagnie a trop le moyen pour prendre un profit à un pauvre curé de campagne."

"Cà pourrait tout de même s'arranger, reprit Corbin qui décidément tenait à son idée. Si je cédais mon poêle à votre ami, le curé, vous pourriez m'en envoyer un autre."

"Je n'osais pas te le demander, dit Percival, le visage tout illuminé de bonheur. Réellement, après la généreuse hospitalité que nous avons reçue ici, çà me coûtait de repartir, sans laisser un *Délice de la Ménagère* à ce brave M. Verrier."

"Ce n'était pas mon intention, dit Verrier, lorsqu'il eut enfin la chance de placer un mot, d'acheter un poêle cette année, car le mien est encore bon, quoiqu'il ne soit pas pourvu des derniers perfectionnements. Il fait encore bien l'affaire."

"Mon cher M. Verrier, reprit le vendeur, je me reprocherais toute ma vie de retourner à Montréal, sans vous laisser une marque tangible de mon passage chez-vous. Je n'ai pas d'autre moyen de vous donner une marque d'appréciation pour le plaisir que j'ai eu de vous connaître qu'en plaçant dans votre maison, un *Délice de la Ménagère.* Quand même vous ne m'en donneriez pas un sou. Le poêle n'est rien pour moi; la seule chose qui m'intéresse est de faire des amis fidèles à notre Maison et je tiens à ce que vous soyez de leur nombre.

"Par ses lignes artistiques et son fini riche et délicat, ce poêle constituera le plus bel ornement de votre cuisine. Il est digne d'un salon et, pour ce qui est du payement, c'est bien simple; vous me confiez votre chèque qui reste en dépôt, dans notre coffre-fort, seulement comme reconnaissance du fait que nous avons placé chez vous un de nos *Délice*. Nous ne présentons ce chèque pour encaissement seulement et quand vous nous en aurez donné l'autorisation.

Si, pour une raison ou pour une autre, le poêle ne vous convenait pas, nous vous retournons votre chèque de suite, sans faire de questions et le poêle reste ici quand même. Il est votre propriété. C'est comme çà que je fais des affaires, moi. L'argent ne m'intéresse plus. J'ai consacré ma vie à une seule oeuvre, la diffusion du *Délice de la Ménagère*. Je ne crains pas de le laisser entre les mains de n'importe quel honnête homme sans autre garantie que sa parole."

"Qu'est-ce que je vais faire de mon vieux?" dit le fermier, un peu effrayé de la tournure que prenait l'affaire. Je ne peux tout de même pas avoir deux poêles dans la maison."

"Qu'à cela ne tienne, continua l'énergique bavard. Votre poêle, je l'achète et je vous donne tout de suite vingt-cinq dollars. Vous êtes un homme intelligent et industrieux. Sans ces grandes qualités, vous ne seriez pas devenu le citoyen riche et prospère que vous êtes aujourd'hui. Vous avez une ferme modèle pourvue de machines agricoles les plus perfectionnées, votre maison est meublée avec le meilleur goût et vous laisseriez Madame Verrier peiner 365 jours par année, près d'un poêle si peu adapté aux exigences d'une cuisine moderne que la femme du plus modeste ouvrier de nos grandes villes n'en voudrait pas."

En même temp qu'il débitait cette tirade, le maître vendeur avait tiré un carnet de sa poche et griffonné un chèque de vingt-cinq dollars qu'il présenta au fermier ahuri et que celui-ci prit en hésitant.

Sans perdre un seul instant, les deux compères se mirent en train de faire l'échange des poêles. Tout le temps que dura l'opération, Percival tint le fermier ébloui sous un torrent de paroles qu'il déversait comme un robinet intarissable. Ils n'oublièrent pas non plus de se faire aider par leur victime, afin qu'elle puisse constater par elle-même, le poids imposant du *Délice de la Ménagère*.

Une fois dégagé de ses enveloppes de papier de soie, le poêle apparût tout éblouissant, avec ses plaques imitant

le nickel, la faïenre et disposées avec art pour tromper l'oeil. On fit aussitôt un bon feu pour démontrer ses qualités de chauffage qui sont parfaites, mais éphémères, attendu que le matériel se détériore promptement, sous l'action de feux ardents. Les deux escrocs empochèrent rapidement le chèque de cent cinquante dollars que leur remit le trop confiant Verrier, puis s'éloignèrent de cette maison hospitalière, prenant congé avec forces démonstrations d'amitié.

"Encore une fois, dit Percival, en montant en voiture, je considère votre chèque comme un dépôt sacré, — avec l'intention bien arrêté cependant, de le déposer à la première banque qu'il trouvera sur sa route.— Je repasserai par ici dans une dizaine de jours et si le *Délice de la Ménagère* n'a pas été assez heureux de plaire à Madame Verrier, je brûle votre chèque, en votre présence, et je vous laisse le poêle, comme dédommagement pour le dérangement que nous vous avons causé."

Une semaine se passa qui fut fructueuse. Les deux *courtiers* ès-poêles placèrent une vingtaine de *Délices* en ferblanc chez des fermiers trop confiants. Chaque soir, ils apparaissaient à l'auberge de l'endroit, heureux et satisfaits, Percival parlant haut et narrant d'innombrables histoires comiques ou scabreuses qui amusaient les badeaux, et ne se départissant pas de son air naïf qui faisait tant de dupes.

En peu de temps, grâce à sa faconde, à ses petits talents de société, à sa familiarité, à son sans-gène, il fut vite connu de tout le monde. Il manqua cependant de prudence. D'habitude, il ne restait pas plus de huit jours sur le même territoire de chasse, car après cette période de probation, le *Délice* commençait ordinairement à donner des signes de décrépitude et il n'était pas hygiénique alors pour Percival de rester dans la localité pour faire face au courroux des clients dupés. Mais, les affaires étaient tellement bonnes dans cette localité qu'il retarda un départ que la prudence commandait plutôt d'abréger.

Le curé de l'endroit était un brave homme qui portait beaucoup d'intérêt à la prospérité matérielle de ses ouailles de même qu'à leur avancement spirituel, mais il avait la malheureuse habitude de se laisser emporter par sa fougue, lorsque l'indignation le dominait, et alors, il lui arrivait de dépasser la mesure, ce qui lui attirait des désagréments. Plusieurs paroissiens amèrement déçus par le *Délice de la Ménagère*, vinrent au presbytère, racontèrent leur mésaven-

ture et laissèrent au curé le signalement de l'ineffable Percival et de son assistant.

C'en était plus qu'il ne fallait pour monter au plus haut point l'indignation du fougueux curé qui se crut obligé d'en parler en chaire, ce qu'il fit avec véhémence.

"J'apprends, dit-il que la paroisse est infestée de deux fieffés coquins, au langage enjôleur et dangereux, qui vous vendent des poêles en ferblanc pour lesquels ils trouvent moyens de vous arracher un prix exorbitant. C'est de la fraude pure et simple. Ces gens-là abusent de votre confiance pour vous exploiter. Je vous mets en garde contre ces colporteurs de pacotille et tous ces étrangers qui viennent ici vous arracher un argent que vous avez péniblement gagné. Vous avez des marchands établis ici, que vous connaissez bien, qui paient taxes et contribuent aux oeuvres paroissiales, pourquoi ne pas les encourager et garder votre argent dans la paroisse? Je vous engage fortement à mettre à la porte, avec le pied à la bonne place, tous ces beaux parleurs. Je les avertis que c'est le sort qui les attend, s'ils se présentent au presbytère."

"Hein, dit l'aubergiste, à Percival, en dînant après la messe, il paraît que le curé vous a arrangés. Vous auriez droit de lui faire servir une action en dommages, ajouta-t-il fielleusement, pour insultes et libelles." Comme beaucoup de ses confrères, il avait une dent contre le curé qui entravait son petit commerce clandestin d'alcool.

"Ne dites pas de mal de votre excellent curé, reprit Percival, avec un large sourire bénévole. Il prend les intérêts de ses paroissiens et c'est beau de sa part. Bien loin de lui réclamer des dommages, je lui dois des remerciements pour m'avoir si bien annoncé. Ce n'est pas de sa faute si on l'a mal renseigné sur mon compte. C'est mon intention d'aller lui présenter mes regrets cet après-midi, le remercier et lui vendre un de mes poêles."

—Lui vendre un poêle?" reprit l'aubergiste éberlué.

—Pourquoi pas? Il a besoin d'un bon poêle, comme n'importe qui.

—Mais vous l'connaissez pas l'curé, vous, quand il a une chose en tête, il ne l'a pas aux pieds."

—C'est justement pour çà que je vais lui vendre un de mes *Délices*... Ce n'est pas avec des gens qui ont leurs idées dans les pieds que l'on fait des affaires, mais avec ceux qui les ont à la place naturelle, la tête."

—En tous cas, je vous souhaite bien du plaisir, et si vous revenez de l'excursion, sans dommages à votre propriété foncière, je vous paie une bouteille."

—Tu peux aller tout de suite chercher ta bouteille à la cave et la tenir prête. Je sens déjà la soif m'envahir."

Immédiatement après les vêpres, qui avaient lieu dans l'après-midi, les deux copains se dirigèrent vers le presbytère, chacun fumant un gros cigare, de l'air de gens parfaitement en paix avec le genre humain et avec leur conscience. Ce fut le curé lui-même qui leur ouvrit la porte.

—Bonjour, Monsieur le Curé, dirent-ils ensemble, en enlevant respectueusement leurs chapeaux.

—Bonjour, messieurs, répondit le curé, tout de suite sur ses gardes, à la vue de ces étrangers, A qui ai-je l'honneur de parler?"

—Mon nom est Percival, Monsieur le Curé, et permettez-moi de vous présenter mon assistant, M. Corbin. Je suis l'introducteur, dans votre belle paroisse, du célèbre poêle. *Délice de la Ménagère,* dont vous avez bien voulu parler en chaire, ce matin."

—Je croyais, reprit le curé, d'un ton cassant, m'être exprimé de façon assez nette sur votre compte, pour ne pas avoir à souffrir le désagrément de votre visite."

—Vous pouvez être certain, M. le curé, reprit Percival, en faisant sa voix chantante et sympathique, que nous ne sommes pas venus ici dans le but que vous soupçonnez. Nous connaissons trop votre grande droiture, pour entretenir, à votre égard, le moindre sentiment d'animosité. Nous sommes tout simplement atterrés d'avoir eu le malheur de vous déplaire, et comme nous ne voulons pas être une cause de scandale pour vos bons paroissiens, nous avons tenu à venir au plus tôt vous présenter nos humbles hommages et vous donner l'assurance formelle que nous sommes prêts à réparer, s'il y a lieu, le tort que nous aurions pu, bien innocemment, je vous assure, causer à quelqu'un. Ma Maison est vieille et respectable, et elle tient à sa réputation."

Le curé fut visiblement appaisé par l'habile tirade du maître parleur (qui, en somme, n'engageait à rien) et il pria les deux chenapans d'entrer, ne se doutant pas qu'il tombait dans un piège.

—Monsieur le Curé, dit Percival, en lui offrant un ex-

cellent cigare, (et sur le ton le plus respectueux), laissez-moi vous féliciter du bel esprit paroissial qui règne dans votre paroisse. Partout où j'ai été, je n'ai entendu que des paroles de louange à votre égard. Vous avez su inspirer à vos paroissiens un rare esprit de foi et de respect envers la hiérarchie."

Cette nouvelle tirade, débitée avec art, acheva de briser la glace et la conversation prit une tournure plus gaie. On parla de choses et autres. Cependant, Percival ne perdait pas de vue le but principal de sa démarche. Il orienta la conversation sur le sujet des poêles et quand il vit le curé bien amorcé, il le laissa formuler ses griefs, se donnant bien garde de l'interrompre.

—Les choses que vous me reprochez, dit-il quand le curé eût fini de parler, peuvent arriver à tout le monde. Il n'est pas impossible qu'un article défectueux se glisse inaperçu, à la fabrique, parmi les milliers qui sont de bonne qualité. Si cela est arrivé, indiquez-moi la personne qui a eu ce mauvais poêle et je serai trop heureux de lui remettre son argent. Vous ne connaissez peut-être pas *le Délice de la Ménagère?"*

Il débita ensuite, sans en omettre un seul mot, le boniment que nous avons entendu chez le fermier Verrier. Le curé ne fut pas impressionné outre mesure.

—Tenez, dit ce dernier, quand il eut la chance de placer un mot, je vais vous dire une chose. Tous ces nouveaux systèmes ne valent pas, à mon avis, le solide trois ponts d'autrefois. J'en ai un de ces soi-disant poèles perfectionnés. Il est tout neuf et m'a coûté cent vingt-cinq dollars comptant. Eh bien, on ne peut pas cuire une galette avec. Je le donnerais bon marché, pour m'en débarrasser," ajouta-t-il imprudemment.

"Pas possible? reprit Percival dont la curiosité fut tout de suite mise en éveil. Voulez-vous me permettre de l'examiner, votre poêle. Peut-être pourrais-je vous faire une proposition convenable, pour vous accommoder."

"Volontiers. Venez à la cuisine," dit le curé.

Dans la cuisine, Percival et son agent purent admirer un superbe poêle tout neuf, d'un modèle des plus récents, reluisant de propreté et richement émaillé vert et blanc.

"Ah, ah! s'écria Percival, c'est c'gaillard-là qui ne cuit pas. Eh bien, çà ne m'étonne pas, Monsieur le curé. Il

n'est pas le seul de sa race. Nous en avons acheté des centaines que nous réexpédions dans l'Est. Savez-vous pourquoi ils ne cuisent pas?"

"C'est justement ce que je voudrais connaître."

"Je vais vous le dire, moi."

Baissant la voix et sur un ton sententieux: "Ils ne sont pas faits pour la haute altitude de votre pays. Dans l'Est, près du niveau de la mer, ils donnent d'excellents résultats, mais ici ils ne valent rien."

Le curé se gratta l'oreille perplexe et complètement désarçonné par l'inattendu de cet argument qu'il trouvait tout de même un peu difficile à avaler, mais, comme il était plus féru de théologie que de physique, il ne trouva rien à répondre. D'ailleurs, le fâmeux poêle était là qui n'avait jamais voulu cuire la moindre pâtisserie.

Corbin, qui était doué d'un esprit observateur et logique, était, pendant ce temps-là, descendu à la cave où il trouva toute une installation de buanderie. En furetant, selon son habitude, il découvrit une large ouverture, à la base de la cheminée, que les laveuses avaient négligé de tenir fermée. Remontant en hâte, il trouva moyen de faire part discrètement de sa découverte, à son complice. Pour le coup, celui-ci se sentit sur un terrain solide pour l'assaut final.

"Monsieur le curé, dit-il avec emphase, je veux faire quelque chose pour vous; je vous dois bien celà." C'était sa façon d'entrer en matière, quand il voulait rouler quelqu'un proprement.

—Comme je viens de vous le dire, ma compagnie a acheté beaucoup de ces poêles d'occasion, de même fabrication que le vôtre. Nous allouons habituellement vingt-cinq dollars. Envers vous, je me sens généreux. Je vous échangerai troc à troc un de mes *Délices de la Ménagère* qui cuit à toutes les altitudes et qui vaut deux cents dollars, comme un sou, pour votre poêle qui ne cuit pas et qui ne cuira jamais tant qu'il sera dans l'Ouest."

Le coup porta à plomb. "C'est un marché fait," dit le curé qui se piquait lui aussi, d'être rond en affaires et qui, au surplus était fatigué d'entendre les récriminations de sa ménâgère.

—Entendu alors, M. le Curé. Nous serons ici demain matin à neuf heures, avec le plus beau de mes poêles. Nous allons l'installer et je puis vous assurer qu'il fera honneur à votre presbytère et que vous ne serez plus obligé ne nous annoncer en chaire."

Le lendemain, les gens du village n'en revinrent pas d'ahurissement, en voyant Percival et Corbin arriver au presbytère, avec un poêle.

—Qu'est-ce que vous venez faire ici avec ça?" leur cria le bedeau.

—Ça ne te regarde pas, répondit Percival, qui tutoyait tout le monde, mais si tu tiens absolument à le savoir, je vais te dire que c'est pour ton curé. Tu n'as pas besoin de rester figé comme si je t'avais volé le battant de la cloche. Viens nous aider à décharger ce poêle-là!"

—Vous voulez vous moquer de moi. Le curé n'a jamais acheté de poêle de vous autres."

—Arrive ici et rends-toi utile, avant que je me fâche, pour tout de bon. Est-ce que ton curé n'a pas le droit d'avoir un bon poêle, comme tout le monde? Prends le gros bout et houp! Je t'avertis qu'il est lourd. Pas le curé, le poêle. Ce n'est pas des picaillons que je vends, moi."

Un petit rassemblement se forma aussitôt, surveillant les opérations et espérant toujours voir fonctionner la botte du curé, mais au grand ahurissement des badauds, rien de cela ne se passa. Quand le nouveau poêle fut en place, l'autre dans la voiture, Percival prit congé du curé et lui serra la main avec effusion. En le quittant, il lui dit à voix basse:

—"Surtout, M. le curé, veillez à ce que votre servante bouche soigneusement le trou qui est à la base de votre cheminée, quand elle fera ses lavages, car alors, votre poêle pourrait bien ne pas cuire mieux que l'autre..."

Le curé, resté seul, descendit à la cave et, après avoir examiné la cheminée, comprit la signification des dernières paroles de Percival. Il entrevit qu'il venait de se faire rouler royalement. Il remonta à son cabinet de travail et consulta ses traités de physique qu'il n'avait pas ouverts depuis l'époque de ses humanités, au séminaire. Il découvrit que l'altitude n'avait rien à voir avec la *tire* d'une cheminée. Il n'y avait rien à faire, les deux *experts* en poêles étaient loin. Jamais plus, il ne parla en chaire de choses profanes.

L'aubergiste dut s'exécuter de bonne grâce et payer la bouteille, enjeu du pari, que d'ailleurs il partagea avec les joyeux gagnants. Le jour même, ces derniers transportaient leurs activités une centaine de milles plus loin. La distance ne portant pas à conséquence, car l'Ouest est immense et les possibilités de faire des dupes illimitées.

CHAPITRE IV

UNE HISTOIRE de PIRATERIE et D'ENLEVEMENT

"Je déclare cette cour ouverte, au nom du Roi," annonça le juge de paix d'une voix mal assurée mais qu'il s'efforçait de rendre solennelle, pour se donner de la contenance. C'était sa première cause et il était fort embarrassé de ses nouvelles fonctions, tellement embarrassé même qu'il n'était pas loin de regretter d'avoir désiré cette nomination de juge de paix, pour laquelle il avait si bien servi son député, à chaque élection.

La cour que le digne magistrat, que nous nommerons Daguesseau, venait de déclarer pompeusement ouverte, au nom du Roi, n'avait rien de la dignité de la Cour Supérieure; et, si le roi l'avait vue, il n'y a pas de doute qu'il se serait pas mal moqué qu'elle fut ouverte ou fermée; elle se trouvait dans l'unique pièce, servant à la fois de cuisine et de chambre à coucher, de l'un de ces camps en bois rond habités par ces pittoresques colons célibataires, comme on en voyait un grand nombre, dans l'Ouest canadien, à l'époque de l'afflux des immigrants, il y a une quarantaine d'années. Le juge, un bonhomme aux cheveux grisonnants se tenait assis à l'un des bouts de la table, l'autre bout étant encombré d'ustensiles de cuisine disparates et des restes du repas précédent, poussés à la hâte pour faire place au tribunal improvisé. Plusieurs gros livres de loi, tout neufs, et un tas imposant de paperasses étaient en face de lui.

Le gouvernement d'alors n'était pas trop difficile dans le choix des juges de paix. On n'exigeait pas d'eux de grandes connaissances légales, on s'en remettait surtout à leur droiture et à leur bon sens, mais il arrivait parfois qu'on mettait la main sur de singuliers personnages. Par ailleurs, tout comme aujourd'hui, on ne faisait jamais d'erreur pour ce qui était de la couleur politique de ces utiles officiers. M. Daguesseau avait été nommé à cette charge uniquement en récompense des services qu'il avait rendus à son parti, dans le passé, et en prévision de ceux qu'il pourrait encore rendre à l'avenir.

Il y avait, dans la localité un petit lac à fond vaseux qui pouvait bien avoir quatre à cinq milles de périmètre. Au printemps, la profondeur de l'eau atteignait sept à huit pieds, mais vers la fin de l'été, ce niveau baissait de plus de moitié, de sorte que cette pièce d'eau dégénérait en simple marécage où poussait une abondante végétation aquatique. Des milliers de canards sauvages habitaient ce marais où ils trouvaient une nourriture succulente et où ils élevaient en paix leurs nombreuses couvées.

Ses bords s'élevaient en une pente douce qui, dans la belle saison, se couvrait d'un tapis de verdure émaillé d'une multitude de fleurs sauvages, aux tons agréables, qui rendaient l'aspect de la prairie si joli, avant que la charrue du colon ne vienne détruire toute cette poésie. Des touffes clairsemées de trembles et de liards couronnaient les côteaux et complétaient la beauté du paysage.

Les colons, conquis par le charme de ce beau site, avaient pris des *homesteads* tout autour du petit lac. La plupart possédaient un petit bateau à fond plat, embarcation idéale pour chasser le canard dans les herbes aquatiques. Ceux qui n'avaient pas de bateau se servaient de celui du voisin.

L'harmonie la plus complète régna dans ce petit coin enchanteur jusqu'au jour où le député du comté, dans un moment de sollicitude administrative, lui donna un juge de paix pour protéger une paix que personne ne songeait à troubler.

La veille du jour de la pittoresque ouverture de la cour que nous venons de rapporter, Daguesseau était en train de faire cuire paisiblement son dîner, en célibataire méticuleux qu'il était, lorsque son voisin, Pierre Verhèghe, arriva chez lui.

"Bonjour, Monsieur l'juge", dit-il, avec la plus grande politesse, en entrant.

"Tiens, bonjour Pitre, répondit Daguesseau cordialement, visiblement flatté. Entre donc; prends une chaise et mets-toi à l'aise. Tu vas dîner avec moi.

"J'vous r'mercie, M. Daguesseau, dit Verhèghe. J'sors de table, mais si vous l'permettez, J'vas fumer une pipe, en attendant."

Verhèghe s'installa confortablement sur l'une des chaises rustiques dont se composait l'ameublement rudimentaire

du bachelor et, après l'échange d'usage de lieux communs, dit:

"C'est-y ben vrai, M. Daguesseau, la rumeur qui circule dans l'canton que l'gouvernement vous a nommé, comme qu'y dirait juge, et qu'on va avoir de la cour par icite?"

"C'est pas mal ça, en effet, répondit Daguesseau, en jetant un regard de sollicitude dans la direction des gros bouquins neufs qu'il venait de déballer. Tu vois, je viens de recevoir mes statuts."

"Ah, ah, fit Verhèghe," vivement impressionné. "Et, ça va-t-y coûter ben cher pour plaider dans vot'cour?"

"Cà va dépendre, répondit Daguesseau, au hasard; il y a des causes qui sont plus embrouillées que d'autres et, comme de raison, çà vaut plus cher, pour les juger; mais, c'est pas mon intention d'être bien cherrant, entre nous autres."

"Ben, continua Verhèghe rassuré, c'est beau de la part du gouvernement, d'nous mettre une cour icite."

Confidentiel: "J'vous cache pas, M. Daguesseau, que j'voudrais faire un procès, un bon procès. C'est pour çà q'vous m'voyez chez-vous aujourd'hui."

"Oui-da, oui, reprit Daguesseau, vivement intéressé. "C'est un gros procès que tu veux faire?"

"Pour tout dire, M. Daguesseau, tant qu'à faire les frais d'mettre de l'argent dans la loi, j'voudrais que çà compte. Y m'faudrait un procès avec des avocats qui s'content çà en latin et du plaidage en masse. Si vous pouvez m'arranger ça, j'serai pas r'gardant avec vous. J'demanderais pas d'gagner du premier coup, non. J'sus pas si exigeant que çà. Pourvu que j'eille un beau procès qui fasse parler, je serai content." —Sur un ton de regret:— "J'vous l'cache pas, j'ai pas été chanceux; j'ai jamais pu avoir le moindre p'tit procès de rien. C'est pas comme mon défint père qui lui, a eu sept beaux gros procès dans son règne." Ponctuant d'un vigoureux coup de poing sur la cuisse: "Il a mangé un beau circuit, mais c'était d'valeur, les ceusses qui plaidaient contre lui ont été obligés de prendre le chemin des States. Tornon, ça valait la peine de plaider, dans c'temps-là; on avait des avocats qui avaient l'varbe haut et qui avaient pas frette aux yeux. J'cré ben q'les vieux de l'ancien temps, étaient plus plaideux qu'à c't'heure. Vous pensez pas M. Daguesseau?"

"Ils étaient peut-être plus chicaniers," observa le juge de paix qui avait mangé en silence, pendant cette tirade.

"Comme ça, continua l'amateur de procès, après une pause nécessitée par la recharge d'une nouvelle pipe, j'peux compter sur vous pour m'préparer un bon procès, hein?"

"Bien, répondit l'homme de loi, avec un certain embarras, tu ne m'as pas encore expliqué ton cas. Pour faire un procès, il faut des raisons."

"Corbleu, j'en ai des raisons, M. l'juge et des fameuses. V'là q'j'avance en âge et j'ai pas encore eu la chance d'voir, tant seulement, le d'dans d'enne cour. A mon âge, mon défint père avait déjà perdu deux procès et gagné trois autres."

"Je veux dire, reprit Daguesseau ahuri, que la loi exige un *casus belli,* pour mettre la justice en mouvement."

Verhèghe se gratta la tête, visiblement perplexe.

"J'sais pas au juste c'que c'est, M. Daguesseau, qu'un cas'zus embelli, mais si c'est une chose criminelle, j'aime autant vous dire tout d'suite que j'en ai pas."

"Ça veut dire, répondit le juge, avoir une raison pour plaider; tout ce qui constitue la violation d'un droit; une dette impayée, par exemple..."

"Arrêtez là, interrompit Verhèghe, froissé. Des dettes, j'en ai pas; j'dois rien à personne et personne me doit."

Ou bien, continua Daguesseau, des difficultés avec les voisins, à propos de clôture ou d'animaux."

"Vous voulez badiner, M. l'juge, vous savez ben que j'sus-t-un homme paisible et que j'm'accorde avec tous mes voisins."

"Ma foi, dit Daguesseau, je ne vois pas comment tu pourrais faire un procès. Tu n'as pas de matière à procès."

"C'est à vous d'en trouver, de la matière, M. l'juge. Vous êtes pas juge de paix pour rien, j'pense. Y'm'semble qu'y devrait-y en avoir de la matière à procès, dans les gros livres que vous avez là, des cas'zus embellis, comme vous dites..."

"Et comme le juge ne savait trop quoi répondre, le plaideur reprit:

"Dites donc, M. Daguesseau, si j'prenais vot' bateau, sans vot' permission, pour aller à la chasse aux canards, ça s'rait-y un cas'zus embelli?"

"Bien sûr, personne n'a le droit de se servir d'une chose qui ne lui appartient pas, sans le consentement du propriétaire de cette chose."

"Ben, le v'là, tout trouvé,, not' cas'zus embelli," dit Verhèghe avec enthousiasme.

"Comment ça, Pierre?"

"C'est ben simple. Vous savez comme Nil Poulin est emprunteux. Y s'sert d'mon *skiff* tous les jours, pour aller aux canards, comme qu'y dirait si c'était l'sien. Dans les premiers temps, y l'demandait, mais à c't'heure, y s'badre pas d'ça. A la minute où j'vous parle, il est sus l'lac avec. Vous allez tout d'suite commencer l'procès et si ça suffit pas pour faire un cas'zus embelli solide, nous l'prendrons pour insultes, parce que ça m'insulte qu'y s'serve de mon bateau, comme ça."

Devant la résolution bien arrêtée de Verhèghe de faire un procès, le juge de paix dut s'exécuter. Il avala le reste de son repas à la hâte, ouvrit l'un des gros livres qu'une administration prévoyante lui avait fournis et il se mit à le feuilleter avec ardeur. Il parcourut laborieusement une bonne demi-douzaine de chapitres se rapportant tous à des sujets étrangers au cas présent: lois de successions, de routes, des terres, des écoles, etc. Il ne trouva rien concernant les emprunts forcés de bateaux.

"Je ne trouve rien sur quoi me baser pour établir ta cause," dit-il découragé.

"Comment, vous êtes pas capable d'établir mon droit? dit Verhèghe surpris. Y m'semble pourtant, que c'est pas malaisé. S'il le faut, j'vas faire venir un avocat. Mon défint père m'a toujours dit qu'avec un bon avocat, on avait toujours droit, d'son temps."

Le brave juge de paix se remit à compiler avec une nouvelle ardeur, mais sans succès. Il était bien près d'abondonner la partie, quand il avisa le Code Criminel qu'il n'avait pas encore remarqué. Placé dans des mains inexpérimentées, ce bouquin indigeste est aussi dangereux que les traités de médecine populaire, avec lesquels les ignorants s'empoisonnent. Ces armes sont pourtant assez redoutables entre les mains des professionnels, sans les mettre à la portée des amateurs...

Le juge Daguesseau ouvrit le volume et parcourut au hasard un nombre considérable de pages. Tout-à-coup, ses yeux tombèrent sur la phrase:

"QUICONQUE PREND UN BATEAU....EST COUPABLE...."

"Enfin, dit-il soulagé, voici le texte qui couvre ton cas, Pierre. En termes de loi, ça s'appelle de la piraterie."

Verhèghe fut impressionné par l'ampleur du délit. Il entrevit de brillantes perspectives pour donner libre cours à son humeur plaideuse. Il s'en frotta les mains de contentement.

"Ça, par exemple, M. Daguesseau, ça du bon sens. On va pouvoir faire de la belle ouvrage. Envoyez fort et surtout, ménagez pas les mots latins; mettez-en en masse, dans tous les papiers du procès. Quand tout l'monde comprend l'juge et les avocats dans un procès, *c'est dull.*"

Daguesseau prit une grande feuille de papier, sur laquelle était imprimée une formule dont il ne comprit pas le sens et qui portait en gros caractères, le titre: INFORMATION and COMPLAINT et, il se mit en devoir de la remplir. Après avoir disposé du préambule, il arriva à l'espace réservé pour l'énoncé du délit qu'il exprima comme suit, d'après les termes du code:

"Ledit plaignant, Pierre Verhèghe, jure que le 10 septembre 1903, Nil Poulin, ledit défendeur, s'est rendu coupable du vol d'un bateau, tel que défini par l'article 138, du Code Criminel du Canada..." En arrivant à l'expression: PIRATERIE sur les HAUTES MERS, il hésita un peu. Il n'en saisissait pas toute la portée, mais il décida de passer outre: "Après tout, se dit-il, c'est dans l'Code. Ceux qui ont écrit ça devaient connaître leur affaire. Si un vol de bateau, c'est de la piraterie sur *la mer haute*, ça doit être correct. Il est vrai qu'il y a pas de marée ici, mais je ne vois pas quelle différence ça peut faire pour l'offense. Tant pire pour l'accusé."

La conscience appaisée par ce raisonnement, il assermenta son homme, le plus solennellement possible et rédigea, pour l'accusé, une sommation de comparaître le lendemain matin à dix heures.

"Porte ce papier, tout de suite, à Poulin, dit-il et remets-le-lui, en mains propres. Soyez ici tous les deux, demain matin, sans faute, à dix heures."

"J'y manquerai pas, dit le plaideur. Merci mille fois pour c'que vous faites pour moi. J'oublierai pas ce service."

Il s'éloigna d'un pas léger pour aller à la rencontre de Poulin qui revenait du lac, tout joyeux, le fusil sur l'épaule et six beaux canards à la main. Verhèghe lui remit le document et continua son chemin, se sentant quelque peu honteux de sa petite bassesse envers un voisin.

Poulin, ahuri, ne comprit rien à ce document rédigé en anglais. Il se rendit chez le juge de paix pour avoir des éclaircissements.

C'est bien simple, lui dit ce dernier, Pierre Verhèghe t'accuse d'un vol de bateau et ce papier est une sommation d'avoir à comparaître en cour demain matin, pour répondre à cette accusation."

"Comment, volé son bateau? Mais il est fou. Je m'en sers tous les jours d'son bateau pour aller à la chasse aux canards. Il est bien content des canards que je lui rapporte. Puisqu'il veut jouer avec la loi, on va jouer à deux. Dites-moi, M. Daguesseau, un homme a-t-il le droit d'enlever la femme d'un autre?"

"Hum, j'sais pas."

"Comment, vous savez pas! Vous devriez le savoir. C'est votre devoir de le savoir, puisque vous êtes là pour faire observer la loi."

"Mais reprit Daguesseau, fort embarrassé, Verhèghe n'a pas enlevé de femme, que je sache."

"C'est ce qui vous trompe; il a enlevé une femme qui est la mienne, et il va payer pour."

"J'ai vu ta femme chez-vous, pas plus tard qu'hier soir."

"C'est-à-dire qu'il l'a enlevée, sans l'enlever, comme son histoire de vol de bateau."

"Et, où l'a-t-il enlevée, comme ça?"

"C'est sur la route du village, avant-hier, qu'ça s'est passé. Ma femme s'en allait bien tranquillement, à pied, lorsqu'il l'a rejointe en buggy; il l'a fait monter dans sa voiture et l'a amenée jusqu'au village."

"On pourrait difficilement qualifier ça d'enlèvement, objecta timidement le juge de paix."

"Si, aux yeux de la loi, j'ai volé son bateau, lui, a enlevé ma femme. J'ai rien qu'ça à vous dire. Regardez dans vos livres, vous allez trouver ça."

Force fut au malheureux homme de loi de recourir encore une fois à ses livres de loi.

Il se demandait, avec anxiété, dans quel livre il pourrait trouver un texte se rapportant aux cas d'enlèvement de femmes; son instinct le porta de nouveau vers le Code criminel, comme à un refuge assuré. Il tomba heureusement

tout de suite sur un texte qui lui parut couvrir exactement le cas. A l'article 313, il lut :— Est coupable de rapt et passible de dix ans d'emprisonnement, quiconque ...enlève une femme ou la sequestre, quel que soit son âge, qu'elle soit mariée, ou non..."

"La loi criminelle, dit-il à Poulin, appelle ça: un RAPT."

"Tant mieux, s'écria ce dernier, avec enthousiasme, Verhèghe va se rappeler ce rat-là. Faites les papiers tout de suite, que je les porte à cette crapule."

Le juge de paix rédigea une nouvelle sommation, dans laquelle il signifiait à Verhèghe de comparaître, à son tribunal, le lendemain, pour répondre à l'accusation de rapt, se prévalant toujours de l'autorité du Code criminel. Poulin porta le document à l'amateur de chicane qui n'y comprit goutte, mais fut tout de même content de la tournure intéressante que prenait son affaire.

Le lendemain, à dix heures, le magistrat *ouvrait sa cour,* comme on l'a vu plus haut, en présence des deux plaideurs et de quelques curieux du voisinage.

"Nil Poulin, déclara-t-il, avec emphase, après les préliminaires, vous êtes accusé d'avoir commis un acte de piraterie, sur les hautes mers. Je suis obligé de vous dire que la loi que je représente ici réprouve, avec la plus grande horreur, une telle action. La majesté de la justice a été offensée et réclame une punition exemplaire. Je pense que vous n'avez pas grand'chose à dire, pour votre défense, parce que tout le monde du voisinage vous a vu en possession du bateau du plaignant."

"La justice s'égare, Votre Seigneurie, répondit Poulin, avec chaleur, J'en ai plus long à dire, là-dessus, que vous pensez."

"Vit' Seigneurie, dit Verhèghe, qui se leva avec gravité, en ma qualité d'plaignant et d'plaideur dans ce cas'zus embelli, j'prie vot'honorable cour de faire justice, avec toute la rigueur des lois de not' beau pays."

"Ferme-toi, Pitre, dit Poulin, moi aussi, j'en réclame de la rigueur." S'adressant au juge: "Monsieur.. Votre Seigneurie, je prie cet auguste tribunal d'entendre ma cause d'abord, contre l'accusé."

"Tu trompes sciemment la justice, reprit Verhèghe sentencieusement; l'accusé, c'est toé, le plaignant, c'est moé."

"C'est vrai que tu as commencé cette affaire, comme *plaignard*, rétorqua Poulin, mais les choses ont marché,

depuis hier. Permets-moi de t'apprendre qu'au moment où je te parle, tu n'es pas autre chose qu'un simple accusé."

"Votre Seigneurie, j'en appelle à la sagesse de la cour."

Le magistrat jugea bon d'exercer ses prérogatives.

"Vous êtes tous les deux plaignants et simultanément accusés. Nous allons procéder avec ordre. D'abord, dans la cause Verhèghe versus Poulin: Attendu que ledit Poulin a pris le bâteau du plaignant, ce qui constitue, *ipso facto* le corpus delicti, tel qu'énoncé dans la plainte, (en entendant ces mots latins, Verhèghe ne se tint pas d'aise) je déclare l'accusé Poulin coupable du crime de piraterie sur les hautes mers, conformément aux provisions de l'article 137 du Code criminel du Canada. Le même article stipule que la punition de ce crime est l'emprisonnement à perpétuité. C'est la sentence que rend cette cour, plus une piastre de frais." Et il ajouta aussitôt: "Je déclare cette cour *fermée*, au nom du roi."

"Faut-y aussi fermer la porte, M. Daguesseau?" demanda un des spectateurs.

"Oui, c'est-à-dire que non. On va la rouvrir de nouveau dans une minute."

Verhèghe se leva et, déclamant:

"Je remercie cet honorable tribunal de ce jugement plein de sagesse et qui sera bienfaisant, pour nos descendants. C'est un signe de progrès, pour notre localité de posséder un tribunal qui distribue la justice avec la même équité, aux petits comme aux grands. Avant de m'asseoir, la cour voudrait-elle m'éclairer sur le point de savoir si c'est moé qu'a gagné?"

"La décision est en faveur de Sa Majesté, le Roi," dit sentencieusement Daguesseau.

"Ah, merci, Vot' Seigneurie. J'savais pas qu'y plaidait lui aussi."

Le seule chose que comprit Poulin, à ce verbiage, est qu'il était condamné à une piastre de frais. Il fut heureux de s'en tirer à si bon marché.

"C'est mon tour, Votre Seigneurie, à c't'heure," dit-il.

Daguesseau se leva et *ouvrit sa cour,* avec la même solennité que la première fois.

"Pierre Verhèghe, dit-il, vous êtes accusé d'avoir enlevé une femme, laquelle ne vous appartenait pas légitimement, contrairement à l'article 313 du Code criminel du Canada. Etes-vous coupable, oui ou non, de ce crime?"

"Le fait est, Vot' Seigneurie, qu'elle a *embarqué* dans mon buggy, d'son plein gré."

"Comme ça, vous reconnaissez avoir, contrairement aux lois de notre pays, emmené une femme loin de son foyer?"

"Je l'ai pas menée bien loin," dit Verhèghe, "une fois ses emplettes faites au village, je l'ai ramenée chez elle. J'pensais pas qu'Poulin prendrait ombrage de ça."

"Votre admission, dit le juge, établit le *corpus delicti* de façon incontestable. Mon devoir est d'appliquer les sanctions prévues par la loi; en conséquence, la sentence de cette cour est que vous soyez incarcéré pour une période de dix années. En plus, je vous condamme à une piastre de frais."

"M. l'juge, demanda Verhèghe, c'est-y moé ou le roi qu'a l'dessus, cette fois?"

"Le décision du tribunal est encore en faveur de sa Majesté, répondit Daguesseau.

"Bonguienne, il est *lucky,* le roi," dit Verhèghe.

Et après avoir payé le dollar de frais: "T'en viens-tu, Poulin? Au revoir, M. l'juge."

Après le départ des plaideurs et des curieux, le digne magistrat ferma, pour de bon, sa porte et sa *cour* et se mit en devoir de rédiger son rapport, en toute liberté d'esprit. Il y consigna, sans sourciller, le fait qu'il avait condammé un homme à la détention perpétuelle, pour crime de piraterie sur les hautes mers, et un autre à dix ans, pour rapt.

Lorsque ce fameux rapport arriva au ministère du Procureur général, à Edmonton, le personnel qui connaissait bien la mare où s'étaient commis ces délits extraordinaires, pour y avoir chaque automne taquiné le canard, oublia, pour un jour, la gravité gouvernementale. Ce fut une rare distraction. Le document fut soigneusement consigné aux archives, avec les pièces curieuses.

Le pirate et le ravisseur sont encore en liberté et bons amis. Mais, Verèghe a quelque peu perdu de son humeur plaideuse..

Le digne magistrat,Daguesseau, est toujours dans la *magistrature assise,* comme on dit en France, grâce aux petits et aux grands services qu'il rend à son député, en temps d'élections. Il est parfois mélancolique, en songeant que ses décisions n'ont jamais été citées, comme précdents, dans les rapports judiciaires.

CHAPITRE V

RAMON del' ARROYO SECCO

Lorsque le filou Ramon, de New York, honora Edmonton d'une visite, pendant la période agitée de la première grande guerre, il n'en était certainement pas à ses débuts dans la carrière de l'escroquerie élégante, car sa technique savante le classait incontestablement au rang des grands professionnels.

Le premier chapitre de l'histoire remarquable de son passage en Alberta débuta par une dépêche télégraphique, envoyée de Winnipeg au gérant du luxueux hôtel Chateau Jasper, à Edmonton, le priant de réserver sa meilleure *suite* pour Senor et Senora Ramon del' Arroyo Secco, de New York, lesquels arriveraient le lendemain.

Ponctuellement, le jour suivant, les distingués visiteurs descendaient de Pullman, à la gare du Canadien Pacifique et se faisaient conduire tout de suite au Château dont la masse moyennâgeuse et imposante domine la vallée de la rivière Sascatchewan, dans un site des plus enchanteurs.

Le noble senor et son épouse furent reçus avec la courtoisie discrète et le tact qui conviennent envers tout riche Américain, de passage en ce pays. D'ailleurs, tous les Américains qui nous visitent sant censés être riches. Cependant, quand on va chez eux, o ndécouvre qu'il en reste un grand nombre à la maison qui sont dans des situations de fortune très ordinaires, mais que ces derniers ne sont pas les moins intéressants.

Le couple Ramon demeura deux semaines, les hôtes considérés et honorés du Château. Ils y menèrent le train de vie paisible de gens qui n'ont pas de soucis et ils firent des connaissances, parmi la bonne société de la capitale provinciale. Chaque après-midi, quand la température était belle, ils faisaient une promenade en voiture et rentraient à l'hôtel de bonne heure.

Leur parfaite courtoisie, leurs manières distinguées et leur libéralité envers le personnel les rendirent vite populaires.

Senor Ramon soldait très ponctuellement ses dépenses courantes à l'hôtel, au moyen de chèques qui étaient promptement honorés par la banque, de sorte qu'après deux semaines de séjour, sa réputation de gentleman riche et généreux se trouva établie.

Il déclara négligemment, en réponse aux questions indiscrètes du barbier de l'établissement, questions qu'il avait, lui-même habilement provoquées, qu'il était le propriétaire d'une grande maison de courtage, à New York et il cita, avec détachement, les chiffres de quelques-unes de ses transactions qui éblouirent le maître raseur. "Il faisait, disait-il, un voyage d'agrément, tout en étudiant les possibilités d'établir à Edmonton une industrie nouvelle, au capital de cinquante millions de dollars". Cette rumeur, savamment colportée, mit les brasseurs d'affaires de la ville en ébullition.

Par un beau samedi après-midi, Senor Ramon s'informa à l'un des comptables de l'hôtel, du meilleur bijoutier de la ville. Il voulait, disait-il, acheter une bague avec diamants, pour faire un cadeau à la Senora Secco dont l'anniversaire de naissance tombait le lendemain. Cet obligeant employé s'empressa de lui indiquer l'établissement le mieux connu que, par discrétion nous nommerons: Manus Ltée.

Le Ramon remercia poliment, prit sa canne et son chapeau et se rendit incontinent chez MM. Manus Ltée.

"Je désire, dit-il au commis qui se présenta, pour le servir, acheter une bague avec diamants, dans les cinq à six cents dollars"

Après en avoir examiné plusieurs, en homme qui s'y connaît, il arrêta finalement son choix sur un bijou de sept cents dollars.

"Le prix, dit-il au commis, avec détachement, ne m'intéresse pas. Vous m'en auriez demandé mille dollars, je vous les aurais donnés volontiers. Tout ce qui m'importe est d'avoir quelque chose qui fasse plaisir à Senora del' Arroyo Secco. Seulement, ajouta-t-il, quand vint le moment de payer, je n'ai pas sur moi le montant voulu en argent. Je pourrais vous faire mon chèque sur la Banque X."

Le commis n'avait pas l'autorisation de faire une telle faveur. Il alla en référer à son patron qui vint tout de suite.

"Je suis au désespoir, dit-il de vous ennuyer avec une demande qui, je sais, est une dérogation à la manière régulière de faire les affaires. Ma seule excuse est d'avoir oublié,

l'anniversaire de naissance de ma femme. J'aurais pu facilement, cet avant-midi, passer par la banque et prendre l'argent nécessaire. Je vous dirai cependant, que je ne suis pas tout à fait étranger en votre ville. Je suis même en train d'y amener une grande industrie. Avant de prendre mon chèque, je vous suggère de téléphoner au Château, où l'on pourra, je pense, vous renseigner sur mon compte, à votre entière satisfaction."

Le trop confiant Manus commit l'imprudence de céder à cette suggestion. La réponse fut ce qu'elle devait être; Senor del' Arroyo Secco était un riche Américain des plus honorables. Il avait eu l'occasion, depuis son arrivée à Edmonton, de faire des chèques pour des sommes très considérables, et que la banque avait toujours honorés avec empressement.

Le bijoutier se laissa tenter par l'appât du gain et tomba dans le piège qui lui était habilement tendu.

"J'aurais pu, ajouta aimablement Senor Ramon, en empochant le bijou, vous laisser cette bague, jusqu'à l'ouverture de la banque, lundi matin, en gage de ma bonne foi, mais cela désappointerait tellement Senora Ramon de ne pas recevoir de cadeau de moi le jour anniversaire de sa naissance que, réellement, je n'ai pas le cœur de lui demander ce sacrifice. Nous sommes tellement unis."

Comment résister à un homme aussi aimable et qui aimait tant sa femme!

En rentrant à l'hôtel, Senor Ramon trouva un télégramme qu'il s'empressa de lire. Une vive contrariété se peignit sur ses traits.

"Pas de mauvaises nouvelles, j'espère?" lui demanda le commis.

"Pas bonnes, répondit Ramon. Morgan est à terre et mes deux millions de titres chez lui sont en grand danger de devenir du papier sans valeur. En tous cas, il faut que je rentre à New York, dans le plus bref délai. Je devrai partir ce soir."

Puis, il ajouta: "Veuillez donc avoir l'amabilité de me retenir un *stateroom* sur le rapide de St. Paul qui part ce soir." Et, il sortit.

Il se rendit, cette fois chez un bijoutier de troisième ordre.

"Des ennuis inattendus, dit-il avec un embarras feint, me forcent de sacrifier ce bijou. Je serais disposé à vous l'abandonner pour la somme de cinquante dollars."

Ce dernier qui s'y connaissait, vit tout de suite que la bague était de valeur et il la reconnut comme venant de chez son confrère Manus Ltée.

"Attendez donc un instant, dit-il, je vais aller l'examiner à la loupe." Il rentra dans son cabinet, ferma la porte, décrocha le téléphone et appela Manus. "J'ai, dit-il ici, un individu bien mis qui m'offre, pour cinquante dollars, une bague en diamant qui en vaut bien six à sept cents. Elle vient tout droit de chez vous, ou je n'y connais rien. Çà m'a l'air louche."

Manus, dont l'enthousiasme s'était entretemps, considérablement refroidi, éprouvait du remords à l'endroit du chèque de sept cents dollars. Il s'arracha, de désespoir les quelques cheveux qui lui restaient sur le crâne.

"Cette bague m'appartient, cria-t-il, tout excité, à son confrère. Donnez les cinquante dollars qu'on vous en demande et je l'envoie chercher tout de suite avec un chèque pour vous rembourser."

Le bijoutier remit à Ramon la somme demandée et reçut la bague de ce dernier qui partit visiblement enchanté de la transaction. Il retourna à l'hôtel, fit ses malles à la hâte et téléphona ostensiblement à plusieurs connaissances, leur annonçant son départ précipité.

Manus avait commis une insigne maladresse en livrant à un étranger, un bijou de cette valeur, contre un chèque non marqué par la banque. L'état d'esprit dans lequel il avait été amené subséquemment, par la manoeuvre savante de l'escroc, lui fit commettre une bourde de plus grande dimension.

Fort de la conviction que Ramon avait voulu le voler, au moyen d'un mauvais chèque, il courut au poste de police et leva un mandat d'arrestation contre ce dernier. C'était précisément le piège que Ramon avait tendu et Manus s'y prit comme une vulgaire souris.

Senor Ramon était en train de souper, lorsqu'un agent
Ramon manifesta la plus vive indignation, mais en homme
de police se présenta avec le mandat et le pria de le suivre.
bien élevé, il se soumit, priant seulement l'officier de lui permettre de finir son repas, ce qui lui fut accordé.

Cela se passait, comme on l'a vu, le samedi soir. Senor Ramon coucha donc en prison, y passa toute la journée du dimanche, et jusqu'au lundi matin. A dix heure de l'avant-

midi, il comparaissait en cour de police. Il ne voulut pas se pourvoir de défenseur. Il déclina clairement ses noms, prénom et qualité, déclarant qu'il était capitaliste et domicilié à New York et il demanda tout de suite à connaître la nature de l'offense qui, dit-il avec amertume, lui avait fait passer deux nuits et un jour en prison et fait manquer un rendez-vous important.

Le magistrat lut alors l'acte d'accusation qui stipulait imprudemment que le dit Ramon s'était rendu coupable d'un attentat frauduleux contre la Maison Manus Ltée.

"Votre Seigneurie, reprit Ramon, avec la plus grande politesse, les tribunaux canadiens ont, dans mon pays, la réputation d'être d'une intégrité indiscutable; j'ai donc la conviction d'obtenir justice pleine et entière à votre tribunal. On m'accuse de fraude. Je demande qu'on en fasse la preuve tout de suite."

L'avocat de Manus Ltée fut debout dans un instant.

"Vous allez être satisfait," dit-il. Et exhibant le fameux chèque de sept cents dollars, "Connaissez-vous la signature qu'il y a au bas de ce chèque?"

"Parfaitement, répondit Ramon, sans se troubler. C'est la mienne. Je n'ai jamais renié ma signature.

"N'avez-vous pas obtenu, contre ce chèque une bague en diamant de mon client?"

"En effet, je n'ai pas la moindre intention de le renier. Que trouvez-vous de criminel à cela? Est-ce que votre client n'est pas marchand de bijoux?"

"Vous avez du toupet, reprit l'avocat. Dites donc à la cour ce que vous avez ensuite fait de ce bijou obtenu frauduleusement."

"Je pourrais vous répondre que ce n'est pas votre affaire, répondit Ramon imperturbable. Par considération pour cette honorable cour, je vous dirai que je l'ai revendu, mais je vous prie d'abord de retirer l'épithète "frauduleusement", que vous venez d'employer à mon endroit."

"Combien l'avez-vous revendu?"

"Cinquante dollars, si çà peut vous faire plaisir."

"N'est-il pas vrai que vous étiez en train de laisser le pays à la hâte, lorsque vous avez été arrêté?"

"C'est encore vrai, et la conduite injustifiable de votre client m'a causé un préjudice énorme dont il aura à répondre bientôt."

"Pas possible," ricana l'avocat, sarcastique.

"J'en suis certain et, si c'est tout ce que vous avez à me reprocher, je vous prie de cesser cette comédie. Je demande au tribunal de me libérer immédiatement."

"Ah, ah, rit l'avocat, en voilà une bonne. Vous croyez qu'on va vous mettre en liberté, après une escroquerie de ce calibre. Vous ignorez ce qu'on fait des auteurs de faux chèques en ce pays."

"Ma foi, dit Ramon, bon enfant, j'avoue que le sort de ces gens-là me laisse indifférent."

"Les réponses de l'accusé, dit l'avocat s'adressant à la cour, ne laissent aucun doute sur sa culpabilité. Il vient d'admettre avoir donné à mon client ce faux chèque pour une bague qu'il a ensuite été revendre à vil prix."

"Pas si vite, mon ami, reprit Ramon indigné. J'ai admis avoir donné ce chèque, mais quand vous le qualifiez de faux, vous mentez sciemment. Ce chèque n'est pas faux. C'est de plein gré que Manus Ltée l'a accepté, au cours d'une transaction légitime. Veuillez donc demander à la cour si ce chèque a été présenté à la banque pour encaissement?"

L'avocat fut quelque peu décontenancé par cette riposte inattendue. Il consulta son client à voix basse et reprit:

"Soyez sans inquiétude. Si cela peut vous faire plaisir, nous allons le faire présenter tout de suite, pour votre confusion."

"C'est tout ce que je demande," reprit Ramon froidement.

"La demande de l'accusé est juste," remarqua le juge.

La séance fut suspendue pendant trente minutes et un officier de la cour se rendit à la banque avec la pièce incriminante. Il revint bientôt avec la somme de sept cents dollars qu'il déposa sur la table, en face du juge.

"Il n'est pas nécessaire, je pense, Votre Seigneurie, reprit le Senor, avec le plus grand calme, d'essayer de démontrer davantage la fausseté de l'accusation portée contre moi. Au moment où j'émettais ce chèque, il y avait à mon crédit, à la banque, et il y a encore assez de fonds pour en cou-

vrir dix autres, comme celui-là. J'ai été traité comme le dernier des criminels. Mes affaires et ma réputation en ont subi un dommage considérable, pour lesquels je me propose d'exiger des réparations complètes."

"Pourquoi donc, dit l'avocat déconfit, avez-vous été aussitôt offrir ~~la bague pour~~ la bagatelle de cinquante dollars?"

"Mais, dites-donc, mon ami, suis-je libre, ou non de faire ce que bon me semble avec ce qui m'appartient? Sommes-nous en pays libre? Du moment que la bague ne plaisait plus à Senora del' Secco, elle n'avait plus de valeur pour moi."

Le juge ne put faire autrement que d'ordonner immédiatement l'élargissement honorable de l'accusé qui laissa la cour en disant un "Au Revoir" sombre de menace à Manus et à son avocat.

En effet, dans le cours de l'après-midi, un huissier apportait à MM. Manus Ltée, un bref de sommation dans lequel Senor Ramon del' Arroyo Secco lui réclamait la somme de dix mille dollars pour dommages et insultes, résultant d'une fausse et malicieuse arrestation.

Manus, désabusé et considérablement assagi, essaya de faire un compromis avec le rusé coquin qui l'avait roulé. Il s'en tira difficilement avec huit mille dollars.

Le soir même, le couple del' Arroyo Secco quittait ces lieux hospitaliers pour aller recommencer plus loin, cette opération fructueuse.

Manus est encore dans le commerce des bijoux, mais il n'est pas prudent d'aller, le samedi après-midi, lui proposer de prendre un chèque non accepté.

CHAPITRE VI

SENOR del' ARROYO SECCO, DEVIENT FAISEURS de PLUIE.

En quittant Edmonton, à la suite de la fructueuse opération que l'on sait, Senor Ramon del' Arroyo Secco prit le chemin de Vancouver, où il comptait bien rééditer avec le même succès, dans cette riche métropole de la Côte du Pacifique, le truc inédit dont il était l'inventeur.

Il apporta cependant une petite modification à son programme; Il changea de nom. Deux jours après son départ de la capitale de l'Alberta, nous le retrouvons installé confortablement au "Vancouver", le somptueux hôtel du Pacifique Canadien où il se nommait: comte de Bayou. En psychologue avisé qu'il était, il comprenait qu'un nom exotique en impose toujours. Il s'était mué en riche planteur de la Louisiane.

Ses opérations préliminaires consistèrent à se créer des relations dans la classe des hommes d'affaires. Pendant trois semaines, il mena l'existence facile d'un personnage qui a des loisirs et de l'argent.

Un samedi après-midi, après la fermeture des banques, il se rendit chez un bijoutier en vue et il acheta une bague montée en diamants, d'une valeur de mille dollars, qu'il paya avec un chèque qu'il put faire accepter, sans difficultés, grâce aux références de premier ordre qu'il avait eu soin de préparer, à l'avance.

Malheureusement, le hasard, qui joue parfois les tours les plus inattendus, intervint dans la combinaison de l'escroc et défraqua complètement sa *patente*. Voici ce qui arriva:

Le gérant de la banque où le Senor avait déposé ses fonds, se trouva être le frère du bijoutier qui devait être la victime. Ce dernier, au lieu de s'emballer, lorsqu'un confrère lui téléphona qu'un individu voulait lui céder, pour une bagatelle, un bijou acheté chez lui, et d'une grande

valeur, trouva plus simple de se renseigner auprès de son frère, sur la validité du chèque. Celui-ci qui était retourné à la banque pour finir un travail urgent, répondit que le chèque était couvert et O K.

Le bijoutier se désintéressa donc de l'affaire, se contentant de recommander au banquier de le protéger, au cas où le *comte* s'aviserait de retirer ses fonds avant l'encaissement du chèque. En cela, il fit preuve de sagesse, car, effectivement, voyant le coup raté, le coquin se présenta à la banque le lundi matin, dès l'ouverture des portes et en retira tous ses fonds. Il fit une grimace significative, en constatant que le chèque qui constituait la pièce principale de la combinaison, était déjà encaissé.

Furieux et dépité, il rentra à l'hôtel pour réfléchir dans la solitude sur les points faibles de son système et tâcher de trouver les améliorations à y apporter pour le rendre absolument à l'épreuve des fantaisies du hasard.

Au souper, il fit la connaissance d'un personnage des plus intéressants. C'était un professeur de Californie, spécialiste en météorologie. Cet individu parlait avec conviction, et se disait l'inventeur d'un procédé sûr pour faire tomber de la pluie artificiellement sur les régions les plus arides. Dans certains états du sud, où, disait-il, il avait acquis une grande notoriété, on le désignait sous le nom de *rain maker* (faiseur de pluie). Il était en route pour l'Alberta-sud, où l'agriculture souffre de sécheresse chronique. Son arrêt à Vancouver n'avait pas d'autre objet que de rencontrer un associé qui devait avancer une partie du capital requis pour lancer l'entreprise. Malheureusement, ce dernier n'était pas au rendez-vous, ce qui le contrariait fort.

"Il y a, dans l'Alberta-sud, dit-il au comte de Bayou, des milliers de cultivateurs dont la récolte est compromise, chaque année, par la sécheresse. Ils paieraient n'importe quel prix à l'homme capable de faire pleuvoir, en temps propice. Mettons que ces cultivateurs s'engagent à verser une somme de cinquante cents, pour chaque pouce de pluie, par acre, qui tomberait pendant la période de croissance du blé, c'est-à-dire du 15 mai au 15 août. C'est un taux des plus minimes, cependant il représente une fortune." Et, continuant: "Il existe un autre facteur favorable dont il faut tenir compte, et c'est que cette région, dite sèche, est sujette à des périodes humides qui reviennent à des

intervalles réguliers. J'ai par devers moi, le *record* de la pluie tombée sur ce territoire depuis vingt-cinq ans. Or, d'après les moyennes établies, les chances d'un été pluvieux cette année, sont de 90 pour cent. C'est la méthode employée par les joueurs de profession, sur la roulette de Monte Carlo ou de Tia Juana. Ils tablent sur le retour constant de conditions identiques, le hasard n'étant pas autre chose que la répétition de faits gouvernés par des causes qui sont constantes."

"S'il tombe de l'eau naturellement, ainsi que je m'y attends, continua le professeur, il y a une belle récolte de dollars à faire et, s'il n'en tombe pas naturellement, je me charge d'en faire tomber artificiellement, et il y a aussi une bonne récolte à faire. Seulement, il faut une mise de fonds initiale de cinq mille dollars. C'est la somme que devait me verser l'associé que j'attendais en retour du privilège de partager dans les bénéfices."

Le comte de Bayou était vivement intéressé.

"Je pourrais disposer de cette somme, dit-il avec détachement, mais j'aimerais, au préalable, connaître les principes scientifiques sur lesquels repose votre découverte."

"C'est fort simple, reprit imperturbable le professeur californien, j'envoie dans les hautes couches de l'atmosphère, au moyen de fusées, des explosifs puissants qui déterminent des transformations de l'azote de l'air en ozone. Vous savez que le molécule d'azote est formé de deux atômes et celui de l'ozone, de trois atômes. Or, il est évident que le volume de l'air saturé d'ozone est réduit d'un tiers, conséquemment déplacement de grandes masses d'air pour remplir les vides. Cet air arrive des Rocheuses chargé d'une précieuse vapeur d'eau qui se condense au-dessus des prairies et tombe en pluie bienfaisante sur les champs de blé."

Le comte fut convaincu par cette savante démonstration et il entra séance tenante, en société avec le professeur. Le lendemain les deux associés bouclaient leurs malles et prenaient le premier train pour Calgary.

Quelques jours plus tard, on pouvait lire dans les journaux que deux savants en "x" et en "y", venus de Californie, avaient découvert un procédé capable de transformer le territoire le plus aride en région humide. Ils se proposaient de faire profiter l'Alberta-sud des bienfaits

de cette découverte merveilleuse. Puis, le principe scientifique, à la base du procédé, était expliqué, avec un luxe de termes techniques capables de rebuter ceux qui auraient eu le courage d'essayer de comprendre.

On imagine sans peine, l'intérêt que provoqua une telle nouvelle, dans cette région où règne une sécheresse quasi-perpétuelle. Il ne fut plus bientôt question que des deux *rain makers.* Tout le pays fut en ébullition et l'on n'était pas loin de les considérer comme des thaumaturges. Les lettres et les télégrammes affluèrent. Tout le monde voulait les voir et les entendre. On les appelait de partout.

En vertu de quelle affinité, les rêveurs, les illuminés, les inventeurs de *schemes* pour prendre l'argent des autres, choisissent-ils toujours, de préférence, leurs victimes chez les cultivateurs? Il y a là un mystère qu'il faudrait éclaircir.

S'il y a une entreprise louche, ou simplement mauvaise à lancer, des valeurs fictives à placer, c'est tout de suite aux travailleurs du sol que l'on s'adresse. Pourtant, ils ne sont pas plus bêtes que d'autres. Serait-ce qu'un contact de tous les jours avec la nature qui ne les trompe pas, entretient chez eux, une candeur qui les empêche de percer le vernis brillant sous lequel se cachent les fourberies et les malhonnêtetés?

Toujours est-il que les deux aventuriers cuisinèrent si bien l'opinion publique, au moyen d'une réclame insidieuse, qu'elle fut bientôt mûre pour avaler l'hameçon avec l'appat. Ils convoquèrent alors en divers endroits de la région des assemblées de cultivateurs où ils promettaient une pluie mirobolante, si les fermiers s'engageaient à verser une rémunération convenable. Ils avaient des formules de contrat à cet effet et tout le monde signait avec enthousiasme.

Le contrat stipulait que le fermier prenait l'obligation de verser à messieurs les faiseurs de pluie une royauté computée au taux de cinquante cents l'âcre, pour chaque pouce de pluie qui tomberait sur le territoire ainsi organisé, du 15 mai au 15 août.

Ils représentèrent aux fermiers qu'étant donné qu'il faut au moins trois à quatre tonnes d'eau, par acre, pour faire pousser une récolte de blé, la responsabilité de produire toute cette eau leur incombait, de sorte que le fermier n'encourait aucun risque, puisqu'il ne payait que s'il tombait de l'eau.

Il y eut bien, de-ci, de-là, quelques incrédules qui résistèrent à l'engouement général et qui refusèrent de signer l'engagement, sous le prétexte égoïste que s'il pleuvait chez le voisin, il pleuvrait chez eux, mais ils furent peu nombreux.

Cela se passait en mars. Le 15 mai, les appareils à faire pleuvoir étaient installés et commençaient à fonctionner. C'étaient d'immenses cônes renversés, en tôle et fixés sur des charpentes de bois d'une vingtaine de pieds de hauteur. Il y en avait un au centre de chaque unité de territoire de dix milles carrés.

Afin d'éloigner les indiscrets, ainsi que pour maintenir une atmosphère de mystère, il se dégageait de temps à autre, de chaque cône, un jet de sulfure d'hydrogène. On sait que le sulfure d'hydrogène est le produit de la combinaison du sulfure de fer et de l'acide sulfuric. Son odeur est celle des oeufs pourris. Bien peu de gens avaient le courage de s'approcher de cette cuisine infecte.

Chaque nuit, on lançait nombre de fusées multicolores qui montaient vers le ciel, dans une pétarade assourdissante et qui faisaient explosion dans les nuages, avec un bruit qui imitait le roulement du tonnerre. Les fermiers furent vivement impressionnés par cette savante mise en scène, et ils goûtèrent surtout le feu d'artifice dont ils devaient bientôt solder les frais.

La pluie se faisait attendre, il y eut quelques murmures. Certains esprits sceptiques exprimèrent des doutes sur l'efficacité de ces entonnoirs puants, ainsi qu'ils désignaient les cônes, et du bombardement à outrance de la voûte céleste.

Mais, vers le 20 mai, le vent se mit tout-à-coup à souffler du sud-est et une pluie fine commença à tomber. Ce n'était pas la direction d'où, normalement, elle eût dû venir, mais c'était de la bonne et honnête pluie et elle fut bienvenue. Après en avoir mesuré soigneusement la hauteur dans les pluviomètres établis en divers endroits, on constata qu'il en était tombé un demi pouce.

Ce n'était pas le déluge, mais c'était un début satisfaisant. Cependant, les signataires de contrats devinrent songeurs en constatant que les dissidents, c'est-à-dire les non-signataires, avaient eu autant de pluie qu'eux. Cela ne leur semblait pas équitable; cette pluie, ils la payaient de leur argent. Elle aurait donc dû, de droit, toute leur revenir.

Ils blamèrent les deux sorciers, qui faisaient pleuvoir, sans discrimination, sur les *méchants,* comme sur les *bons* et ils exigèrent des explications. Ces derniers soutinrent, avec à-plomb, que leur procédé était si efficace que ses effets se faisaient sentir au-delà des limites de la région et qu'ils ne pouvaient rien à cela.

Comme personne n'était en mesure de les contredire, sur ce point, il fallut bien les laisser bombarder le ciel et empester la campagne, à leur aise. D'ailleurs, il était tombé de la pluie et la récolte promettait bien; que pouvait-on exiger de plus?

Vers la fin de juillet, il se produisit une couple de petites ondées qui donnèrent environ trois quarts de pouce d'eau et, ce fut tout! Il était tombé, en tout, un pouce et quart d'eau, soit un peu plus que le minimum exigé en vertu des fameux contrats.

Le 15 août, date à laquelle expirait la période pluvieuse fixée, les appareils pluviaires furent démontés, emballés et expédiés. Les fermiers se mirent activement aux travaux de la récolte et, de leur côté, les deux experts en pluie, se mirent en devoir de récolter...

Tel le coq de Rostand, dans Chantecler, qui croyait faire lever le soleil, par son chant, les faiseurs de pluie s'attribuaient tout le mérite de cette pluie bienfaisante. Ils étaient donc en droit de réclamer des fermiers l'exécution intégrale des contrats, c'est-à-dire, le versement des royautés spécifiées. Elles se montaient à la jolie somme de soixante-quinze mille dollars. C'était une superbe opération dont les deux promoteurs étaient fiers, mais pas les fermiers dont l' enthousiasme était tombé à plat. Ceux qui avaient de grandes emblavures, constatèrent avec chagrin que cette pluie leur coûtait cher. Il y eut encore des sceptiques, plus nombreux, cette fois, pour insinuer que la pluie était venue toute seule.

Quelques-uns allèrent consulter des hommes de loi, sur la validité des contrats, mais ils ne reçurent pas de réconfort, nul n'étant en mesure de prouver que la pluie était due à des causes naturelles. Il n'y avait pas autre chose à faire qu'à payer. La plupart s'exécutèrent, en protestant, et les deux thaumaturges empochèrent l'argent puis, disparurent.

Mais, voilà que vers la fin du mois, au beau milieu des coupages, alors qu'on a surtout besoin de *temps sec,* la

pluie se mit à tomber, et cela, sans l'aide de personne. Elle tomba, en torrents, moqueuse et narquoise, pendant toute une semaine. Les champs furent inondés, les routes devinrent impratiquables et des ruisseaux gazouillants et babillards, qui semblaient prendre un malin plaisir à la déconfiture des fermiers, surgirent là où il n'y avait jamais eu de cours d'eau.

Le concert de malédictions qui s'éleva contre le comte de Bayou et son digne copain, s'étendit plus en hauteur qu'en largeur, à cause du ridicule, c'est pourquoi les journaux du temps donnèrent peu de publicité à l'événement, mais le vendeur de pluie qui aurait la témérité aujourd'hui, de s'aventurer sur ce territoire, aurait de fortes chances de disparaître de la circulation, sans laisser de traces.

CHAPITRE VII

LA LEÇON DE FRANÇAIS

Nous étions quatre amis, en voyage d'affaires dans une ville de l'Ouest canadien: Bourdon, marchand détaillant, mon frère, marchand de bois, Martin, cultivateur, et moi-même, marchand de machines agricoles.

En vertu d'une coutume établie de longue date ,chaque fois que nos affaires nous amenaient en ville ensemble, ce qui arrivait assez souvent, nous allions, nos courses finies, nous attabler en face d'un bon souper, avant de prendre le train pour revenir à la maison.

Afin d'introduire un peu de variété dans le programme ordinaire, il fut décidé, entre nous, que ce soir-là, nous accomplirions le tour de force de nous faire servir à souper, sans *débourser* un seul mot d'anglais, comme disait pittoresquement mon ami, Martin.

Etant tous les quatre de vieux routiers des provinces de l'Ouest et, par conséquent, bien aguerris au maniement de la langue de Shakespeare, ce n'était pas la nécessité qui nous faisait agir ainsi, mais le plaisir de nous payer la tête de quelque francophobe d'occasion.

Après avoir arrêté les grandes lignes du plan, nous nous acheminâmes vers l'un des restaurants les plus favorisés de la clientèle des gens d'affaire. Mon frère, qui peut, à l'occasion, se draper dans une gravité de juge à la retraite, prit la tête de l'expédition.

Au garçon obséquieux qui se présenta pour nous ouvrir, toute grande, la porte de l'établissement, il adressa un sonore: "Bonjour mon ami", qui attira tout de suite l'attention sur nous. S'adressant ensuite à la sultane bariolée qui régnait à la caisse, il dit d'un ton dégagé: "Mademoiselle, je vous confie mon chapeau et mon pardessus. Ayez-en bien soin."

"I beg your pardon," répondit cette dernière."

"Pardonne, heu, Nous verrons plus tard, s'il y a lieu. Pour l'instant, veuillez remiser nos effets. Donnez vos affaires à la demoiselle, vous autres," nous dit-il en esquissant un large geste.

Soupçonnant que nous voulions la mystifier, la fille riposta sur un ton piqué et avec un geste qu'elle essaya de rendre aussi hautain que possible:

"I dont understand French," dit-elle.

"Cà m'est égal, dit mon frère imperturbable. Moi, je te comprends. Dépêche-toi de prendre nos manteaux et nos chapeaux."

"Shapo?" dit-elle.

"Parfaitement. Le chapeau de mon frère, le chapeau de mon ami, Bourdon, et le chapeau de mon autre ami, Martin. En tout, quatre chapeaux. Très bien, je vois que nous allons nous entendre, sinon nous comprendre, ma belle."

"Mabel", fit-elle ahurie, en nous regardant s'éloigner.

Notre deuxième victime fut un garçon de table qui vint au-devant de nous.

"Une table pour quatre", dit mon frère, du ton le plus naturel.

"Tab'l, pour cat?" fit le garçon étonné.

"Parfaitement, nous sommes quatre et nous voulons manger à la même table. Mais il parle bon français, cet animal-là."

I dont speak French", s'empressa de dire le garçon, d'un ton sec.

"Eh, mon pauvre ami, nous ne sommes pas ici pour te faire subir un examen sur tes connaissances linguistiques. Tu m'as donné une courte illusion, mais à ta place, je ne mettrais pas tant d'empressement à publier mon ignorance."

Nous faisions des efforts infructueux pour garder notre sérieux,

"Wait a minute, please", supplia le pauvre diable complètement ahuri et, il disparut dans les profondeurs de la cuisine.

"Je ne me sens pas disposé à manger debout moi, dit Bourdon. Je vois une table libre. Allons donc y établir notre chantier."

Nous étions à peine assis que le garçon revenait, accompagné du patron de l'établissement, un Grec dont toute la personne annonçait l'affluence et la prospérité. Ses gestes étaient empreints de la plus obséquieuse servilité.

"What can we do for you, Misters?" demanda-t-il, avec un fort accent étranger.

"Nous voulons souper, répondit mon frère, avec énergie, et surtout bien souper."

La mine stupide du compatriote d'Homère nous fit voir qu'il n'avait pas compris un seul mot.

"Here is the menu", (prononcé: minou) dit-il en nous présentant la carte, avec quelque hésitation.

"Non, nous ne mangerons pas le minou, dit Martin, avec conviction. Qu'en dites-vous, les amis, avez-vous envie de manger du chat?"

Un bruyant éclat de rire accueillit cette boutade.

"Apporte-nous toujours de la soupe, pour commencer", dit mon frère.

"Ah, soup, fit le Grec, avec l'empressement d'un naufragé saisissant une bouée de sauvetage. Certainly, with pleasure."

"Nous ne tenons pas particulièrement à ce qu'elle soit avec ton plaisir, fit l'un de nous, pourvu qu'elle ne soit pas trop claire."

Notre langage et la gaieté qui régnait à notre table avaient fini par éveiller l'attention des convives qui mangaient dans notre voisinage. Deux femmes surtout, nous considéraient avec autant de curiosité que si nous avions été des voyageurs arrivant directement de la planète Mars.

"Nous causons de la sensation, fis-je remarquer à mes compagnons. Si vous voulez une distraction de choix, prêtez l'oreille aux propos des deux grues qui nous dévisagent, à l'autre table."

"Such a disgraceful exhibition, disait l'une, avec un air" dégouté. And, to think such things are still possible in the British Empire."

"There, renchérit l'autre sentencieusement, you see the products of the French schools."

"Can you understand what they say?" demanda cette dernière, visiblement piquée de la jovialité qui régnait à notre table.

"How can I, dit l'autre. You know I only speak the Parisian French."

"Etes-vous disposés, nous dit Bourdon, entre deux cuillèrées de soupe, à faire une gageure sur la nationalité de ces deux super-pimbêches? Je suis prêt à parier n'importe quel montant que ce sont deux *Scandinaviennes* pur sang. Leur accent les identifie, comme l'ail, les Galiciens. Il faut au moins deux générations pour l'éliminer complètement."

"Tout ça ne nous dit pas, interrompit Martin, comment nous allons nous y prendre, pour commander le reste du repas." "Gens de peu de foi, dit mon frère. Ne savez-vous pas qu'avec la langue française, on va jusqu'à Paris. Tiens, voici justement notre digne amphitryon qui s'amène...."

"Approche, vertueux Aristote, dit-il. Enlève ça et fais-nous apporter des viandes."

"Soup good?" demanda le Grec, avec sollicitude.

"Très good, très good", dimes-nous tous ensemble.

Le Grec nous présenta de nouveau la carte de menu que nous regardâmes d'un oeil vague, en levant les épaules. Il se mit alors en train de nous expliquer laborieusement qu'il avait de l'exellent pâté à la volaille, du roast beef, du jambon froid, etc.

"Va pour le pâté," dit Bourdon.

"Ça me va," dit Martin.

"Trito", dit mon frère.

Je reste avec la majorité," dis-je, pour compléter la commande.

"Donc, quatre pâtés à la volaille, avec tous les accessoires, noble Hellène, résuma Bourdon. Et surtout, fais vite; nous avons déjà perdu un temps précieux à causer indécemment avec toi. Tu ne voudrais pas nous laisser mourir d'inanition dans ton établissement, hein. Ce serait une mauvaise réclame pour la patrie d'Homère."

Le grec ne bougea pas plus qu'une borne.

"Confonded Frenchmen, dit-il à son subalterne, en bougonnant. Can you make out what they say??"

"It sounds to me like cat", dit ce dernier.

"C'est bon, Démosthène", gronda Bourdon sourdement, "Tu paieras pour ça aussi."

Le digne fils de la Grèce était de plus en plus perplexe et jetait des regards inquisiteurs de côté et d'autre, dans l'espoir que quelque client bilingue pourrait se trouver là, qui viendrait à son secours. Nous nous amusions énormément de sa mine déconfite.

Un individu qui mangeait seul à une autre table, croyant notre embarras réel, se leva, vint à nous et , dans un français correct, nous dit:

"Je crois, messieurs, que vous ne parlez pas l'anglais. Si vous le permettez, je me ferai un plaisir de vous interpréter, car, ajouta-t-il, en riant, je ne suis pas loin de croire que le garçon est en train de vous faire servir du chat."

Nous partîmes tous d'un grand éclat de rire.

"C'est aimable à vous. Nous serons, au surplus enchantés d'avoir votre compagnie. Venez donc vous asseoir à notre table."

Le Grec fut visiblement soulagé d'apprendre, par la bouche de notre interprête, que nous n'avions pas de desseins homicides sur son matou. La conversation s'engagea tout de suite, animée et cordiale avec notre nouvelle connaissance.

"Vous n'êtes pas français, je crois, demanda l'un de nous et cependant vous vous exprimez parfaitement en français."

"Je suis anglais," dit-il, et, voyant notre étonnement, il expliqua: "En Angleterre, la bonne société se pique de bien parler le français. Les membres de la famille royale le parlent tous parfaitement."

"Et le trône n'en est pas ébranlé?" demanda Bourdon, avec une pointe de malice.

"Il n'a jamais été aussi solide," dit notre homme, en riant.

"Décidément, il y a plus de largeur d'esprit en votre pays qu'en Saskatchewan, dit mon frère. J'ai envie d'émigrer là."

"Vous m'étonnez, dit l'Anglais. La Saskatchewan est pourtant dans l'Empire Britannique?"

"C'est vrai, ce qui n'empêche pas que sur ces plaines, découvertes, explorées et colonisées par des français, on dispense l'enseignement du français à nos enfants, avec une parcimonie scandaleuse."

"Messieurs, les Anglais bien pensants, seraient indignés d'apprendre un telle chose."

"Ça me fait de la peine de continuer à mystifier ce brave homme," me glissa Bourdon à l'oreille.

"Bah, lui répondis-je, il ne s'en portera pas plus mal."

Le hasard voulut que la mystification tournât contre nous. Le repas s'achevait gaiement, quand nous vîmes venir vers nous, joyeux et expansif, le représentant d'une compagnie de machines agricoles, lequel nous connaissait tous très bien. C'était un Américain sans préjugés, toujours gai et qui répondait au nom de Brookbank.

"Well, well, s'écria-t-il, en nous apercevant, a most worthy lot, I say... How are you? How is business?"

"And, how is the Brook?" dit l'un de nous.

"Broke, as usual," dit-il en riant.

"You ought to call yourself: Brokebank," dit un autre.

Tout le monde rit de l'atroce calembour.

L'arrivée de l'Américain nous avait fait oublier notre petite comédie. Notre hôte, l'Anglais, nous regardait ahuri.

"Je crois, dit-il dans un langage qui est musical dans la bouche des Anglais cultivés, par comparaison avec l'accent de beaucoup d'Anglo-canadiens de fraîche date, que vous n'avez plus besoin de mes services."

Chacun se confondit en excuses.

"Ce n'était pas notre intention, dit mon frère, de vous inclure dans notre petite fumisterie. Nous avons seulement voulu donner une leçon de bienséance aux étrangers —foreigners— qui, après quelques années de séjour ici, croient que le pays leur appartient."

"C'est bien fait, dit l'Anglais, et j'approuve fort votre façon de revendiquer vos droits."

L'Américain, mis au courant de la mystification, nageait dans le bonheur.

"That's a good one! That's rich!" répétait-il.

Voyant la tournure inattendue que prenait l'affaire, les deux pimbêches du Parisian French s'étaient éclipsées discrètement.

Quant à notre Aristote, il ne goûtait pas du tout la plaisanterie.

"Next time, dit-il en bougonnant, everybody *spik de Engleesh.*"

"Next time, mon ami, lui répondit mon frère, nous irons manger dans un endroit où l'on parle le français."

CHAPITRE VIII

DETRESSE AUX PRAIRIES

Le lourd wagon, chargé de blé, roulait péniblement dans l'aube blafarde et triste d'un froid matin de décembre. De tous les organes composant sa structure fatiguée, s'échappaient des gémissements stridents et des lamentations plaintives. La longue flèche, dont l'extrémité avant était assujettie, aux colliers des braves bêtes qui tiraient la charge, d'un pas cadencé et sûr, vibrait à chaque inégalité de la route et leur secouait rudement l'encolure.

Ce n'était pas encore tout-à-fait l'hiver, car il n'y avait pas assez de neige pour circuler en traîneau, mais la brise était glaciale et soulevait, sous le pas des chevaux, un lourd nuage de poussière noire mêlée à une neige fine, qui aveuglait.

A perte de vue, c'était la plaine, la plaine albertaine, sans paysage, silencieuse, monotone, déserte et nue. L'oeil ne parvenait pas à situer la ligne précise qui marquait la fin de l'horizon et la base du dôme affaissé du ciel. C'était d'une tristesse angoissante et infinie.

Perchés à sept pieds du sol, sur un siège instable et dur, étaient un homme et une femme. L'homme avait les deux pieds solidement arc-boutés contre la barre d'avant du wagon et guidait d'une main ferme ses bonnes bêtes. La femme, blottie contre lui, cherchait à s'abriter contre les morsures cruelles du froid qui pénétrait ses vêtements trop légers, et faisait des efforts continuels pour empêcher que la robe de peau de buffle, qui lui enveloppait les jambes, ne soit projetée en bas de la voiture par les violentes secousses qui, à tout moment, menaçaient de lui désarticuler les jointures.

Elle faisait ce voyage un peu contre le gré de son mari; celui-ci n'avait consenti à l'amener qu'après beaucoup d'instances. Il craignait, pour sa frêle constitution, le froid et la fatigue.

Dans quelques jours ce serait Noël et ne fallait-il pas qu'elle soit avec lui pour choisir les cadeaux des enfants et acheter les douceurs qui devaient mettre un peu de joie au foyer, en cette grande fête chrétienne?

Ce blé qu'ils allaient vendre était le premier que produisait leur ferme, depuis cinq ans et, ils se réjouissaient à la pensée de toucher, pour la première fois, depuis qu'une sécheresse impitoyable avait rendu stériles les plaines jadis si riches de l'Alberta, un argent qui serait bien à eux et qu'ils pourraient dépenser comme bon leur semblerait. Cette pensée leur rendait le sentiment de leur dignité et adoucissait le souvenir amer du *relief* (assistance publique) qu'ils avaient dû accepter, pendant les années de sécheresse et qui leur avait laissé une sensation, comme de brûlure intolérable.

Plus imaginative, ou plutôt plus sensible que son mari, la jeune femme réagissait avec plus d'acuité, sous l'effet de ces réminiscences pénibles qui revenaient avec insistance, à la surface de ses pensées en émoi, pendant ce trajet d'une monotonie désespérante.

Puis, elle voyait ensuite se dérouler sur l'écran de ses souvenirs, les circonstances qui avaient marqué ses dernières vacances de jeune fille, dans la province de Québec; la vieille maison, si pleine de gaieté et entourée de frais ombrages, le verger, le jardin et, à travers les arbres du parc, le soir, les eaux moirées du grand fleuve, les joyeuses randonnées, à travers les bois et les champs, ses enthousiasmes de jeune institutrice sentimentale, insouciante et rêveuse. Ces images de bonheur lointain qui traversaient son imagination, la faisaient souffrir.

C'est dans cet décor qu'elle avait connu son mari et tout de suite, elle s'était éprise de ce grand jeune homme robuste et calme, le teint hâlé par la vie au grand air. Il lui avait parlé avec chaleur de ses champs de blé doré, ondulant comme la mer, là-bas, au pays des grandes plaines. Il lui avait fait des descriptions saisissantes des grands espaces qui s'étendent à l'infini, sous un ciel d'une limpidité telle qu'on peut assister, chaque jour, à la naissance des phénomènes atmosphériques. Elle avait été complètement conquise. Ils s'étaient épousés, puis étaient partis tout de suite pour la grande aventure.

Tout d'abord, elle fut déçue par la nudité du paysage et la simplicité de leur logis: il se composait d'une petite maison carrée, en planches, à un seul étage posé sur le

sol et qui n'avait que deux pièces. Les murs, qui n'avaient jamais connu la peinture, étaient, avec le temps, devenus d'un gris sale. Nulle plante d'ornement n'égayait les alentours de la maison. Il n'y avait pas, non plus, de jardin potager. L'habitation était perdue dans un océan de blé dont les ondulations venaient mourir tout près du perron.

Elle constata, plus tard, que tous les autres fermiers de la région, étaient logés de la même façon.

La lune de miel fut courte, car son mari avait été tout de suite accaparé par les travaux de la moisson. Il laissait la maison de grand matin, pour les champs, et ne rentrait que longtemps après la tombée de la nuit. La jeune femme ne manquait pas de courage. Elle se mit bravement à la tâche de maîtresse de maison et de ménagère, mais elle souffrit cruellement de l'isolement pendant les longues journées brûlantes et poussiéreuses de la fin de l'été.

Le plus proche voisin était à deux milles de distance et c'était un Russe qui ne comprenait pas un seul mot de français. Dans les premiers temps, elle accompagnait son mari au village, mais ces petits voyages cessèrent bientôt de l'intéresser; le trajet durait plusieurs heures et il n'y avait personne dans cette localité avec qui elle aurait pu nouer des rapports d'amitié, la population se composant, en grande partie, de Russes, de Polonais, d'Anglais et d'Américains. D'ailleurs, son modeste bagage d'anglais ne lui permettait pas de soutenir une conversation prolongée en cette langue.

Puis, les années sèches étaient venues et une terrible disette avait sévi dans le pays.

Chaque printemps, après les semailles, et comme pour narguer le malheureux fermier, la prairie se couvrait d'un luxuriant tapis vert, mais aussitôt, un soleil impitoyable dardait ses rayons brûlants à travers une atmosphère desséchée, et arrêtait la croissance des belles tiges d'émeraude. Le vent du sud, surchauffé par son passage au-dessus des grandes plaines, tuait ensuite la plante délicate.

Tous les matins, et avec une monotonie désespérante, le soleil, orbe sanglant dans un ciel céruléen, montait à l'horizon, puis, quelques heures plus tard, le vent se mettait à souffler en tourmente, soulevant en tourbillons noirs, le sol réduit en poussière impalpable, par le manque d'eau et les dures gelées de l'hiver. Au milieu du jour, la tempête prenait les proportions d'un véritable ouragan. L'at-

mosphère devenait saturée d'une poussière fine qui pénétrait partout, souillant le linge et les aliments, et rendant l'air irrespirable. C'était une sinistre poudrerie noire dans une atmosphère d'étuve. Au coucher du soleil, le vent tombait et le calme serain régnait jusqu'au lendemain matin.

Les habitations et les moindres accidents de terrain provoquaient la formation de dunes ressemblant aux vagues de la mer.

Après trois ou quatre semaines de ce fléau, il ne restait plus du riant tapis vert qui avait recouvert la prairie, après la germination des grains, qu'un paysage morne et sans vie, d'une tristesse désespérante avec, çà et là, des îlots jaunes se détachant sur un fond noirâtre.

Ce désastre s'était répété, pendant cinq années de suite. Chaque printemps, il avait fallu s'endetter pour faire les semailles, toujours avec l'espoir que des conditions meilleures reviendraient, mais chaque fois, la récolte avait été ruinée impitoyablement.

Finalement, il n'avait plus été possible d'obtenir de crédit, même pour les choses indispensables à la vie.

Malgré le froid de ce matin glacé, la jeune femme sentait ses joues brûler de honte, en pensant qu'ils avaient dû recourir au *relief* officiel. Les impôts impayés s'étaient accumulés de même que les intérêts sur les achats d'instruments aratoires.

Trois fillettes étaient nées, au cours de ces années de disette. On les avait nommées Hélène, Thérèse et Agnès, en souvenir de parents aimés laissés dans la province de Québec. Elles s'étaient épanouies comme des boutons de roses solitaires, sur ce sol qui refusait de leur donner du pain. Ces trois enfants avaient apporté au foyer les seules joies qui pussent leur faire oublier leur détresse et leur isolement.

Le printemps dernier, grâce au grain de semence prêté par la Municipalité, on avait réussi, encore une fois, à faire les semailles, et une autre période d'angoisse avait commencé. Si la récolte manquait cette fois, c'était la ruine irrémédiable. Mai, juin et juillet s'étaient succédé, apportant leurs chaleurs lourdes, mais les redoutables poudreries ne s'étaient pas produites. Plusieurs bonnes averses étaient même venues, qui avaient donné un merveilleux stimulant à la croissance du grain. En août, les épis s'étaient formés et commençaient à se remplir d'un grain

pesant. Un autre fléau, tout aussi redoutable, était encore à craindre: la grêle traîtresse qui annéantit parfois, en quelques minutes, les moissons les plus belles.

Pendant les trois semaines précédant la récolte, la tension avait été si forte que la jeune femme en avait presque perdu le sommeil. Le moindre nuage qui montait à l'horizon, pendant une journée chaude, la glaçait d'effroi.

Un dimanche soir, après une visite aux champs, son mari déclara que le blé était mûr à point et que les opérations du moissonnage commenceraient le lendemain matin. En effet, aussitôt après la rosée *tombée,* les lieuses entraient en action. Les réparations nécessaires avaient été faites plusieurs jours à l'avance, afin que rien ne vienne, au dernier moment, retarder le travail. Pendant toute une semaine leur bourdonnement joyeux se fit entendre tout le jour et une grande partie de la nuit, les équipes de moissonneurs et les attelages se relayant, à tour de rôle. La précieuse récolte avait été sauvée et une hymne de reconnaissance au ciel était montée de tous les foyers.

Telles étaient les images qui se présentaient à l'esprit de la jeune fermière, pendant ce trajet pénible. Chaque fois que sa vue se reposait sur ce blé roux, à ses pieds, elle frissonnait, en pensant aux vives angoisses qu'il lui avait coutées.

Elle pensait ensuite aux bonnes choses qu'elle pourrait acheter et dont elle avait si cruellement ressenti la privation: vêtements chauds pour elle-même et pour les enfants, cadeaux de Noël, friandises, etc. Le souvenir amer des Noëls passés dans le dénument, s'envolait comme un vilain cauchemar. Le blé, produit essentiel à toute la vie économique du pays, était devenu une réalité. Tous les greniers de la ferme en étaient remplis et sa qualité permettait d'espérer qu'il serait classé: numero UN Northern.

Il était près de onze heures, lorsque l'attelage fourbu, s'engagea bruyamment dans la grande et unique rue du petit village et, il fit bientôt halte en face de l'établissement de l'unique marchand. Le fermier sauta en bas de la voiture et aida doucement son épouse à descendre. Elle était engourdie par le froid et brisée par les secousses du véhicule.

—Entre te chauffer, dit l'homme, je reviendrai te rejoindre dès que j'aurai vendu mon blé et mis les chevaux à l'écurie.

Un gros poêle, rempli de charbon incandescent, jetait dans tout l'établissement, une chaleur douce et pénétrante. La

fermière s'en approcha et se chauffa avec volupté. Elle s'assit, enleva ses chaussures, sans la moindre gène et se frotta vigoureusement les pieds, afin de rétablir la circulation ralentie par le froid.

L'attente fut longue. Elle en profita pour vérifier la liste de ses emplettes. Il y avait trois paires de couvre-chaussures, pour les fillettes, des mitaines, des bonnets, des bas en laine, des camisoles et, si possible, un manteau chaud, pour elle-même. Le sien avait vu du service pendant plusieurs hivers et il était bien défraichi. Un oeil habitué y aurait découvert maints reprisages habilement faits. Elle pensa ensuite aux choses dont son mari aurait besoin et enfin, aux cadeaux de Noël. Elle soupira. Décidément, il faudrait remettre à une autre année, l'achat d'un manteau, car le coût des choses indispensables, sur la liste, accaparait tout le produit de la vente du blé. Et puis, il fallait fêter Noël. Cette pensée ne l'avait pas quittée depuis le temps de la moisson; il y aurait une crèche, un sapin, des lumières, des guirlandes, des clochettes argentées, des cadeaux pour les enfants et pour son mari. Pour Thérèse une grosse poupée, avec un ameublement. Hélène avait écrit une lettre touchante au Père Noël, le priant de lui apporter une paire de skis et un beau costume blanc et rouge. Agnès avait glissé un mot dans la lettre, disant qu'elle voudrait bien avoir des patins.

Et puisqu'il était impossible d'aller à la messe de minuit, à cause de la grande distance, il y aurait au moins, un réveillon qui rapellerait le souvenir des réunions joyeuses de jadis, à la maison paternelle.

Absorbée dans ces pensées, elle ne s'était pas aperçu de la fuite du temps. Les protestations de son estomac lui rappelèrent bientôt qu'il passait midi. Elle fut tout étonnée que son mari ne fut pas encore de retour.

Pour rompre la monotonie de l'attente, elle essaya de s'intéresser au va-et-vient des clients affairés qui faisaient joyeusement leurs emplettes de Noël, mais elle n'y parvint pas. D'ailleurs, elle ne comprenait pas ce qui ce disait autour d'elle et personne ne faisait attention à cette fermière mal mise, à la mine triste et fatiguée. Elle se sentit soudain affreusement seule et fut bien prête de pleurer.

De temps à autre, elle allait à la fenêtre, voir si son mari revenait. Chaque fois, elle revenait s'asseoir, plus déprimée et plus malheureuse. Vers deux heures, n'y tenant plus, elle décida de ne pas l'attendre pour faire préparer sa com-

mande de marchandises. Elle s'approcha du comptoir et pria timidement un commis de la servir. Celui-ci y mit peu d'empressement, attendu que le fermier devait déjà une forte créance à son patron.

La note se monta à $25.00 . Elle fit comprendre au commis que son mari règlerait le tout, quand il rentrerait. Elle retourna près du poële et attendit résignée.

Il était trois heures, lorsque le fermier arriva.

—Tu dois être fatiguée et avoir faim, dit-il. J'ai apporté des biscuits et des pommes et nous allons manger un peu, avant de partir.

Ils s'assirent et mangèrent, en causant à voix basse. La femme fut quelque peu surprise de voir l'attelage, à la porte prêt à reprendre le chemin de la maison.

—Combien ton grain a-t-il rapporté? demanda-t-elle.

—Trente-quatre dollars et soixante-dix-huit cents, répondit l'homme.

—Rien que çà?

—Oui, mon blé a été classé numéro deux, vu qu'il ne pesait pas tout-à-fait 48[1] livres et j'en avais 74 minots.

Elle soupira et ajouta tristement:

—Il ne nous restera pas grand chose, lorsque nous aurons soldé nos emplettes.

—Quelles emplettes? demanda l'homme inquiet.

—Mais, les cadeaux de Noël, pour les enfants et toutes les petites choses dont nous avions besoin, pour la maison. Tu sais bien, nous en avons préparé la liste ensemble. Quand j'ai vu que tu tardais, j'ai fait préparer les effets. Ça se monte à $25.00 ,en tout.

—Mais je ne suis pas capable de payer ça, répondit l'homme,gêné, car je n'ai pas touché d'argent, pour le blé.

La femme pâlit et resta muette de saisissement. Le fermier continua:

—On ne touche pas d'argent, pour le grain, mais un coupon indiquant le poids, la classification et le prix. Ce coupon n'est négociable qu'à la banque. C'est pour ça que je suis si en retard. La banque a fait une retenue de vingt dollars, pour les arrérages de taxes et une autre retenue de dix dollars qui sera versée en à-compte sur le grain de

semence que le gouvernement nous a fourni, au printemps. Ensuite, j'ai dépensé trois dollars pour faire ferrer Bess. Il me reste tout juste $1.78.

La pauvre femme eut la sensation que tout s'écroulait autour d'elle et, dans une image fugitive qui lui fit mal, elle entrevit un autre Noël morne et sans joie. Quelle déception pour les enfants! Non, cela n'était pas possible, ce serait trop cruel. Elle ne pouvait pas revenir à la maison les mains vides, et la possibilité d'entreprendre un autre voyage aussi fatiguant, ne pouvait pas être envisagée.

—Il faut absolument que tu amènes une autre charge de blé, avant Noël, dit-elle suppliante. Demande au marchand de nous laisser emporter les effets et tu lui remettras les coupons de ce blé.

—C'est impossible, dit le fermier tristement. Tous les coupons doivent passer par la banque, afin que les taxes et le grain de semence puissent être soldées d'abord, car ce sont des créances privilégiées.

La femme fut atterrée mais, prenant une soudaine résolution, elle dit:

—Attends-moi ici pendant quelques minutes, j'ai quelqu'un à voir.

Elle sortit rapidement du magasin, traversa la rue et pénétra dans l'établissement d'un bijoutier grec.

—Combien me donnes-tu de ceci? dit-elle à l'obséquieux négociant, en lui présentant une magnifique bague en diamant qu'elle venait de retirer de son doigt.

C'était un bijou d'une grande valeur qu'elle avait reçu de son parrain, le jour de son mariage et que ce dernier, vieil aventurier, avait rapporté de l'Afrique-Sud. Elle y tenait comme à une chose sacrée.

Le grec fit semblant d'ajuster ses lunettes pour cacher l'émotion que lui causait la vue de ce brillant. Il l'examina longuement, pour se donner le temps de reprendre son sangfroid puis, d'un ton dégagé, répondit:

—Cinq biastres.

—Voleur! s'écria la jeune femme indignée.

—C'est comme tu foudras, matame, dit le bijoutier. J'é peux bas bayer plusse; le tiamant était en verre.

—Menteur, si le diamant était en verre, comme tu dis, tu m'aurais offert cinquante cents. Il me faut vingt-cinq dollars pour cette bague. Pas un sous de moins. Entends-tu!

—Fâche-toi pas, matame. Je te tonneré dix biastres, pour te rendre service, mais je berds de l'argent.

—Non, dit la femme, avec énergie. Rends-moi ma bague.

—Quinze biastres.

—Non, trois fois non. Donne-moi ma bague et que le ciel te confonde. Le compatriote d'Ulysse leva les bras au ciel d'un air désespéré, comme pour prendre Minerve à témoin de cette iniquité, puis tirant de son gousset quatre billets de cinq dollars chacun, il les posa sur le comptoir.

—Encore un, dit la femme, avec fermeté.

Un cinquième billet apparut enfin entre les mains du marchand.

La femme ramassa l'argent, d'un geste nerveux et sortit sans saluer.

—Tiens, dit-elle à son mari, en lui remettant l'argent, paie et fuyons au plus vite.

Le reste de la transaction ne prit qu'un instant. Après avoir installé sa femme avec ses précieux colis, aussi confortablement que possible, dans la boîte à grain, maintenant vide, le fermier grimpa sur son siège aérien, puis la lourde voiture s'ébranla dans un grand bruit de ferraille.

Il était complètement nuit, lorsque les chevaux fourbus s'arrêtèrent à la porte de la maison.

Les fillettes étaient joyeuses et sautèrent de bonheur, en voyant tous ces colis mystérieux, mais elles savaient qu'il faudrait attendre jusqu'à Noël, pour voir les surprises qu'ils récelaient dans leurs flancs rebondis.

Après le souper, et dès que la vaisselle fut lavée et rangée, les enfants couchés, la femme prit une feuille de papier, une plume et de l'encre, et écrivit avec décision:

Mon cher parrain:—

Nous avons décidé, mon mari et moi, d'acceter l'offre avantageuse que vous nous avez faite l'année dernière, d'aller prendre votre ferme à bail.

Je vous dirai, plus tard, les raisons qui ont motivé le délai que nous avons apporté à vous répondre. Nous partirons au mois de mars. J'ai bien hâte de vous embrasser.

En attendant, mon mari, les enfants et moi, nous vous souhaitons le plus joyeux Noël possible.

Votre Louise qui aime toujours son vieux parrain.

CHAPITRE IX

Le S.-O. S.

Une chaude après-midi de juillet arrivait à son déclin dans les Rocheuses. Pendant toute la journée, un soleil, en apparence immobile au fond de l'azur, avait dardé de ses rayons ardents, les parois abruptes de la vallée étroite. Les rocs granitiques d'un noir sombre et les calcaires gris et rougeâtres avaient recueilli et emmagasiné ce rayonnement de braise. Et maintenant que l'astre de feu achevait sa course et était prêt à disparaitre derrière un pan de montagne, il se dégageait de toute cette surface surchauffée, une chaleur intense qui montait dans l'air du soir, en vagues rapides.

Bientôt cependant, ce courant vertical faisait naître un appel d'air qui se rafraichissait, en passant à travers les grands sapins qui peuplaient drus et serrés, le bas de la vallée, et il circulait dans ce défilé sauvage, une brise délicieusement parfumée, chargée des effluves pénétrantes que dégageaient les essences résineuses et les fleurs sauvages.

Tout en haut, au flanc formidable de la montagne, la ligne du chemin de fer était accrochée, tel un fil ténu et elle en épousait toutes les sinuosités. Dans un repli caché, où l'oeil pouvait embrasser un panorama d'une grandeur saisissante, était une petite gare solitaire qui semblait minuscule, dans ce paysage titanesque.

Dans le bureau du télégraphiste, une jeune fille, au regard clair et intelligent, était absorbée dans un travail compliqué sur une machine à écrire. C'était la fille du maître de gare. Ce dernier était soudainement tombé malade, le matin et elle avait dû prendre charge de la gare, en attendant un remplaçant qui devait arriver sur le rapide de Vancouver. D'ailleurs, elle était parfaitement compétente et elle passait, avec aise du clavier de sa machine à écrire, à la manette de l'appareil Morse. Elle était fatiguée par ce travail énervant et par la chaleur déprimante. Bientôt, le clic-clic clair du télégraphe signalerait de Revelstoke, le passage

du grand rapide que se dirigeait vers Calgary et toute son attention était concentrée sur les signaux.

Poussée par un besoin invincible de détente, elle repoussa avec impatience, les paperasses qui encombraient la table de travail, elle se leva et s'approcha de la grande fenêtre-baie où elle s'absorba dans une muette contemplation, en face du tableau incomparable qui s'étalait à sa vue.

Elle avait certes admiré bien souvent les phénomènes lumineux qui se produisent, au coucher du soleil sur cette nature altière, mais son imagination poétique lui faisait chaque fois, découvrir des teintes nouvelles.

Les flancs agrestes de la montagne étaient déjà dans l'ombre. Seul, un pic majectueux, qui s'élançait vers le ciel comme une flèche de cathédrale de rêve, restait encore illuminé. Un long jet de lumière qui s'échappait par une brêche du côté opposé, frappait cette aiguille de neige et mettait en relief sa blancheur immaculée se détachant sur un fond de ciel vert émeraude. Elle aimait à rêver, le soir, dans la sérénité de cette nature incomparable.

Un léger bruit lui fit soudain tourner la tête, et elle aperçut quatre hommes et quatre canons de révolvers braqués sur elle. Elle lut dans les yeux des bandits, une froide décision et une dureté impitoyable. Elle était brave. Son premier geste fut d'étendre la main pour saisir un Colt qui se trouvait près de l'appareil télégraphique, mais elle n'en eut pas le temps. Le chef de la bande était déjà placé entre elle et la table.

Plaçant son arme à deux doigts du front de la jeune fille, il lui dit bas, mais nettement: "Un mouvement de plus, et je tire." Et empochant vivement le Colt, il ajouta moqueur: "Ce joujou est trop dangereux pour une jeune personne comme vous. Nous ne vous ferons pas de mal, excepté si vous nous y forcez. Il ne vous arrivera rien, si vous restez bien sage. Pas un mot, pas un signe." Et, indiquant l'appareil Morse: "Surtout, ne touchez pas à ça."

"Vous allez bien gentiment continuer votre travail sur votre machine à écrire, tandis que nous fumerons et s'il se présente quelqu'un, nous sommes des officiers de la compagnie, en tournée d'inspection. Après le passage du train, nous prendrons discrètement congé, en vous faisant nos excuses pour ce léger dérangement. Asseyez-vous et tapez sur votre machine, comme si de rien n'était."

Il n'y avait pas autre chose à faire qu'à obtempérer. Elle était évidemment, en présence de quatre détrousseurs de trains qui avaient choisi cet endroit solitaire pour piller le rapide qui s'en venait. Sans doute, il devait y avoir un fort montant d'argent dans les messageries et les bandits le savaient. Il fallait absolument qu'elle donne l'alarme. Mais, comment faire, gardée à vue, comme elle était?

En tapant fiévreusement sur sa machine, elle songeait. C'était à ce moment de la journée que Fred, son fiancé, avait l'habitude de venir lui dire, Allo, sur les fils du télégraphe. Fred était le fils du Maître de la gare voisine. Les jeunes gens étaient fortement épris l'un de l'autre, mais comme Fred n'avait pas d'emploi régulier, leur mariage avait été remis à une date indéterminée. En attendant, ils trouvaient beaucoup de charme à communiquer au moyen de l'alphabet Morse, avec lequel ils étaient familiers. Ils mettaient aussi largement à contribution le téléphone de la compagnie pour des messages qui n'étaient pas toujours officiels. Elle eut, un moment l'espoir de pouvoir signaler à Fred, la présence des bandits, mais elle l'abandonna bien vite; lors même que son fiancé appellerait, les bandits ne la laisserait pas répondre.

L'appareil téléphonique était sur le coin de la table, à portée de sa main; c'était un petit appareil français, avec récepteur et transmetteur combinés disposés horizontalement sur un support. Il suffisait de soulever l'acoustique pour que l'avertisseur entre en action, à l'autre bout du fil.

Une inspiration géniale traversa l'esprit de la jeune fille. Elle s'arrêta d'écrire et, avec beaucoup de précipitation, elle prit dans sa sacoche à main, une gentille petite boîte à poudre qui, comme les tabatières de nos grand'mères, fait partie de l'arsenal de toilette des jeunes femmes d'aujourd'hui. Elle ouvrit la boîte, et au moyen d'une poudrette, se couvrit gravement la figure d'une généreuse couche de poudre parfumée, mettant dans tous ses gestes des attitudes étudiées, comme s'il s'agissait de l'accomplissement de rites importants.

Les bandits assistèrent d'abord à ces opérations de coquetterie féminine avec quelque surprise, puis ils s'en amusèrent. Elle fit semblant de ne pas faire attention à leurs regards narquois; profitant d'un moment où ils ne l'observaient pas, elle glissa prestement la petite boîte en nickel entre le récepteur et son support. Le circuit se trouvait ouvert; il ne restait plus qu'à signaler. Apparemment satisfaite

de sa toilette, elle se rassit et se mit à taper sur sa machine à écrire avec une vigueur capable de la démolir. Mais cette fois, ce n'était pas une pétarade sans valeur que les clefs exécutaient, mais bel et bien un S. O. S. en code télégraphique bien clair, pour quiconque était capable de comprendre les signes de l'alphabet Morse. S. O. S., S. O. S., S. O. S., disaient les clefs malmenées du clavigraphe. Tout-à-coup, elle entendit crépiter le récepteur. C'était à n'en pas douter, Fred qui répondait à son appel. Elle se sentit transportée de joie. Elle attaqua les touches de la machine avec une énergie redoublée, mais elle frappait plus lentement.

"C'est çà, petite, dit l'un des bandits, tape fort. Fais tout le bruit que tu pourras."

"Fred",disaient en traits et en points, les petits marteaux du clavigraphe, en frappant sur le rouleau de caoutchouc: "C'est Martha. Suis gardée à vue par quatre bandits armés qui attendent le rapide pour le piller. Avertis Revelstoke. Si tu me comprends, signale O. K. sur le télégraphe."

Immédiatement après, le télégraphe, à l'autre bout de la pièce faisait entendre un énergique tic tac, dans lequel elle reconnut la main experte de son ami et, tout de suite, passait un autre appel pour Revelstoke. Il était temps, le train partait dans trois minutes.

L'un des bandits manifesta quelque surprise à l'activité soudaine du télégraphe et il en demanda la cause.

"Le train part de Revelstoke," lui répondit-elle.

Rassuré, il continua à fumer en échangeant, de temps à autre, quelques paroles à voix basse avec ses complices. Le reste de l'attente se passa sans incident. Martha, pour se donner une contenance, continua de taper sur la machine à écrire, mais avec moins d'ardeur; d'ailleurs, les touches étaient presque hors d'usage, par suite de la violence avec laquelle elle les avait manipulées.

Enfin, un long coup de sifflet dans le lointain annonça l'approche du train et bientôt, il apparut, tel un long serpent glissant entre les amoncellements de rochers. Il disparut complètement, pendant quelques instants, dans un grand détour, puis la locomotive géante déboucha d'un tunnel sombre; à environ un demi mille de la gare. Un autre coup de sifflet, plus prolongé et que les échos de la montagne répétèrent plusieurs fois, troubla de nouveau le calme de ce beau soir. La puissante locomotive ralentit sa marche et stoppa tout doucement en face de la gare. Les quatre

malandrins sortirent, en courant et, moqueurs, envoyèrent un baiser, du bout des doigts à leur gentille prisonnière. Celle-ci les regarda partir avec un sourire non moins moqueur.

Les deux premiers bandits s'élancèrent hardiment dans le *cab* de la locomotive, le révolver à la main; le mécanicien et le chauffeur levèrent précipitamment les bras en l'air, apparemment en proie à une grande frayeur, mais l'instant d'après, les deux bandits recevaient sur la tête un vigoureux coup de matraque appliqué par un policier de la Gendarmerie royale, caché dans le tender. Avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître, ils étaient, avec l'aide du mécanicien et du chauffeur, prestement désarmés et avaient les menottes aux mains.

Leurs complices s'étaient précipités vers le wagon des messageries. Leur déroute fut non moins complète. Un autre policier les attendait là. En un tour de main, ils étaient eux aussi, désarmés et ligottés.

Le remplaçant attendu par la petite télégraphiste descendait, pendant ce temps-là, tranquillement du wagon de première et se dirigeait vers la gare puis, le luxueux rapide reprit sa course vers Calgary, à travers les longs défilés des Rocheuses. La capture des bandits n'avait pas pris plus de trois minutes et aucun des passagers n'avait eu connaissance de ce petit drame.

Trois semaines passèrent. L'incident était oublié. Un soir, Martha et son ami Fred étaient assis sur un banc rustique, près de la gare, contemplant, muets d'admiration, les derniers rayons du soleil couchant qui caressaient les pics neigeux, lorsque le sifflet du luxueux rapide se fit entendre dans le lointain. Il cotoya les bords escarpés et sinueux de la rivière Colombie, laissant en arrière, une longue traînée de fumée noire qui allait s'accrocher paresseusement dans les grands sapins aux pentes de la montagne, tel un crêpe sombre. Quelques instants après, il sortait du tunnel et stoppait. Du dernier wagon, un passager élégant descendit et se dirigea allègrement vers les jeunes gens.

"Etes-vous, demanda-t-il, Mademoiselle Martha, la fille du maître de gare?"

"Oui Monsieur," répondit Martha, un peu surprise.

"Je suis, dit le nouvel arrivant, le surintendant de la division. "Et, continuant sur un ton qu'il s'efforçait de

rendre courroucé: "Ainsi, c'est vous la jeune personne qui nous a démoli une superbe machine à écrire Remington, il y a trois semaines." Et, se tournant du côté de Fred qui se sentit mal à l'aise: "Je présume que monsieur est le coquin avec qui vous vous permettez d'échanger des colloques enflammés sur les fils téléphoniques et télégraphiques de la compagnie. Et il paraît que, quand les fils ne suffisent pas, vous faites de la télégraphie sans fil avec nos machines à écrire. Je vous déclare que je suis venu ici pour mettre fin à ce commerce."

Les deux jeunes gens étaient interdits et rouges de confusion.

Prenant une pincée amicale sur la joue veloutée de Martha, il ajouta d'un ton naturel, cette fois:

"Permettez-moi, mademoiselle et vous, jeune homme, de vous transmettre les félicitations et les remerciements de la compagnie pour le courage, l'intelligence et la décision dont vous avez fait preuve dans cette circonstance. Le chef de la bande que vous avez si promtement roulée est un bandit notoire pour la capture duquel une prime de dix mille dollars était offerte par la justice américaine. Voici le chèque que vous avez si bien mérité. La compagnie, toutefois, ne se croit pas dégagée de toute obligation envers vous. Dites-moi ce que nous pouvons faire pour vous récompenser?"

"Si c'est la même chose pour vous, répondit Martha, en rougissant plus fort, donnez une gare à Fred. Je vous assure, dit-elle, avec chaleur, qu'il ferait un bon opérateur."

"Je vous crois sur parole, dit le surintendant, en riant, surtout s'il est secondé par une aussi bonne opératrice que vous. C'est entendu, Fred aura sa gare et, de plus, la compagnie se charge de l'anneau de mariage, de la corbeille et du voyage de noce."

CHAPITRE X

SUNNY JIM

En rentrant à la maison, ce soir-là, après une rude journée d'ouvrage à la boutique, car je suis forgeron de mon état, je constatai tout de suite que la bourgeoise était l'heureuse dépositaire d'une nouvelle importante. J'aime mieux vous avouer, tout de suite, que ma femme nage dans la béatitude, lorsqu'elle a la fortune de mettre la main, ou plutôt la langue, avant ses voisines, sur un cancan inédit.

Il est juste de dire cependant que dans notre petite bourgade isolée de l'Alberta-Nord, la vie est plutôt monotone, ce qui fait que nos épouses souffrent terriblement du manque de matière à cancans. Cette carence taxe lourdement leur imagination.

Ma femme donc, vaquait silencieusement aux préparatifs du souper avec de petits airs entendus et mystérieux, ce qui est contraire à ses habitudes. Je fis diplomatiquement semblant de m'apercevoir de rien; je me débarbouillai à grande eau, avec force savon, sur le perron, afin de ne pas souiller la cuisine, car ma femme est tellement efficiente et propre que l'entrée de sa cuisine est défendue plus rigidement qu'une mosquée. En entrant du travail, il faut que je me purifie par de copieuses ablutions, avant d'y être admis. Cette particularité de son caractère est une de ses nombreuses qualités; de celles que j'appelle intensives, car elle les pousse à un degré suprême d'intensité.

Je causai donc de sujets indifférents, pendant le souper, ma bonne moitié ne suivant que distraitement la conversation. Enfin, n'y tenant plus sous le poids du fardeau qui l'oppressait, elle s'approcha de la table, se plaça les deux coudes sur la nappe et d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre naturel:

"Eustache, dit-elle, j'ai une grosse nouvelle."

"Pas possible, fis-je étonné. Tu n'es pas en famille, au moins? Elle a 49 ans bien comptés et recomptés.

"Que t'es bête. J'ai envie de te rien dire."

Je savais que cette menace n'était pas dangereuse. Je me contentai de lever les épaules pour montrer mon indifférence. Mon attente ne fut pas longue.

"Il y a un nouveau maître d'école d'arrivé," dit-elle.

Je fus dispensé de l'effort de chercher une phrase banale pour exprimer un étonnement que je ne ressentais pas, vu que je savais déjà la nouvelle; elle continua avec volubilité, anxieuse, apparemment, de réduire la pression qui avait tenu sa machine à penser sous une tension épuisante, pendant une grande partie de la journée.

"C'est, dit-elle, un jeune homme distingué, un vrai monsieur. Ça se voit à ses manières. En descendant de voiture, il a commandé tout de suite, comme un homme accoutumé au monde, qu'on portât ses bagages dans la meilleure chambre de l'hôtel, et il s'est fait monter du brandy. C'est la cuisinière de l'hôtel qui m'a conté ces détails et elle m'a dit aussi qu'il ne voulait pas rester dans une auberge de campagne, qu'il y avait trop de bruit pour un professeur, et que, de plus, il poursuivait des travaux littéraires qui l'obligeaient à rechercher le calme et le recueillement dans la solitude, qu'enfin, la dignité de son état ne s'accommoderait pas du vulgaire qu'il fallait côtoyer tous les jours dans ces établissements. J'ai décidé de le prendre en pension, Eustache, notre intérieur va lui plaire et nous pourrons faire donner des leçons de littérature et de diction à Aurinna. Toi aussi, tu profiteras du contact d'un homme cultivé."

J'ouvre une parenthèse pour expliquer que nous n'avons pas d'enfants, en propre, ma femme pratiquant la plus stricte économie, sur ce point, ce qui ne l'empêche pas, en revanche, d'élever force chiens hargneux, à poil long et à museau court. Nous avons cependant adopté une nièce, à elle, qui s'appelle Thérèse, mais qu'elle a affligée du nom euphonique d'Aurinna, en souvenir d'un vague et lointain personnage sentimental qu'elle a rencontré dans un roman. Nos voisines et les "amies" de ma femme, par jalousie, —car elle est douée d'un tempérament, sinon d'un sens artistique, plus élevé que le niveau de notre village et elle le leur fait sentir— ont défiguré le nom d'Aurinna, en "Urina".

Ma femme souffre beaucoup de ces froissements et de notre entourage *taire-à-taire,* comme elle dit souvent, et, à cause de ça, elle voudrait bien que je vende ma boutique pour aller

cultivée où elle pourrait développer ses aptitudes intellectuelles.

Il va s'en dire que l'arrivée, dans notre bourg, d'un homme cultivé pour remplacer les petites maîtresses d'écoles vivre dans un grand centre, dans une atmosphère plus insignifiantes que nous avions eues, était une magnifique aubaine pour ma femme qui voyait là un bon moyen d'augmenter son prestige social.

Je ferme la parenthèse et je continue à raconter les ambitions sociales de Véronique, Organie. Pardon, j'aurais dû dire Madame Thibert. Pour plus de clarté dans ce récit, je dois expliquer que Véronique Organie étaient les prénoms naturels de mon épouse, avant son union avec moi, mais depuis, elle a, comme on dirait, mué en Imérina. De plus, j'ai été obligé de m'accoutumer à dire "Madame Thibert", quand il y a du monde à la maison, mais vu qu'Imérina est une femme de tête, j'ai obtempéré sur toute la ligne.

"La Thuillier, continua-t-elle férocement, va intriguer pour amener le professeur chez elle; il faut absolument que tu l'empêches d'aller là."

La Thuillier est la femme du maître de poste. Ils ont un magasin et font d'assez bonnes affaires. Thuillier est un bon garçon et un de mes amis. Nous prenons ensemble de bonnes petites parties quand nos épouses respectives ne sont pas là pour surveiller le protocole de l'étiquette qui règle nos rapports sociaux. Nous nous empressons alors de niveler, avec une largeur de vue toute démocratique, les différences de niveau de nos castes respectives. Je crois que mon métier de forgeron est un métier honorable, car il m'a permis, jusqu'ici, de gagner ma vie honnêtement, mais Imérina trouve que c'est un grand handicap à son ascension sociale. Elle voudrait que je sois "maître métallurgiste", plutôt que forgeron. Je ne vois pas que cela me rendrait meilleur soudeur.

Madame Thuillier est aussi forte tête qu'Imérina, mais elle n'a pas le même coup d'oeil stratégique. Ostensiblement, ce sont deux amies intimes. En réalité, elles sont férocement jalouses l'une de l'autre et distillent l'une envers l'autre des sentiments vitrioliques.

Je compris qu'Imérina avait déjà combiné un plan de campagne défini pour la bataille dont l'enjeu était le nouveau maître d'école et que j'étais, bon gré, mal gré,

mobilisé généralissime de ses forces de l'air et de terre. Gare aux erreurs de tactique et de stratégie de ma part; je serais impitoyablement exécuté, si je perdais la bataille.

Sachant que les victoires des grands généraux étaient dues souvent à la rapidité de mouvements —aujourd'hui, cela s'appelle blitzkrieg— je me transportai incontinent à l'auberge où je fis la connaissance de Monsieur le Professeur Adhumeau, ce qui ne fut pas difficile, car je le trouvai au *bar* en train de déguster un cordial. Cela se passait avant l'ère embêtante de la prohibition.

Je remarquai que le pédagogue s'exprimait posément, d'un ton tranchant et définitif qui n'admettait pas de réplique. Il faisait passer les sons entre ses dents, avec un léger sifflement, à la façon de certains poseurs qui veulent en imposer avec un accent anglais. Il était court et trapu, possédait un embonpoint d'homme important et avait un teint pâle qui me frappa. Sa figure était large et ronde, avec de petits yeux myopes, qui vous dévisageaient d'un air insolent, derrière les verres d'un pince-nez, monté en or.

Je vis tout de suite qu'il plairait mieux à Imérina qu'à moi. Je lui transmis, de sa part, l'invitation à dîner chez nous le lendemain soir, en ayant bien soin de répéter mot pour mot, la formule qu'elle m'avait apprise, avant de partir. Il ne parut pas, tout d'abord, saisir le sens de "dîner", le soir, ce qui m'étonna un peu de la part d'un homme de cette qualité.

"Je ne sais pas, dit-il, M. Thibert, heu, si je pourrai... heu, me rendre à votre invitation. Vous comprenez...heu, que ma situation ici m'impose certaines exigences relativement à la qualité sociale des gens que je dois fréquenter. Je vous préviens que mes rapports sociaux seront des plus exclusifs."

Je fus atterré à la pensée que j'avais pu commettre quelque gaffe de tactique qui aurait ruiné le plan de campagne d'Imérina, mais ma conviction se raffermit qu'elle raffolerait de la société d'un personnage aussi exclusif.

Après plusieurs cordiaux qu'il accepta avec un empressement tout démocratique, le professeur devint communicatif et amical et il me promit chaleureusement sa précieuse présence à la fonction sociale de ma femme. Tout joyeux de mon succès, je mis une plume à mon chapeau de général et j'allai faire rapport à mon "gouvernement".

Le professeur Adhumeau arriva à notre souper, comme une facture C. O. D., c'est-à-dire, avant livraison. Il mangea avec l'appétit d'un bûcheron, but comme deux éponges et causa d'art —il prononçait, arre— avec une autorité qui laissa Imérina et Aurinna complètement désarçonnées. Quant à moi, Imérina m'avait au préalable, intimé que, vu que j'étais un *philistin en or* (art), je devrais observer un mutisme complet pendant le repas. Je lui fus reconnaissant de m'avoir assigné un rôle aussi facile.

Après le repas, Aurinna accompagna le professeur, au piano. Il chanta, le regard perdu d'un veau mourant, une longue mélopée qui devait être sentimentale, car Imérina, qui pourtant est une femme de raison, pleurait. Je sentais le chagrin me gagner quand, heureusement, il se tut.

Je remarquai, avec étonnement, qu'il était sujet à de drôles de tics, comme par exemple, de se lever soudainement, comme un polichinelle qui sort d'une boîte, et de se mettre à marquer le pas de l'air fuyant d'un chien qui a fait un mauvais coup. L'instant d'après, il reprenait sa morgue habituelle, sans transition. Imérina m'expliqua, après son départ, que les artistes étaient sujets à ces particularités, que leur système nerveux subit une hypertension. Je ne sais pas c'que c'est qu'une hypertension, mais je suppose que c'est quelque chose de distingué.

Madame Thibert, mon épouse, est, sans ambage, une maîtresse femme. Elle manoeuvra si bien que le professeur devint notre hôte dès le lendemain, au grand désespoir de la Thuillier, qui en jaunit d'envie. Il prit possession de la plus belle chambre de la maison. J'insinuai délicatement la question de rémunération, mais il chassa ce sujet d'un air détaché.

"Voulez-vous M. Thibert, me dit-il, que nous ne fassions pas intervenir les questions vénales entre nous?"

Imérina me réprimanda vertement, le soir, au coucher, de mon manque de tact.

Notre fille Aurinna, avait un "cavalier" que mon épouse tolérait faute de mieux; c'était le fils d'un fermier à l'aise des environs. Il manquait, c'est Imérina qui le disait, du poli nécessaire pour parvenir dans la bonne société, de sorte qu'elle ne l'envisageait pas sérieusement comme gendre éventuel. Je dois dire, en sa faveur, cependant, qu'il était le seul prétendant qui avait résisté aux manières dédaigneuses de ces deux femmes. Le jour même de l'installation du professeur Adhumeau chez nous, Aurinna reçut

l'ordre de signifier son congé au malheureux "cavalier", ce qu'elle fit avec tact, en lui expliquant que leurs routes ne pouvaient plus désormais suivre une direction parallèle.

Le pauvre garçon fut très affecté, en dépit du "tact" d'Aurinna. Je pus le consoler tant soit peu, en lui faisant comprendre les inconvénients qu'il peut y avoir, pour un jeune ménage, d'avoir une belle-mère qui a des ambitions sociales. Il se retira discrètement.

Imérina triomphait sur toute la ligne. Du même coup, elle éclipsait les autres femmes de notre petit cercle social, puis elle liquidait un *cavalier* embarrassant.

Monsieur le professeur avait des exigences qui dérangèrent nos habitudes de vie; tous les matins, il devait avoir sa tasse de chocolat au lait, dans son lit. J'avais toujours cru que nous avions une bonne table, mais je m'aperçus vite de mon erreur. Le professeur fournit à Imérina des renseignements culinaires précieux; il savait se faire comprendre sur ce sujet. Ainsi, quand ses oeufs n'étaient pas de son goût, il déclarait d'un ton dégagé: "Nous avons de bons vieux oeufs, ce matin". ou bien: "Tiens, on goûte un résistable bifteak. On déguste un café sans prétention."

Un soir, notre hôte ne parut pas au repas. Vers onze heures, il rentra dans un état que j'aurais appelé, "éméché" si j'avais eu affaire à un homme du commun. Par prudence, j'attendis qu'Imérina définisse elle-même cette condition, par un terme approprié. Il avait le teint empourpré, les yeux brillants, la langue paresseuse et il déambulait avec l'élégance d'un veau de deux jours. Il exhalait une haleine nuancée d'odeurs de mauvais cigares et de whisky de contrebande que les commis de bar d'alors passaient à leurs clients parvenus à la période *jocose*, dans le cours normal d'une cuite.

Parvenu au haut de l'escalier, qu'il escaladait à quatre pattes, il trébucha et dégringola jusqu'au bas. Je fus obligé de le remonter, de le déshabiller et de le mettre au lit. Profitant d'un moment, où je n'étais pas sur mes gardes, il m'exprima sa reconnaissance en m'embrassant traitreusement. Pour le coup, j'oubliai les contraintes imposées par ma femme, et j'administrai au pochard un prosaïque mais très efficace coup de poing sur le museau, ce qui le fit dormir avec la rapidité d'une dose de Castoria à un bébé récalcitrant.

Je fus aussitôt saisi de terreur en pensant qu'Imérina pourrait découvrir cet attentat. Heureusement, elle n'enten-

dit pas le coup et, le lendemain, le professeur ne se souvenait plus de rien. D'ailleurs, le mal de tête dont il souffrait, requérait toute son attention. Il parla vaguement de dépression mentale.

Après son départ, j'insinuai à mon épouse qu'il s'était légèrement *dérangé*. Elle me foudroya du regard et me dit que j'étais trop obtus pour comprendre que les puissants cerveaux subissaient des réactions qui exigeaient l'usage de cordiaux, pour rétablir le fonctionnement normal des cellules.

J'avoue modestement, dans mon indigence intellectuelle, que je ne pus comprendre pourquoi il avait dû, comme je le sus plus tard, s'annexer ces cordiaux sous forme de mauvais whisky, en compagnie des plus vulgaires voyous et des plus grossiers biberons de la localité et qu'en les laissant, pour venir se coucher, il les avait embrassés tour à tour, en pleurant d'attendrissement. Je crus bon, pour ménager la sensibilité intellectuelle de ma femme, ne pas lui narrer ces détails. Je lui évitai ainsi le travail fatiguant de trouver une définition adéquate pour ces phénomènes.

Evidemment, les dépressions mentales chez les gens de son tempérament, se produisent par vagues régulières, telles les marées sidérales, car chaque samedi soir, notre homme déferlait vers minuit, dans un état qui était l'opposé de la dépression, mais que je n'ai jamais eu le courage de définir nettement, en présence d'Imérina.

Les mauvaises langues du village racontèrent qu'il se rendait souvent en classe dans un état très *cordialisé*, et que même, une après-midi, il était tombé dans la boîte à bois, et avait été incapable d'en sortir; que les élèves l'avaient abandonné à son sort, qu'il s'était endormi profondément et qu'il aurait passé la nuit là, sans le balayeur qui l'avait découvert, en faisant le ménage.

Ses élèves, —la jeunesse, de nos jours, n'a aucune délicatesse,— l'avaient décoré du sobriquet de SUNNY JIM. Le nom avait tout de suite fait fortune et s'était attaché à lui comme une verrue.

Jusqu'où peut aller la perversité stimulée par la jalousie? On rapporta à M. le curé qui, heureusement refusa de croire à une si noire calomnie, que M. Adhumeau avait l'habitude d'embrasser les fillettes les plus jolies de sa classe. Pour me mettre en harmonie avec les sentiments élevés de mon épouse, je fis de louables efforts pour ne

pas croire à de si détestables propos.

Sunny Jim fut un jour la victime d'une mystification qui faillit le brouiller pour tout de bon avec le curé. Un samedi soir qu'il avait entrepris une cuite de choix, à l'auberge, il dépassa les frontières habituelles de la période verbeuse et il entra tout doucement dans la période comateuse. En titubant, il s'affala sur un fauteuil où il resta, la tête renversée en arrière et complètement insensible aux choses de ce monde.

Un détail que j'ai oublié de mentionner, c'est qu'il avait le dessus de la tête lisse comme l'ivoire et qu'il cachait cette calvitie précoce au moeyn d'une somptueuse perruque. Pendant son sommeil, cette fausse toison se dérangea et resta suspendue sur le coussin du fauteuil comme une chevelure fraîchement scalpée, laissant voir une sphère d'une nudité qui frisait l'indécence.

C'est dans cet état intéressant que le découvrit un artiste-peintre qui travaillait à la décoration de l'église. Les deux hommes se détestaient avec enthousiasme. L'artiste était à ses heures, caricaturiste habile. En présence d'un si beau sujet, il eut une inspiration de génie, il courut à sa chambre chercher ses pinceaux et, en un tour de main, il avait orné le crâne du professeur d'une chevelure de couleur rousse et hirsute qui, à distance ressemblait à un feu de prairie. Il mit la perruque dans sa poche, recouvrit son oeuvre d'un chapeau, puis alla se coucher.

Sunny Jim rentra au logis vers une heure du matin, en titubant et se coucha. Il avait l'habitude d'assister à la basse messe le dimanche matin, mais le lendemain matin, il ne s'éveilla, et pour cause, que juste à temps pour aller à la messe de dix heures. Il partit sans déjeuner. Ignorant tout du chef d'oeuvre que son crâne portait, il entra dans l'église et s'avança d'un pas majestueux et mesuré jusqu'à notre banc qui était le troisième.

Son entrée fit sensation. Le fou-rire s'emparait des gens et se propageait à mesure qu'il avançait dans l'allée. Les femmes mordaient leur mouchoir et les hommes faisaient des efforts infructueux pour ne pas éclater de rire. Il fallut que le bedeau vienne l'inviter à sortir pour faire cesser le scandale.

Imérina fut grande et noble dans cette circonstance. Avec force benzine, elle fit disparaître l'oeuvre du peintre et recouvrit ce crâne puissant de la perruque qu'elle avait récupérée à l'auberge et elle la fixa au moyen d'une colle capa-

ble de résister au tomahawk d'un iroquois. Elle déclara que de tels procédés n'étaient dignes que du mépris des gens bien pensants. Je fus diplomatiquement de son avis. Cédant aux instances d'Imérina, qui voulait absolument faire d'Aurinna une artiste, je dus laisser Sunny Jim lui donner des leçons de diction et de littérature. Je n'en voyais pas beaucoup la nécessité, attendu que ces deux femmes-là étaient munies d'une diction que je n'aurais pas cru capable de supporter d'autres développements.

Dans un moment de mauvaise humeur que je dus regretter ensuite, je déclarai qu'Aurinna avait plus besoin d'apprendre à faire la cuisine, à tenir une maison et à se taire, qu'apprendre à parler. Imérina me répondit sur un ton qui n'admettait pas de réplique que ces choses-là n'étaient pas de ma compétence, que je ne serais jamais capable de sortir de mon *taire-à-taire,* que mon rôle consistait uniquement à fournir la maison du nécessaire, etc., etc. Je n'insistai pas car, encore une fois, Imérina est une femme de caractère.

Mon tempérament brutal —c'est toujours ma femme qui le dit— m'attira une nouvelle scène de famille. Entrant fortuitement au salon, un soir, j'y trouvai Aurinna assise sur les genoux de Sunny Jim qui la tenait par la taille et lui déclamait, avec fortes intonations sonores et ronflantes, ce que je sus plus tard, être des vers d'un certain VERTELAINE. En m'apercevant Aurinna jeta un cri d'effroi et voulut se sauver. Sous le coup de l'émotion violente qui me saisit et qu'Imérina me reprocha, plus tard, comme une colère de *palefrenier,* —je n'ai pas encore eu le temps de consulter le dictionnaire pour savoir si je dois, ou pas, être insulté de cette expression-là— je pris ma fille par le bras et j'allai incontinent l'enfermer dans sa chambre. Je ne suis pas sûr de ne pas lui avoir administré quelques arguments frappants à l'endroit qui lui sert à s'assoir, car je remarquai subséquemment qu'elle s'essayait avec beaucoup de précautions.

Retournant au salon pour régler le compte de maître Adhumeau, je le trouvai évaporé, mais à sa place, était Imérina qui se dressa devant moi, telle la personnification achevée de la Justice offensée. J'eus la sensation que j'avais commis quelque chose de grave et la peur me fit passer des courants chauds dans les jambes. Je fus si saisi que je fus incapable de fuir son courroux qu'elle déversa sur moi cinglant comme des grêlons poussés par le vent. Elle dégagea, de ma conduite la conséquence que j'étais d'une

ineptie insondable —je devrai voir le dictionnaire aussi pour ce mot-là— pour les choses de *lard*. C'est possible qu'elle n'ait pas tort, après tout, car çà me donne le cauchemar, quand j'en mange, le soir, avec des fèves.

A partir de ce jour, je m'appliquai consciencieusement à détester Sunny Jim et il me devint tellement odieux que j'en arrivai à fuir la maison, pour éviter sa présence. Par politique conjugale, je n'en fis rien paraître, mais je lui en promettais une soignée pour la première occasion que j'aurais de le rencontrer seul, dans un endroit isolé. L'animal avait l'instinct de la conservation très développé car il évitait toujours de se trouver sur mon chemin.

Pour me contenter un peu et aussi dans l'espoir de m'en débarrasser, je lui présentai, un jour sa note de pension. Il ne nous avait encore rien donné, depuis huit mois qu'il était chez nous.

Cette démarche s'avéra encore un faux-pas de ma part.

"Sachez, M. Thibert, me dit-il, avec la froideur dédaigneuse d'une duchesse, que la culture artistique que Mademoiselle Aurinna reçoit de moi a une valeur autrement plus substantielle que votre modeste pension. Vous restez encore mon obligé. D'ailleurs, ce n'est pas à vous d'apprécier."

Et, il me tourna le dos, avec insolence. Ramené brutalement encore une fois au sens des réalités, je compris le peu de valeur des choses matérielles telles que: crême, bifteck, volailles, fruits, etc., en regard des valeurs intellectuelles dont ma femme et Aurinna faisaient apparemment une très forte consommation. Je n'essayai pas, par paresse intellectuelle, de pénétrer plus avant dans ce domaine.

La douceur du printemps s'étendit bientôt sur notre localité. J'étais, un soir calme de juin, au jardin, en train de fumer une bonne pipe, en respirant à pleins poumons l'air pur chargé des parfums des lilas, quand je fus rejoint par Imérina, qui s'assit près de moi. J'eus, tout de suite le pressentiment que ma tranquilité serait éphémère, car elle avait l'air décidé des grandes occasions.

"Eustache, dit-elle, après quelques instants de recueillement qui augmentèrent encore mon inquiétude, il faut que je te parle d'une chose importante."

"Je m'en doutais," murmurai-je imprudemment.

"Comment, tu le sais......c'est pas possible."

"C'est-à-dire que je le sais sans le savoir. Je me doute bien à ton air mystérieux, que tu as quelque chose de désa-

gréable à m'annoncer, mais le diable me crache un louis, si je me doute seulement ce que c'est."

"Tant mieux, dit-elle. Je craignais tant que tu ne consentes pas."

"Tu sais bien que mon consentement n'a jamais été indispensable."

"Que je suis contente, s'écria-t-elle avec ravissement, grâce à ton bon sens nous allons avoir un artiste dans la famille. Je savais bien que malgré ton air bonasse, tu n'étais pas plus bête qu'un autre."

"Comment, c'est de moi qu'il s'agit," demandai-je, lorsque je pus prendre la parole.

Mais elle n'eut pas l'air d'entendre ma question. Je reçus la solution de l'énigme, comme une douche d'eau glacée, lorsque l'instant d'après, je vis apparaître Aurinna, marchant joyeusement au bras de l'ineffable Sunny Jim.

"Monsieur Thibert, me dit-il, avec son à-plomb habituel, en me tendant sa grosse main flasque, nous attendons vos félicitations. Je sais que vous serez flatté de m'avoir pour gendre".

Quand je recouvrai l'usage de mes sens, après cette secousse qui avait ébranlé jusque dans ses fondements, tout mon système nerveux, j'étais seul, ma femme ayant déjà entraîné le couple à l'intérieur de la maison.

"Pour le coup, que je me dis lorsque je fus de nouveau en tête-à-tête avec moi-même, c'est le bouquet. Me voilà *engendré* à perpétuité, d'un personnage qui me détraque le système nerveux, tant je dois faire violence à mes nerfs pour ne pas l'étrangler. Si ce mariage se fait, et il va se faire, puisque ma femme l'a dans la tête, il y a de fortes chances que je commette un gendricide. Et tout cela à cause de l'ambition sociale d'une femme de tête."

Imérina ne perdit pas de temps pour publier la nouvelle dans le village, savourant d'avance , tel un Iroquois le sang de son adversaire, l'envie des autres femmes. Mais,l'effet de cette nouvelle fut tout différent de ce qu'elle en attendait: la nouvelle réjouit plutôt les ennemies de ma femme, car le professeur éait cordialement détesté, à cause de sa morgue insupportable.

Deux semaines se passèrent, pendant lesquelles les préparatifs du mariage furent poussés avec une activité fié-

vreuse. Quant à Jim, il se renfermait dans une réserve hautaine et affectait un détachement lointain.

Un jour, le médecin m'accosta dans la rue.

"Monsieur Thibert, me dit-il, vous êtes un citoyen estimable et je crois qu'il est de mon devoir de vous avertir d'une chose. Je sais que ça va être une cruelle déception pour vous et Madame Thibert, mais il vaut mieux que vous sachiez la vérité maintenant, afin de prévenir un malheur irréparable. Voici: le nommé Adhumeau est, ni plus ni moins qu'un ex-forçat qui a passé deux ans au pénitentier du Fort, Saskatchewan, pour bigamie. Apparemment, il n'est pas guéri, puisqu'il se prépare à récidiver. Un de mes confrères, médecin au pénitencier, est venu me voir dimanche dernier et le hasard a voulu qu'il rencontrât Adhumeau sur la rue et qu'il le reconnut."

Si nous n'avions pas été dans un endroit public, j'aurais sauté au cou du brave docteur. J'en restai stupide de soulagement et, dans ma joie, j'oubliai de le remercier. Il interpréta sans doute mon émotion pour de la peine, et il me quitta avec quelques bonnes paroles d'encouragement, en me serrant la main.

Je ne me berçai pas d'illusions sur la tâche qui me restait à accomplir; je savais que ma femme ne lâcherait pas aisément un gendre éduqué, fut-il *trigame* et même, "dix gammes." Je prévoyais que Sunny Jim me donnerait plus de mal que l'extermination d'une colonie de punaises dans une boiserie. En effet, la nouvelle n'eut pas plus d'effet sur Imérina qu'une ondée sur un canard.

"Monsieur Adhumeau, dit-elle sèchement, est au courant des saletés que la jalousie des gens fait courir sur son compte ; aussi a-t-il donné instruction à son avocat de prendre des procédures contre les mauvaises langues. Cela ne change rien aux préparatifs du mariage qui sera avancé, si possible."

Je dus admettre, non sans un certain sentiment de fierté qu'en fait de ténacité féminine, c'était ma femme qui méritait le premier prix, consolation qui n'arrangeait tout de même pas l'affaire; le problême continuait de me narguer dans son insolubilité.

Comme dans les romans, le salut nous vint d'où on ne l'attendait pas. Ce fut Madame Adhumeau, numero un qui nous sauva. LA PRESSE, nous arriva un jour avec,

en blanc et en noir, un superbe portrait dudit Adhumeau. Une mention au bas de l'image disait que sa femme qu'il avait abandonnée trois ans auparavant, avec deux enfants, le recherchait et le suppliait de revenir au foyer. Je me dis que cette femme-là était meilleure que moi.

Ce soir-là fut le premier, depuis la venue de Sunny Jim à notre foyer, où j'éprouvai un réel plaisir à l'attendre. Quand je le vis installé, pour souper, commandant les mets avec sa suffisance ordinaire, je m'approchai et lui dis:

"Adhumeau, votre femme vous demande à Montréal." En même temps, je sortis le journal de ma poche et je le lui mis sous le nez.

"Connaissez-vous c'museau-là?" demandai-je.

"Monsieur, me dit-il avec impudence, je n'ai pas l'habitude de me laisser insulter par des gens sans éducation. Laissez-moi prendre mon repas en paix."

Il ne m'était arrivé qu'une fois, dans ma vie, de voir écarlate; c'est quand un cheval vicieux m'avait mordu une oreille, pendant que je le ferrais des pattes d'avant. L'air méprisant de Sunny Jim me fit voir cette couleur-là, pour la seconde fois. J'attrapai le personnage par le collet et le fond de la culotte, je l'étendis sur mes genoux et je lui administrai une fessée royale. Quand, à bout d'haleine, je le jetai sur le perron, flasque comme une chambre à air dégonflée, je m'aperçus avec stupeur qu'il beuglait comme un enfant qui s'brule.

Ainsi se termina une idylle remarquable qui avait failli se terminer par une *trigamie*. Sunny Jim disparut le soir même et on n'en entendit plus parler. Aurinna resta vieille fille et conserva de cette aventure un faible pour les vers qui font pâmer, mais cette manie est bien inoffensive. Imérina s'est réconciliée avec ses anciennes *amies*. Elle fait partie d'un petit cercle select où l'on donne à tour de rôle, des thés où l'on grignotte innocemment des biscuits qui font mal aux dents et des réputations qui ne fatiguent pas la digestion. Elle est toute changée envers moi; elle me consulte toujours avant de prendre une décision, mais je ne veux pas dominer en tyran dans ma maison, car, encore une fois, c'est une maîtresse femme que la mienne.

CHAPITRE XI

L'HALLOWEEN

Si l'auberge du petit village de Mudville, de l'Alberta, était si bien achalandée, c'était grâce à la qualité des *brosses* qu'on pouvait se payer là. Il n'y avait pas, dans toute la région, une auberge aussi accueillante aux *bums* et aux voyous de toute sorte; c'était un véritable hâvre de refuge pour ces épaves. Du premier janvier au 31 décembre, il y sévissait une noce incomparable, pour la basse, la moyenne et la haute aristocratie de la bouteille.

Il y avait une autre cause à la popularité de l'auberge de Mudville; c'était un sens très averti que son propriétaire, Acride Ptomaine, avait de la psychologie de la clientèle. Quoiqu'il fut un fieffé coquin, ignorant même l'ombre d'un sentiment honnête, Acride avait chez les buveurs, une réputation de droiture pouvant résister à tous les assauts.

Ayant toujours vécu en leur compagnie, et ayant été, dans son temps, une joyeuse éponge lui-même, les règles du code d'*éthics* en honneur, chez eux, n'avaient pas de secrets pour lui. En entrant dans la profession d'aubergiste, il s'était réformé, c'est-à-dire qu'il avait introduit de la variété dans sa manière de boire. Il ingurgitait encore tout autant qu'avant, mais il le faisait avec plus de decorum; ainsi, au lieu de passer des heures le ventre collé à un comptoir sale, en compagnie d'individus, plus sales encore, il s'enfermait dans ses appartements privés, avec un brandy de marque recommandée, *pour gens comme il faut* et qu'il ne détaillait pas au vulgaire, dans son établissement. Bref, chez une classe de gens remarquables par leur insignifiance intellectuelle, il faisait relief par sa nullité.

Quand l'un des nombreux *bachelors* qui constituaient sa clientèle ordinaire, venait chez lui prendre quelques jours de repos sous forme de *cuite* turbulente il ne se faisait pas scrupule de le voler cyniquement et de l'abreuver des pires poisons, mais, lorsqu'après une semaine de *glorieuse ripompée,* l'ivrogne se réveillait, un matin, grincheux, la racine des cheveux vibrante, la langue épaisse,

le portefeuille vide, et se préparait tristement à laisser un toit aussi hospitalier, il trouvait gratuitement, au bar, un dernier verre qui lui faisait voir la vie sous un jour meilleur et à la salle à manger, un substantiel déjeuner au jambon et aux oeufs, avec un bon café chaud qui lui remettaient le moral en équilibre. A ces bons procédés, Acride ajoutait la restitution de quelques dollars que, disait-il, son hôte lui avait confiés, en arrivant.

Ces procédés humains allaient droit au coeur de l'ivrogne qui partait, sans amertume, accoutumé qu'il était de se faire jeter dehors dans les autres établissements de ce genre, dès que son dernier dollar était *liquidé.* Les ivrognes se seraient fait couper en deux pour Acride qui était devenu l'un des membres les plus éminents de la confrérie des *retail victualers,* comme on les appelait alors, pour donner à ce métier un air de respectabilité. Il n'était donc pas surprenant qu'on ne put jamais trouver de témoins, pour déposer contre Acride, quand parfois, quelque citoyen, outré des désordres de l'auberge, entreprenait de faire respecter la loi. Il était invulnérable.



L'établissement d'Acride Ptomaine comptait, parmi ses nombreux habitués, deux *éponges* de mérite: Langelure et Lafraicheur. Langelure était marseillais, célibataire et suintait son méridionnal, par tous les pores; blagueur invétéré, éternellement joyeux et, avec ça, un perpétuel besoin de boire et de chanter. Replet et bedonnant, avec une figure ronde et réjouie, il personnifiait l'optimisme facile. Il avait un beau timbre de voix de basse et les paroles lui coulaient du gosier avec aisance.

Lafraicheur était l'antithèse de son buvant collègue; il ne lui ressemblait que par un même amour de la goutte. C'était un petit homme sec, sombre, taciturne, hargneux, éternellement de mauvaise humeur. Sa voix était aigre et désagréable. Tout en lui exprimait le pessimisme porté à l'extrême. Sa patrie était le Minnesota et son langage avait tout le pittoresque de son pays d'origine; son vocabulaire, chargé d'américanismes et d'argot, aurait dégouté un académicien. Il était marié et père d'une nombreuse famille, qu'il faisait vivre d'ailleurs, dans la misère, comme tous les ivrognes.

Par quel phénomène d'affinité ces deux types disparates en étaient-ils venus à se lier d'amitié? Mystère. Probablement en vertu de la loi des contrastes qui fait se repousser deux semblables, et s'attirer deux contraires.

Un singulier trait de caractère de ces deux gosiers arides était qu'ils ne pouvaient se désaltérer que dans la compagnie l'un de l'autre; si l'un d'eux entrait au bar pour prendre *un coup* et qu'il n'y trouvait pas son copain, il n'avait plus envie de boire; toutes les avances savantes et gracieuses du commis, pour l'amorcer demeuraient vaines. Mais, que les deux ivrognes se trouvassent ensemble en face d'une rangée de bouteilles, et alors, c'était une cuite mémorable qui se prolongeait parfois pendant plusieurs jours.

Acride Ptomaine qui, comme on l'a vu, était un coquin avisé, exploitait habilement au profit de sa caisse, ce curieux penchant, en ménageant, chez lui des rencontres, apparemment fortuites des deux buveurs.

Lafraicheur ne se contentait pas d'être un ivrogne avéré, il avait une autre *perfection indigne,* comme disait un farceur de l'endroit. Il était affligé d'une jalousie aveugle, une jalousie dont les accès le grisaient ou le dégrisaient instantanément, selon la condition de sobriété ou d'intoxication, dans laquelle il se trouvait, quand la crise survenait. Son existence en était empoisonnée, de même que la vie de son épouse qu'il tenait tyranniquement prisonnière à la maison.

Langelure exploitait habilement ce vice pour boire aux dépens de Lafraicheur. Voici comment il procédait. Il payait d'abord à ce dernier une *tournée,* pour l'amorcer, et ensuite, il lui glissait sournoisement toutes sortes d'insinuations au sujet de son épouse. Le tempérament rageur de Lafraicheur le faisait bouillonner tout de suite, mais comme il craignait Langelure qui était un solide gaillard, il buvait, afin de se donner le courage de l'attaquer. En peu de temps, l'orgie battait son plein. Lafraicheur avait l'ivresse belliqueuse, mais Langelure l'avait joyeuse.

Dès que les fumées de l'alcool commençaient à monter au cerveau de Lafraicheur, il voyait rouge et voulait étrangler son co-buveur. Il lançait un cri de fureur qui aurait fait honneur au cri de guerre d'un Iroquois et il prenait son élan pour sauter sur Langelure. Celui-ci se tenait sur ses gardes. Il se jetait vivement de côté et laissait passer en trombe, la brute qui allait s'abattre, avec fracas dans un coin de la salle. après avoir renversé chaises et tables, sur son passage. Lafraicheur se relevait péniblement, hébêté, le regard d'un chien battu et revenait au comptoir vers Langelure qui le considérait d'un air moqueur.

"Paie la traite, nom de chien, disait Langelure, d'un ton concilliant, tu n'es pas encore assez chaud pour me battre. Mais, t'es bête quand tu bois que, ma foi, j'ai honte de boire avec toi. Ta femme qui est plus fine que toi en a une patience, d'endurer un animal comme toi."

A cette nouvelle mention de sa femme, Lafraicheur rugissant et s'élançait de nouveau à l'attaque, mais Langelure l'empoignait vivement et le tenait collé, avec force contre le comptoir. Ce rude traitement faisait incontinent passer l'ivrogne de la période belliqueuse à la période lacrymatoire. Il se cramponnait au cou de Langelure, avec l'énergie du désespoir et pleurait comme un enfant qui se brûle.

"Vraiment, tu m'dégoutes, disait alors l'autre, avec le plus grand calme; attaquer sauvagement, comme ça, un vieux copain qui ne demande qu'à boire paisiblement avec toi et qui ne te veut que du bien. Si je n'avais pas pitié de ta famille, sans rigoler, je te démolirais. C'est tout c'que tu mérites."

L'attendrissement de Lafraicheur devenait alors du désespoir; il appelait Langelure son frère, le tenant étroitement enlacé, afin de ne pas tomber, et lui bavant abondamment dans la figure.

Il arrivait parfois que la période belliqueuse de la cuite se prolongeait, surtout quand il y avait d'autres buveurs. Lafraicheur fonçait alors aveuglément sur n'importe qui et, dans la mêlée, encaissait force horions, sans pouvoir en donner; sa chemise se déchirait, ses bretelles se cassaient et, il ne lui restait, bien souvent, que des lambeaux de vêtements sur le corps.

"Bon, disait Langelure, quand il jugeait que le temps de boire était revenu, prenons encore un coup et ne pensons plus à ces petites misères. Tu n'es pas méchant au fond, mais la jalousie t'fait chavirer." L'ivrogne, attendri, payait sans broncher.

"C'est vrai, pleurnichait-il, entre deux lampées, j'sais ben q't'es un d'mes amis, mais c'est plus fort que moi, j'aime pas q'tu viennes à la maison, quand j'suis pas là. Je te r'doute."

"C'est bon, c'est bon, répondait l'autre, oublions tout ça et chantons." Et, sur ce, il entonnait d'une voix de stentor:

"Mon épouse fait ma gloire:
Rose a de si jolis yeux.

Je lui dois, l'on peut m'en croire,
Un ami bien précieux.
Le jour où j'obtins sa foi,
Un sénateur vint chez moi.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah, Monsieur le sénateur,
Je suis votre serviteur."

C'était la période joyeuse de la noce, dans toute sa beauté. Elle était bientôt suivie de la période comateuse. Après plusieurs heures de vacarme et d'ingurgitation, les organes vocaux des buveurs refusaient tout-à-coup de réagir et ils tombaient dans le coma. Un à un, ils s'écroulaient dans quelque coin où ils restaient abrutis jusqu'au lendemain.

* * *

Le soir de l'Halloween était descendu sur le petit village de Mudville et l'élément turbulent de l'endroit se préparait à le célébrer avec le vacarme traditionnel.

Une parenthèse est ici nécessaire pour expliquer à ceux qui ne sont pas familiers avec les moeurs des provinces de l'Ouest, ce qu'est l'Halloween; c'est un peu, en miniature, les Saturnales de l'ancienne Rome païenne. Ce fléau sévit la veille de la Toussaint, le 31 octobre, au soir. La coutume veut que ce soir-là, tout soit permis; les polissons et les voyous se réunissent en bandes, font un chahut d'enfer, brisent ce qui se trouve à leur portée et font les tours les plus bêtes.

Le lendemain matin, on apercevra, par exemple, des voitures hissées sur le toit des maisons, des barrières décrochées, des vitres peinturées en noir, des chalets de nécessité renversés, etc. Cette dernière farce est particulièrement affectionnée des "coureurs de l'Halloween", comme on les appelle.

Un type, à qui on la jouait régulièrement, chaque année, finit par la trouver monotone, et il imagina une contre-farce, à sa façon. Aussitôt la brunante venue, il alla pousser la petite guérite de quelques pieds; il mit ensuite quelques branchages sur l'ouverture de la fosse et attendit. Le succès fut complet. Arrivant au pas de course, pour opérer vite, la bande ne vit pas la fosse qui était profonde, et quatre ou cinq des chefs culbutèrent dans ce trou malodorant où ils barbotèrent tout à leur aise. Inutile d'insister sur leur état, quand leurs copains les eurent repêchés. Ce

fut la dernière fois; on laissa cet homme tranquille, par la suite.

Les biberons de Mudville, toujours à l'affut d'occasions d'arroser leurs gosiers perpétuellement arides, trouvèrent que l'Halloween était une excellente occasion pour entreprendre une orgie, selon les règles et, dès le matin du 31 octobre, ils se mirent en train de préparer une célébration qui laisserait des souvenirs durables.

Le hasard favorisa de si louables projets en leur envoyant, vers la fin de l'après-midi, Langelure et Lafraicheur qu'un flair infaillible avait conduits à l'auberge ce jour-là. Ils y furent reçus avec de bruyantes démonstrations d'amitié.

"On va avoir du nouveau, cette année, annonça Acride Ptomaine, aux deux arrivants déjà occupés à déguster un premier verre. J'ai une belle peau d'ours *grizzly*, avec la tête et les pattes. On peut aisément fourrer deux hommes dedans et, en bourrant le ventre avec du foin, on aura un ours naturel qu'on promènera dans le village pour faire peur aux garçons qui vont voir les filles."

L'ours gris habite les hautes altitudes des Rocheuses. C'est un des animaux sauvages les plus féroces et les plus redoutés car, contrairement aux ours bruns ou noirs, il cherche l'homme pour l'attaquer. Il est d'une grande taille, atteignant parfois, le poids d'un boeuf adulte. Sa dépouille peut donc abriter facilement deux hommes.

Quand il fallut choisir deux personnes de bonne volonté pour remplir le rôle et la peau de l'ours, le choix unanime de l'aimable compagnie désigna Langelure et Lafraicheur. Cet honneur qui comportait quelques sacrifices, comme on va le voir, ne suscita pas l'enthousiasme de Lafraicheur, mais Langelure qui avait le sens de l'humour plus développé accepta avec joie. Une bonne "ronde" eut raison des dernières hésitations de Lafraicheur.

"Lafraicheur, dit-on, comme t'es le plus ours, tu vas faire le train d'avant et Langelure, qui est moins féroce, fera le postérieur." Ainsi fut-il fait. Lafraicheur coiffa la tête du grizzly et Langelure fit un arrière-train fort présentable.

Lafraicheur pouvait voir suffisamment pour se conduire mais Langelure était complètement dans l'obscurité. On cousit les deux bords de la peau, sous le ventre, avec une bonne ficelle, après avoir bourré les vides de foin

et le départ s'effectua à la brunante. Un des fêtards se chargea de remorquer l'animal, *au risque de sa vie,* disait-il.

A la suite des nombreuses consommations qui avaient été absorbées, l'ours qui émergea du bar n'avait pas la démarche souple du carnassier accoutumé aux pentes abruptes des Rocheuses; il donnait même des signes de faiblesse inquiétante et ses pattes flageollaient drôlement. Si un de ses congénères l'avait rencontré, dans cet état, il en aurait eu honte.

Les clients du bar suivirent avec entrain et formèrent un cortège des plus gais auquel se joignirent les polissons, et les enfants de l'endroit, ainsi qu'une troupe de chiens aboyant furieusement, à distance respectueuse. Le hameau fut bientôt en émoi, sur le passage de cet animal fantastique qui déambulait, mal équilibré sur des pattes incertaines. Quelques chevaux attachés aux portes des magasins, furent pris de panique, rompirent leurs attaches et s'enfuirent au grand galop, jetant la confusion sur leur passage.

Lafraicheur s'amusait énormément, mais il n'en était pas de même de Langelure qui suait, la tête enfouie dans le foin. Sa mansuétude ordinaire l'abandonna et il demanda avec énergie la fin de cette mascarade et le retour à l'auberge. Pour une fois, Lafraicheur pouvait jouir de l'embêtement de son copain, cependant, de temps en temps, il recevait de son arrière-train, un vigoureux coup de pied auquel il ripostait de son mieux, par une ruade énergique, au grand amusement des spectateurs. Les deux sections de l'ours donnaient décidément des signes inquiétants d'incompatibilité de tempérament pour la conservation de son unité.

Acride Ptomaine, trouvant que l'entreprise menaçait de devenir monotone, eut une inspiration de génie. S'approchant de la tête de l'ours, il chuchota sournoisement:

"Ta femme vient d'entrer dans le restaurant du Chinois, avec DuPaul."

Une étincelle tombant dans un pot de gazoline n'aurait pas produit d'effet plus foudroyant.

DuPaul était un vieux garçon qui avait une réputation de satyre dangereux; il était toujours mis avec une recherche affectée et posait au rôle d'arbitre des élégances, dans la localité.

Lafraicheur fit entendre un rugissement que n'aurait pas désavoué le plus féroce habitant de la forêt; il fit demi-tour, échappa à son gardien et bondit avec impétuosité dans la direction de l'établissement du Chinois, remorquant un arrière-train récalcitrant.

Tout bourg ou village de l'Ouest qui se respecte, possède un ou deux restaurants tenus par des Célestes. Langelure, surpris par cette brusque secousse, faillit perdre l'équilibre, ce qui imprima à l'ours un mouvement de repli inquiétant. Croyant que Lafraicheur retournait à l'auberge, il finit par suivre assez docilement. Il y mit même un peu de zèle, ce qui fit qu'à un certain moment, on vit le train d'arrière du pseudo plantigrade, dépassant presque son train d'avant.

L'ours fit irruption dans le restaurant chinois avec la force dévastatrice d'un cyclone. Près de la porte, trônait derrière un comptoir à glaces, une *princesse* qui avait été blanche autrefois, mais qu'un usage massif de peintures de guerre avait terriblement défraichie. Elle remplissait la fonction de caissière et vendait des cigarettes, des allumettes, etc. En apercevant ce client inusité, la stupeur lui fit avaler sa gomme, mais se raidissant contre la peur, elle saisit un grand bol en cristal, rempli de cornichons qui se trouvait à sa portée, ferma les yeux et le lança de toute sa force dans la direction de l'intrus. Elle avait mal calculé la trajectoire du projectile, car il alla s'écraser, avec fracas, sur le plancher. Voyant son insuccès, elle grimpa sur son comptoir, avec l'agilité d'un chat et se mit à crier de toute la force de ses poumons.

A l'une des tables les plus proches de l'entrée, un Chinois au regard vague, servait des clients, à même un immense cabaret chargé de mets fumants qu'il tenait en équilibre au-dessus de sa tête. Au bruit, il tourna la tête. Sans transition, il versa le contenu du cabaret sur la table et, superbement indifférent aux récriminations des clients éclaboussés ou brulés par la soupe, le ragoût, le café etc. il bondit vers la cuisine avec l'agilité d'un chevreuil poursuivi par une meute. En contournant l'espèce de paravent qui masquait l'entrée de la cuisine, il entra en collision avec un autre *waiter* qui arrivait, lui aussi, chargé d'un cabaret lourd et mal équilibré. Le fuyard reçut en plein sur la tête et dans son plastron, le menu de trois repas, mais ne ralentit pas pour si peu.

Une des tables était occupée par un homme et une femme. Cette dernière, placée avantageusement, aperçut le grizzly

la première. L'émotion la transporta incontinent sur la table où elle pataugea, avec indifférence dans le potage de son compagnon.

Tout ce chahut, se produisant simultanément, fit un peu hésiter Lafraicheur, mais non pas oublier le motif de sa visite au restaurant. Il s'arrêta au milieu de la salle, tâchant d'apercevoir DuPaul. Cette courte hésitation fut funeste au malheureux Langelure. Dans un coin, assis à une table solitaire, était un ivrogne semi-conscient qui mangeait tranquillement, en apparence indifférent à la commotion. Il fixa un moment la scène d'un oeil terne et sans expression. C'était un ancien chasseur. Voyant l'immense bête velue immobile, il empoigna une carafe pleine d'eau froide, visa avec autant de soin que Guillaume Tell à Altorf et la lança de toute sa force dans la direction du monstre. Le projectile décrivit une superbe parabole dans l'air et arriva avec une précision mathématique sur la protubérance que formait la tête de Langelure, au moment où celui-ci recommençait la lutte pour sortir de la peau de l'ours. L'épaisseur de la fourrure amortit heureusement le choc, mais il fut tout de même assez fort pour lui faire admirer toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cette nouvelle avanie le rendit furieux et incontrôlable.

A l'instant précis où la carafe dévoilait à Langelure les richesses de l'arc-en-ciel, Lafraicheur avait le bonheur d'apercevoir son ennemi DuPaul. Celui-ci mangeait seul, à une table isolée, mais Lafraicheur n'eut pas le temps de remarquer ce détail. Il fondit sur sa proie comme un tigre, entraînant toujours à sa remorque, Langelure dont il avait complètement oublié l'existence. Ce dernier cependant, parvint à l'enlacer de ses bras vigoureux, ce qui eut pour effet de changer complètement l'apparence extérieure de l'animal. Le choc de cette masse solide lancée comme un bolide fit chanceler DuPaul qui roula sur le plancher entraînant la table et les mets.

Lafraicheur était parvenu à se dégager la main droite et, fondant sur le malheureux DuPaul, il lui asséna un efficace coup de poing sur la figure, ce qui accéléra sa chute et le mit hors de service, pour quelque temps. Langelure à l'intérieur du postérieur, étourdi, à demi-asphyxié, ne comprenait rien à toutes ces convulsions et s'abandonnait à la plus grande fureur. Il tapait sur Lafraicheur, des pieds et des poings, c'est-à-dire que les pattes arrière semblaient vouloir déchirer de leurs griffes, l'avant-train.

La princesse de la caisse que nous avons laissée juchée sur son comptoir, après quelques modulations vocales fort bien réussies, sembla recouvrer l'usage de ses sens en voyant DuPaul, qui occupait la première place dans ses affections, se débattre, par terre, avec son agresseur. Elle descendit de son perchoir, courut dans la rue et hurla avec la force d'une sirène d'incendie:

"Au secours, les ours sont après dévorer l'monde dans l'restaurant."

Quelques individus accoururent armés de fusils et de bâtons. Venez vite, dit la jeune fille, ils achèvent de dévorer DuPaul."

Ils trouvèrent DuPaul encore en vie, mais pas mal fripé. Il était parvenu à s'asseoir. Il avait été brûlé par la soupe bouillante et, pour le moment, il essayait de débarrasser le seul oeil valide qui lui restait, d'un morceau de tarte aux pommes qui s'y était incrusté.

Langelure, de son côté, avait réussi à pratiquer une ouverture dans la partie inférieure de la dépouille de l'ours, par où il sortit la tête. Il promena autour de soi, un regard étonné, cherchant à comprendre, mais n'y parvenant pas, heureux tout de même de pouvoir respirer à l'aise.

Lafraicheur qui, sous le coup de la crise de jalousie qui l'avait saisi, avait oublié tout de son rôle d'ours et de l'existence de Langelure, fut, en voyant les fusils braqués sur eux, pris de panique.

"Sauvons-nous, cria-t-il à son arrière-train, on est pris. En un clin d'oeil, ils furent sur pieds et passèrent en trombe la porte du restaurant, renversant un chinois pacifique qui entrait.

La bête superbe qui avait paradé orgueilleusement dans la rue, quelques instants auparavant, n'était plus reconnaissable dans l'animal grotesque qui émergea du restaurant, déambulant à reculons, car c'était Langelure qui dirigeait la retraite et qui formait maintenant l'avant-train de l'animal. Lafraicheur suivait en trébuchant.

* * *

Ils arrivèrent à l'auberge, sans autre incident et se refugièrent au bar, comme dans un hâvre. Leurs amis parvinrent à les extraire de leur fâcheuse position et, ils se mirent en train d'oublier dans la béatitude de l'ivresse, le souvenir de cette belle équipée.

CHAPITRE XI

L'HOMME QUI AVAIT L'OREILLE PARESSEUSE

Le bazar de charité battait son plein. La spacieuse salle paroissiale avait été décorée, avec profusion, pour la circonstance et, comme la fête avait été organisée en vue de venir en aide aux oeuvres paroissiales, les femmes et les jeunes filles de la paroisse avaient rivalisé de zèle et de dévouement pour que le bazar, leur bazar, fut un succès.

Dans l'Ouest canadien —disons tout de suite que cela se passait au pays des prairies— on ne fait pas de répartitions pour la construction d'édifices religieux; le principal moyen de trouver de l'argent pour ces fins est le bazar. On est généreux là-bas envers les oeuvres paroissiales et on peut dire que le système de contributions volontaires donne d'aussi bons résultats que les répartitions. Il provoque plus d'émulation et plus de générosité.

Et maintenant, revenons à notre bazar. Sur le pourtour de la salle, avaient été aménagés, avec goût, de petits étalages pavoisés de couleurs claires, où de gentilles et gracieuses solliciteuses vendaient de jolis riens à une clientèle venue là pour dépenser son argent.

Au centre de la salle, étaient les jeux de hasard indispensables: roues de fortune, pêches miraculeuse, etc. Au angles, se trouvaient des buffets où l'on détaillait force *hot-dogs,* liqueurs dites douces, sandwiches, café, etc.

Il y avait foule; on n'avait laissé à la maison que les enfants au berceau. Les parents qui n'avaient pas de gardiennes avaient tout simplement fermé la porte à clef et étaient venus avec leur progéniture.

La gaieté et l'entrain régnait partout, car tout le monde se connaissait bien. Seul, un grand personnage, à l'allure militaire, grand, athlétique, portant une barbiche sel et poivre, à la Napoléon III, ne partageait pas l'entrain général. Il se promenait, mélancolique, isolé, ne fréquentant que les buffets aux victuailles et aux liqueurs. Tout le monde s'écartait sur son passage, comme s'il avait été atteint

de quelque maladie contagieuse; personne ne semblait vouloir lier conversation avec lui.

Le fait est qu'il était sourd comme le classique pot; une surdité absolue. Il avait l'oreille scellée au ciment. "Il faut lui parler au fusil, pour se faire comprendre," disait un farceur.

Mais lui, ne voulait pas admettre sa surdité; il prétendait avoir tout au plus, l'oreille un peu paresseuse et, comme la plupart des sourds, il s'exprimait sur un ton capable d'étourdir ses auditeurs. Ce qui lui manquait du côté de l'ouïe, avait été ajouté, avec usure, à ses capacités vocales; il était doué d'une voix caverneuse qui, tantôt grondait comme un tonnerre et tantôt mugissait formidablement comme la tempête. Sans aucun effort, sa voix faisait vibrer les objets sonores, dans son voisinage. Il restait persuadé qu'il ne faisait que chuchotter.

Soutenir une conversation avec lui, était une entreprise des plus pénibles; c'est pourquoi tout le monde l'évitait. Cet isolement lui pesait terriblement, car il était d'une loquacité de commère. Aussi, chaque fois qu'il pouvait agraffer un interlocuteur bénévole, il se dédommageait libéralement des longs jeûnes qu'il subissait.

Le hasard, qui parfois arrange les choses de façon surprenante, fut bienveillant à son égard, ce soir-là.

Le sourd était stationné, depuis quelque temps au comptoir des liqueurs *douces,* avalant sans plaisir, consommation sur consommation et cherchant vainement à engager la conversation avec la jolie vendeuse qui y présidait, quand il vit approcher un personnage qui éveilla tout de suite son intérêt.

Le nouveau venu était l'instituteur, arrivé depuis quelques jours seulement, pour prendre charge de l'école du village. C'était un petit jeune homme inoffensif, fraîchement émolu de l'école normale. Il était timide, gêné, courtois. Avide de se concilier les bonnes grâces des gens, il cherchait à plaire à tout le monde par une extrême bienveillance et beaucoup d'empressement. Il prenait, ce soir-là, pour la première fois, contact avec la population du village.

Le sourd l'aborda.

"Monsieur l'instituteur, dit-il d'un ton qui fit sursauter ce dernier, permettez-moi de vous offrir quelque chose."

Sans le moindre pressentiment, le petit jeune homme accepta avec un empressement naïf qui fit sourire la vendeuse, en arrière de son comptoir.

"J'aime à croire que vous vous plaisez, dans notre petit hameau," continua la voix de stentor du sourd, pour se faire une entrée en matière.

"Je suis enchanté," répondit le petit jeune homme, sans conviction.

"Les filles vous ont déjà tenté? Méfiez-vous, jeune homme."

Et, se penchant à son oreille, comme pour lui parler à voix basse, mais sur un ton dont le volume couvrit le brouhaha qui régnait dans la salle, il ajouta: "Elles ont toutes la patte légère."

Criant plus fort: "Et les femmes donc! Des dévergondées. Vous pouvez m'en croire; je n'vous conte pas d'blagues."

Le petit jeune homme se sentit mal à l'aise et voulut s'excuser, mais il était trop tard. Le terrible sourd lui avait déjà passé le bras sous le sien et il se l'était solidement annexé. Pas moyen d'échapper.

"Voulez-vous accepter un verre de gingembre", dit l'instituteur, dans l'espoir de faire changer le cours de la conversation.

"Vous aimez les belles jambes, hurla le sourd, j'vous blâme pas. Vraiment, j'aurais pas cru ça d'vous; vous avez pas l'air ben entreprenant. Ça prouve qu'il faut pas juger les gens sur la mine. Ainsi, moi-même, à votre âge, ...mais n'insistons pas."

Voyant la jeune fille placer des verres en face d'eux:

"C'est aimable de vot'part, mais j'aime autant vous l'dire franchement, moi, c'jus-là ne m'dit rien; c'est bon pour les nourrissons."

Se plaçant la main en cornet sur l'oreille du jeune homme, comme pour lui confier un secret important, mais rugissant:

"J'irai vous montrer un gentil petit trou, près d'ici, où un homme de coeur peut se faire servir quelque chose de viril."

Et continuant d'un air protecteur:

"Ne me remerciez pas, mon jeune ami, ça m'fait plaisir d'vous être agréable. Je sais que vous allez trouver ça *dull,* par ici."

Apercevant le curé, à l'autre extrémité de la salle, le sourd continua sur un ton qu'il voulait être un chuchotement, mais qui avait la force du souffle de l'ouragan:

"Méfiez-vous du curé. C'est un bon garçon, au fond, mais, entre nous, c'est pas lui qui a mis le bout blanc à la crotte de poule; c'est un éteignoir. Je peux ben vous confier ça, vous n'irez pas le répéter; il a un frère qui est au pénitencier de Stony Mountain, pour avoir volé des chevaux."

Les gens commençaient à prêter l'oreille et un silence opprimant régna bientôt dans la salle. Quant au petit jeune homme, une sueur froide lui coulait dans le dos et il ressentait un malaise pénible, au creux de l'estomac. Le sourd le tenait toujours étroitement enlacé, béatement étranger à l'attention concentrée sur eux.

"J'espère, jeune homme, beugla-t-il de nouveau, que nous serons de bons amis. Votre jeunesse m'inspire de la sympathie et je vais vous faire quelques confidences utiles."

Se collant la figure contre celle de l'infortuné maître d'école et, sur un ton capable de faire honte au bourdon de Notre-Dame de Montréal:

"Il y a des moutons noirs, par ici, mais enfin, il y en a partout. Voyez-vous la grande femme décolletée, qui est au comptoir des poupées et qui a l'air si pimbêche? Eh bien, elle se fait passer pour la femme du docteur, mais tout l'monde sait que son vrai mari vit encore, au Montana."

Continuant toujours sur le même ton, et imperturbable:

"De la discrétion, hein. Je me fie à vous les yeux fermés. Le docteur est un de mes amis et je ne voudrais pas être la cause d'histoire sur son compte. Et puis, c'est un des membres de la commission scolaire."

"Naturellement, vous avez rencontré le président de la commission, Georges Z. Il est près de la pêche miraculeuse, à votre droite. C'est un pilier d'église et le grand ami du curé. Il passe pour un modèle d'honnêteté ici, mais c'est un ancien contrebandier et un fameux coquin. Il a fait de la prison, dans l'Est. J'vous conseille de rester

en bons termes avec lui; c'est un homme dangereux. On est mieux d'être au nombre de ses amis."

"Et puis, il y a la femme du notaire, Madame X. qui va communier tous les matins. C'est elle qui vend les petits ballons, là-bas. Je n'veux pas la mépriser, le notaire est mon meilleur ami, mais. . . ."

Le petit jeune homme suffoquait. Il fit un brusque effort pour se dégager de l'étreinte de l'impitoyable sourd.

"Vous vous sentez mal," hurla ce dernier. Et se parlant à soi-même: "Ces jeunes morvassons d'aujourd'hui, ça ne vaut pas les jeunes de mon temps.

"Prenez un verre de limonade, ça vous remettra l'coeur en place."

"J'en ai assez pris, merci," cria de toute la force de ses poumons, le jeune homme, désespéré.

"V'êtes pris de la vessie, tonna le sourd, faites attention à ça, jeune homme; c'est un symptôme grave, à votre âge."

Le petit jeune homme, atterré, réussit enfin à reconquérir sa liberté et fit demi-tour pour fuir.

"Allez, je ne vous retiens pas, fit le sourd, dans un beuglement capable de réveiller les morts. Surtout, venez m'voir souvent, je pourrai vous être utile. J'ai l'oreille un peu paresseuse, mais faites pas attention à cette petite infirmité. J'ai l'coeur à la bonne place. Et, encore une fois, d'la discrétion, hein, j'n'aime pas les cancans."

L'instituteur s'enfuit, avec la sensation du naufragé qui s'échappe du navire qui sombre. Il se faufila à travers la foule et disparut.

Le lendemain matin, il s'en allait à pas rapides, ouvrir sa classe, lorsqu'en tournant un coin de rue, il se trouva soudainement nez à nez avec le terrible sourd.

"Ah, ah, tonitrua celui-ci, en trompette, je vous tiens, jeune gamin. Vous en avez fait de belles. Ai-je été assez naïf de vous prendre pour un gentleman, hier soir! je vous fais des confidences et vous n'trouvez rien de mieux à faire que d'aller cancanner ça par tout l'village. Grâce à vos bavardages, mes meilleurs amis m'tournent le dos. C'est bien petit c'que vous avez fait là. Vous êtes un homme de rien. Déguerpissez. Si jamais je vous retrouve sur mon chemin, j'vous aplatis, comme une punaise."

CHAPITRE XIII

LES AOUTERONS

"Bonjour, mes p'tits enfants. Comment q'ça va?"

"Bonjour, grand'père, bonjour. Ça va pas trop mal, merci."

"Ces chers p'tits cochons, dire q'ça fait deux mois que j'les ai pas vus. Comment q'ça été, sus'les battages? Avez-vous toujours mangé plein vot'ventre?"

"C'est pas les provisions qui manquaient, grand'père, ni l'ouvrage non plus, mais c'était sec en diable chez ces sacrés Swedes. (1) Si on était resté là un mois de plus, on aurait perdu le goût d'la bière, mais on a fait une bonne *run* et on a été ben payé. A c't'heure, on s'en va dans l'Est passer l'hiver aux chantiers. Comment est grand'mère et pis Mamzelle Lucie?"

"Assez bien, merci. Elles sont à la cuisine, occupées au souper."

"Ben, on les verra tantôt. Avez-vous une bonne chambre? On est pas mal fourbus et on part demain matin, par le premier train, pour Montréal."

"On vous laissera pas coucher dehors. J'ai un bon lit et le souper va être servi dans la minute. Portez votre ballot de couvertes dans le numéro 10 et, tandis que vous irez faire vot toilette à la cuisine, j'vais vous préparer un bon whisky chaud. J'vous assure que c'est grand'mère qui va être contente de vous r'voir. Pensez-don, depuis deux mois........"

"Hourra pour grand'père! Vous êtes un "sport". Ben sûr qu'on r'viendra vous voir l'année prochaine."

Ces deux "chers p'tits cochons" étaient deux ouvriers de la moisson, deux *aoûterons*, comme on les appelle en France, qui avaient participé aux travaux de la récolte au pays des prairies. La *saison* étant finie, leur patron les avait reconduits au village le plus proche, une trentaine

(1) Tous les Scandinaves sont désignés sous le nom de Swedes, dans l'Ouest.

de milles, d'où ils devaient *s'embarquer* pour l'Est, en bénéficiant d'un billet de chemin de fer à prix réduit que les compagnies émettent quand la main d'oeuvre est rare, ce qui procure l'occasion à nombre de jeunes gens de l'Est de faire un voyage intéressant, tout en gagnant une somme rondelette.

"Grand'père" était un vieil aventurier, pas trop encombré de scrupules, qui tenait une auberge, dans le village, avec l'aide de son épouse et de sa fille Lucie. Sa clientèle se recrutait principalement parmi les moissonneurs, les fermiers et les ouvriers. Comme il avait une table toujours abondamment servie et que son whisky était de bonne qualité, il avait une clientèle considérable et la gaieté la plus bruyante régnait habituellement dans son établissement. Son unique fille, Lucie, régentait la salle à manger et flirtait impartialement avec tous les patrons, ce qui contribuait encore à la popularité de la maison.

Les deux nouveaux arrivants déposèrent donc leurs bagages dans la chambre numéro 10, qui leur avait été assignée, au second étage puis, rendus frais et dispos par un bon verre d'alcool, prirent place à la table d'hôte, où étaient déjà une dizaine de mangeurs qui engloutissaient les mets avec entrain, tout en soutenant une conversation animée, dans les deux langues.

Lucie faisait la navette entre la cuisine et la salle à manger, apportant, à chaque voyage, une bouffée d'air chargé d'un arôme composite. Les oeillades, les sourires, les sous-entendus et les bons mots qu'elle distribuait avec le *stew*, la tarte aux pommes et le café, aidaient à entretenir une atmosphère de *sociabilité*.

"Grand'père" tenait la caisse près de la porte qui faisait communiquer avec la salle à fumer et recevait les commandes discrètes d'alcool, des clients qui avaient besoin de se désaltérer dans leur chambre.

Il y avait un point noir dans ce milieu où semblait régner une si bonne harmonie. Le malin petit lutin, Amour, qui s'amuse à rouler tant de gens, était la cause du malaise. Lucie avait un *cavalier* qu'elle aimait bien, mais que son père n'aimait pas et ne voulait pas voir, malgré qu'elle eût signifié nettement à l'auteur de ses jours, qu'il n'était pas tenu de le chérir, mais simplement de se tenir prêt à l'accepter comme gendre. Le bonhomme avait défendu à sa fille de le voir, ce que celle-ci trouvait absolument contraire aux moeurs et coutumes d'un pays libre. La raison de l'opposition du père est qu'il soutenait lui-

même un candidat de son choix à la main de Lucie, mais cette dernière ne pouvait pas en supporter la présence. Il est logique de supposer que l'ordonnance paternelle n'empêchait nullement les amoureux de se voir, aussi souvent que les circonstances le permettaient.

Les deux candidats étaient présents ce soir-là et avaient soupé avec les voyageurs. Le but de leur visite était d'obtenir la faveur de conduire la jeune fille à une danse qui avait lieu dans le voisinage. Une fois son service terminé, Lucie s'éclipsa sans bruit, après avoir donné, par code secret, rendez-vous à son ami. Le prétendant numéro deux, absorbé dans de longues dissertations agricoles, avec ses voisins de table, ne s'aperçut de rien. On a beau être l'élu du futur beau-père; aussi longtemps qu'on ne l'est pas de la fille, il n'y a rien de fait.

Le "*cavalier*" de Lucie, le vrai, fuma encore pendant quelques instants puis, fit mine de s'en aller. Il n'alla pas loin cependant. Après avoir fait le tour de la maison, il grimpa lestement sur le toït de la cuisine qui formait bas-côté, avec le corps principal de la bâtisse, et il arriva, sans encombre jusque sous la fenêtre de la chambre de la jeune fille qui ouvrit, au premier signal.

Il faisait une de ces soirées délicieuses et sereines qui sont comme un prolongement de l'été et un gracieux adieu de l'automne, avant les rigueurs de l'hiver. A l'horizon, les lueurs aux reflets sanglants de meules de paille en flammes, mettaient une bordure rougeâtre aux nuages sombres et bas qui glissaient lentement dans un ciel chargé des neiges de l'hiver tout proche.

Un coyotte solitaire fit entendre, dans le lointain, son hurlement sinistre qui fusa en une série d'aboiements aigus et saccadés auxquels les chiens du village, saisis de terreur, répondirent sur un ton grave et plaintif.

Un gros wagon vide, au roulement sonore, qui avait apporté une charge de blé à l'*élévateur*, passa au petit trot de son attelage fatigué puis, le silence de la nuit régna sur la prairie immense et mystérieuse. De temps à autre cependant, la brise apportait par bouffées, la rumeur vague, imprécise et lointaine, mais grandissante, du halètement puissant d'une locomotive, attelée à une longue rame de wagons, remplis de blé....Le charme de cette belle nuit invitait aux aventures.

Lucie attendait son ami; elle était déjà habillée et prête, mais elle ne voulut pas le suivre par le chemin des toits, préférant sortir par l'intérieur de la maison, ce qu'elle fit sans attirer l'attention. Il ne restait plus en bas que quelques amateurs de cartes et quelques fumeurs. Tout le monde était allé à la danse. Vers onze heures, les derniers s'en allèrent et l'aubergiste ferma sa porte et se prépara à se mettre au lit.

Dans la chambre numéro 10, les deux aoûterons avaient fait semblant de se coucher, mais en réalité, ils avaient en tête des projets plus ambitieux que cela; ils se préparaient à aller au bal et, pour une raison que nous allons voir, attendaient pour partir, que tout le monde fut couché.

"Y nous faut absolument emporter une bouteille," dit l'un d'eux. "J'aime autant rester ici et me coucher, plutôt que d'aller là, avec *rien*."

"Ah, viens donc, répondit l'autre, il va y en avoir là."

"Non, j'veux pas."

"Ben, si tu veux absolument avoir une bouteille, va en chercher une. Je vais fumer en t'attendant."

"J'sais ousque grand'père met son *stock,* c'est dans une armoire à côté de la cuisine. J'vais aller faire un tour de c'côté-là."

Ce dernier partit, laissant son camarade étendu sur le lit et fumant une cigarette.

Le prétendant numéro DEUX avait attendu Lucie patiemment, en bas, croyant qu'elle reviendrait, comme de coutume, faire un bout de veillée et qu'il pourrait la décider à l'accompagner. Il commençait à se demander ce qu'elle faisait en haut, quand il l'aperçut se glissant furtivement au dehors. Il la suivit, mais pour voir deux ombres, fugitives qui disparaissaient dans la nuit. Dans l'une de ces ombres il avait reconnu la silhouette de son concurrent. La colère le figea sur place. Il rentra dans l'établissement et s'assit dans un coin, en proie à la plus vive agitation. Il résolut de se venger, et de façon éclatante.

La salle à manger était une petite pièce carrée, placée entre la salle à fumer et la cuisine; les trois pièces étant en enfilade, il fallait, pour aller de la cuisine à la salle à fumer, nécessairement traverser la salle à manger et contourner une grande table qui occupait le milieu de l'appartement.

Profitant d'un moment où personne ne le remarquait, le prétendant malchanceux, se glissa vers la cuisine, avec l'intention de briser quelque chose, pour passer sa colère. Arrivé à la salle à manger, il eut une inspiration qu'il accueillit avec enthousiasme. Il tourna d'abord, sens dessus dessous, la grande table puis, autour des extrémités des pattes, il tendit bien raide, une corde à linge qu'il alla chercher dans la cour. Sur cette corde, il étendit la nappe blanche, de sorte que dans une demi obscurité, ce bloc avait toute l'apparence innocente d'une table.

Il lui restait un bon bout de corde à disposer; il ne trouva rien de mieux à faire que de l'attacher au bouton de la porte d'une armoire à glace qui servait à mettre la vaisselle. Il cherchait, autour de lui, un endroit où il pourrait attacher l'autre bout, pour obtenir plus d'effet, quand il entendit du bruit du côté de la cuisine. C'était l'aoûteron altéré qui furetait, à la recherche d'une bouteille et qui avait, dans l'obscurité, heurté quelque chose de sonore. Craignant d'être découvert, le comploteur attacha vivement sa corde au premier objet qu'il rencontra et qui se trouva être la poignée de la porte. Il s'esquiva ensuite tout doucement, satisfait du beau travail qu'il venait de faire et se réjouissait en pensant à la colère que ferait Lucie, le lendemain matin.

Entretemps, grand'père était descendu faire sa ronde habituelle, avant de se coucher; revenant de l'étable, il pénétra dans la cuisine à l'instant même où l'aoûteron, qui avec un flair d'Indien, venait de dénicher deux bouteilles d'alcool, s'apprêtait à déguerpir.

Se croyant découvert, ce dernier détala comme un lièvre. Apercevant une ombre suspecte qui fuyait timidement, l'aubergiste se précipita à sa poursuite. L'aoûteron était déjà rendu à la porte de sortie de la salle à manger lorsque le vieux pénétra dans cette pièce en criant: "Au voleur! Arrête, ou je tire." Cette sommation n'eut d'autre effet que d'accélérer la vitesse du fuyard.

L'aubergiste crut pouvoir rejoindre son homme en enjambant la table. Faisant appel à tout ce qui lui restait de vigueur, il prit son élan pour sauter en étendant les mains en avant, avec l'intention de les appuyer sur la surface de la table et de pivoter ensuite pour aller retomber sur ses jambes, de l'autre côté. L'idée n'était pas mauvaise et aurait pu donner des résultats si, sous la nappe, il n'y avait pas eu le vide que nous savons.

L'aoûteron, en jetant un regard en arrière, avait saisi l'intention du bonhomme; il se jeta sur la porte et la poussa d'un vigoureux coup d'épaule juste au moment où ce dernier exécutait sa savante voltige au-dessus de la table. Les événements qui suivirent ensuite, se déroulèrent avec la rapidité et l'inattendu de l'éclair et prirent des proportions de cataclysme.

Le plongeon de grand'père entre les quatres pattes de la table, fut unique. Ne rencontrant que le vide, sous la surface traitresse de la nappe, il s'écroula dans un fracas de vaisselle cassée, en même temps que du front, il heurtait violemment l'une des pattes verticales de la table, laquelle lui rejeta la tête en arrière, avec une force qui lui désarticula presque la colonne vertébrale.

On se rappelle que l'amoureux dépité avait couronné son oeuvre, en tendant une corde partant de la poignée de la porte, pour se terminer à une étagère située du côté opposé de la pièce. Cette armoire qui était toute en verre et très légère, contenait de la vaisselle et diverses provisions. A l'étage supérieur était un grand bol rempli de prunes rouges cuites dans le sucre et nageant dans un liquide visqueux. Dans un autre récipient, se trouvaient des oeufs pour le déjeuner.

Le poids de l'homme, plongeant entre les pattes de la table, tendit brusquement la corde, ce qui fit basculer l'armoire, avec tout son contenu qui descendit en cataracte et avec un tintamarre de vaisselle et de verre cassés. Le bol de prunes frappa le malheureux aubergiste à la tête, avec une précision remarquable, lui déversant généreusement le jus de fruit, dont il était rempli, sur la nuque, tandis que les oeufs profitaient de cette aubaine pour se casser ici et là, sur sa tête et sur son dos.

La même tension de la corde qui avait entrainé l'armoire, dans le désastre, ramena la porte en avant et elle vint frapper violemment l'aoûteron sur le nez. En recevant le coup, ce dernier crut avoir affaire à un autre agresseur arrivant du côté opposé; la crainte qui l'avait poussé jusque là, devint de la frénésie. Il sortit en trombe, grimpant l'escalier plus mort que vif, s'engouffra dans la première chambre qu'il aperçut et se fourra au lit, tout habillé, serrant les précieuses bouteilles avec l'énergie du désespoir.

Or, le hasard qui, ce soir-là, faisait les choses royalement, voulut que cette chambre fut celle de grand'père, et le

fuyard se trouva couché avec grand'mère qui dormait profondément, pendant que son mari, à moitié assommé, étourdi par la chute, coupé par les éclats de verre, couvert des pieds à la tête de jus de fruits et d'oeufs cassés, travaillait laborieusement à se dégager des ruines qu'il avait accumulées, en si peu de temps. Il se dirigea vers sa chambre en geignant. L'aoûteron, l'entendant venir, ramena vivement les couvertures au dessus de sa tête et se mit à ronfler avec zèle.

N'y voyant pas très clair, le vieux crut s'être trompé de chambre. Il ressortit sur le bout des pieds et entra dans le numéro dix où l'autre aoûteron, resté seul, avait fini par s'assoupir, en attendant le retour de son camarade. Le vacarme, montant de la salle à manger, venait de l'éveiller. Voyant entrer quelqu'un dans sa chambre, il dit à mi-voix: "T'as été assez longtemps et t'as fait assez de tapage pour alerter toute la police de Montréal. As-tu trouvé d'la boisson, au moins?" Prenons un coup et partons." L'aubergiste crut avoir découvert son agresseur. Le fait est qu'il n'avait pas compris le truc de la table; il était convaincu d'avoir été assailli par un cambrioleur.

"Misérable assassin, cria-t-il, j'te tiens, tu vas mourir. Dis ton acte de contrition."

Et, avant que l'aoûteron ait eu le temps de se garer, l'autre sautait dessus et se mettait à taper avec furie. Le lit ne put résister sous la violence de la lutte et s'écroula dans un bruit de ferraille. Le bonhomme cependant, encaissa sur les yeux, quelques bons coups de poing qui lui agrémentèrent la figure de plaques noires, lesquelles firent bonne mine de chaque côté de la bosse respectable qui avait surgi au milieu de son front, par suite de la rencontre que nous savons avec l'une des pattes de la table.

Le jeune homme cependant, faisait des efforts inouis pour se dégager de l'étreinte de son assaillant. Il réussit à se replier les jambes et, par un brusque mouvement de détente, l'envoya rouler à l'autre bout de la chambre. Le vieux revint tout de suite à la charge et les deux hommes continuèrent à lutter sur le plancher, faisant voler les débris de la couchette aux quatres coins de la chambre.

Le vacarme et les cris de: "Au voleur, au meurtre!" mirent en émoi les occupants des autres chambres; plusieurs se risquèrent timidement dans le corridor. La bonne femme s'éveilla à son tour et, après avoir écouté un instant, donna

une vive bourrade à son voisin: "Lève-toi, vieux, dit-elle, les deux p'tits gars de Québec sont chauds et s'battent. Va les séparer, y vont s'faire mal."

L'aoûteron avait bien entendu le bruit de la battaille, mais il croyait qu'il venait de la chambre des vieux. Il n'y comprenait rien. A cause des bouteilles compromettantes et des événements de la salle à manger, il n'était pas fort anxieux de se montrer. La bourrade de la bonne femme lui fit comprendre l'étendue de sa méprise. D'un bond, il fut en bas du lit et il se précipita dans le corridor où il se mêla discrètement à un groupe qui essayait de séparer les combattants.

On réussit enfin à arracher le malheureux moissonneur des griffes de l'aubergiste, qui était bien décidé à l'exterminer. Il ne fut pas facile de lui faire comprendre qu'il s'était trompé, mais il se croyait blessé à mort et réclamait à grands cris qu'on arrêtât, disait-il, le sang qui lui coulait sur la figure et sur la nuque.

Quelqu'un s'avisa de faire de la lumière et, ouvrant le collet de sa chemise, il s'en échappa un gros pruneau tout imprégné de sirop visqueux. On reconduisit le *blessé* à sa chambre où il finit par se coucher. Il se jeta sur son lit en geignant, mais il laissa échapper un énergique juron, lorsqu'il prit contact avec les deux bouteilles que le premier aoûtevon avait laissées là, dans sa fuite.

Pour le coup, sa raison refusa de comprendre. En réponse à ses gémissements, la bonne femme le traita de vieil ivrogne. Il succomba bientôt à un sommeil sans rêves et, le silence de la nuit ne fut plus troublé que par l'arrivée de Lucie rentrant du bal, où elle s'était amusée énormément.

Le premier visage que l'aubergiste rencontra, le lendemain matin fut celui du soupirant dont il poussait la candidature à la main de sa fille. Ce dernier était venu rôder pour constater les effest de sa petite mystification et taquiner Lucie. Il entrait juste au moment où le bonhomme examinait les dégâts de la salle à manger et essayait d'en computer l'étendue du seul oeil valide qui lui restait. Il était d'une humeur d'ours *grizzly*, n'ayant pas encore eu le temps d'absorber son *eye opener* réglementaire. Le moment n'était pas propice pour le taquiner.

"Grand'père, dit l'arrivant, bêtement en essayant d'être narquois. Est-ce que Lucie a trouvé la table bien à-plomb, ce matin? Ah, Ah!"

"Comment, c'est-y toé qu'à tourné la table à l'envers, hier soir?"

"Heu, Heu, Ah, Ah, Ah! C'est un bon tour, çà, hein, grand' père. Je riais tout seul, durant la nuit, rien qu'à y penser."

"Ah, tu riais tout seul. Eh ben, tu vas danser."

Faisant appel à toute son énergie il concentra dans un suprême effort, toute la colère et à toute l'amertume des avanies de la nuit, dans la magistrale tripotée qu'il administra au malheureux garçon qui était trop ahuri pour se défendre puis, il mit le comble à son oeuvre par un vigoureux coup de pied à l'endroit classique, ajoutant que si jamais le mystificateur remettait les pieds dans son établissement, il complèterait ce travail de démolition.

Après le lever de la bonne femme, les aoûterons allèrent, sur la pointe des pieds, récupérer les deux bouteilles qu'ils trouvèrent intactes, sous le lit. Après un succulent déjeuner, ils prirent le train pour Montréal, accompagnés des bénédictions de leurs hôtes et avec des invitations de revenir l'année prochaine.

CHAPITRE XIV

LES DEUX MAQUIGNONS

La scène se passe en cour de justice de paix, dans un petit village de l'Alberta. L'accusé et le défendeur, deux maquillons, se sont copieusement enguelés, en attendant l'arrivée du Juge de Paix. L'entrée de celui-ci, dans la salle, accompagné d'un sergent de la Gendarmerie à cheval du Nord-Ouest, fait taire les deux spécialistes en chevaux et la paix se fait.

L'homme de loi s'assied gravement à son bureau tandis que le gendarme déclare *la cour ouverte,* "Au nom du Roi", selon la formule traditionnelle, puis dit:

"Accusé Surotin, approchez."

L'interpellé vint se placer respectueusement en face du juge qui se mit à lire solennellement un papier qu'il tira de sa poche. Les motifs de l'accusation y étaient énoncés comme suit:

"César Lembrumé, commerçant de chevaux, DECLARE, après avoir prêté serment, que le 6 février, de l'année 1901, vers six heures du matin, Rustique Surotin, commerçant de chevaux, a conspiré, sous forme d'esprit entouré de feu, censément être du feu de l'enfer, lequel brûlait sans consumer ledit Surotin; qu'il a, nonosbtant, intimidé ledit Lembrumé, lui a insidieusement troublé la conscience en personnifiant le démon et abusant du prestige diabolique, lui a subséquemment et illégalement extorqué la somme de cent dollars, et a causé un grand préjudice à sa santé."

La lecture de cette remarquable accusation terminée, le magistrat tendit le papier au gendarme, en faisant de louables mais futiles efforts pour garder sa dignité.

"Accusé Surotin, dit-il, qu'avez-vous à répondre, pour votre défense?"

"Rien, M'sieur l'juge, excepté que j'suis pas coupable et que César Lembrumé est une canaille."

Lembrumé, de sa place:

"Moi, canaille, et c'est toi qui ose dire ça, espèce de singe de satan. Ça m'ferait plaisir de t'mettre mon poing sur la figure."

Le gendarme, sanglé dans son uniforme d'une correction méticuleuse, écoutait, placide, ne comprenant pas un mot à cette enguelade, tandis que le juge de paix laissait faire, dans l'espoir d'en recueillir quelques bribes de vérité. Comprenant de moins en moins, il finit par perdre patience.

"Lembrumé, dit-il, avec humeur, arrivez au point et définissez vos griefs avec plus de clarté, si vous voulez qu'on vous écoute; sinon, je renvoie votre plainte, avec dépens. comme étant non fondée."

Lembrumé radouci:— "Il me semble que c'est bien clair. Surotin m'a intimidé, au moyen d'une mauvaise fumisterie, pour me soutirer de l'argent. Je veux me faire rembourser et je réclame contre lui, des dommages et une punition exemplaire."

Le Juge: "Eh bien, faites votre preuve, produisez vos témoins."

Lembrumé: "Des témoins, comment voulez-vous que j'en aie, des témoins? La chose s'est passée sur mon fenil, à six heures du matin; il n'y avait que lui et moi, et cette canaille-là se faisait passer pour un esprit."

Le Juge: "Si je vous comprends bien, vous avez vu une apparition."

Lembrumé: "Sans vous offenser, Votre Honneur, je dois d'abord vous dire que je n'crois pas à l'enfer."

Le Juge: "Ça ne m'offense pas, mais je ne vois pas bien qu'est-ce que cette profession d'incrédulité vient faire ici."

Lembrumé: "Je veux dire que je n'y croyais pas, avant de connaître la profondeur de la fourberie de Surotin. J'ai eu la malchance d'y croire, pendant quelques jours, et c'est justement à cause de ça que je suis ici pour demander justice." *Déclamant*: "Je ne crois plus maintenant qu'en la Justice immuable!"

Le Juge: "Je suppose que les citoyens de l'enfer ne s'en porteront pas plus mal, mais je vous préviens que cette soif de la justice, avec un "J" majuscule, m'a l'air plutôt

suspecte. Je crois que ce que j'ai de mieux à faire, pour en finir, est de vous débouter, tout simplement."

Lembrumé: "J'arrive au fait, Votre Honneur. Ecoutez-moi encore un p'tit peu, et vous allez tout comprendre."

Le Juge: "Mais, je n'fais que ça, depuis près d'une heure et tout ce que j'ai pu savoir est que vous ne croyez pas à l'enfer. Ça ne m'intéresse guère, car vous n'êtes pas le premier imbécile qui dit ça."

Lembrumé: "Ah, pour ça, par exemple, non; je ne cède pas d'une semelle. C'est bien assez d'avoir faibli une fois pour me faire rouler. *S'oubliant*: Je veux que l'diable m'emporte si jamais on m'y reprend."

Rires dans l'assistance.

Le Juge: "Plus vous déclamez et plus votre affaire devient ténébreuse. Je crois que vous n'êtes qu'un farceur vous-même. Vous faites perdre le temps de la justice."

Lembrumé, véhément: "Une seule petite minute, Votre Honneur. J'ai cru sans croire. C'est-à-dire que j'ai cru à l'enfer, parce que Surotin m'a fait croire qu'il était dedans, et cela, pour me soutirer de l'argent. Voilà la vérité nue devant vous."

Une voix dans l'auditoire: "Habillez-la."

Le Juge: "Vous prétendez que l'accusé qui est ici plein de vie, vous a fait croire qu'il y avait un enfer et qu'il y était. Il faut que vous ayez pris une cuite pas mal dépareillée, pour en venir là, un homme comme vous, confirmé dans des principes immuables."

Lembrumé, piqué: "Il n'était pas nécessaire d'être ivre, pour croire à ce fantôme; n'importe quel innocent, comme vous et moi, y aurait cru; sauf l'respect que j'vous dois."

Le Juge, sarcastique: "En dépit de vos principes immuables, vous vous êtes fait rouler par un vulgaire fantôme."

Lembrumé: "Ce fantôme-là, Votre Honneur, était en chair et en os, et la preuve, c'est qu'il m'a coûté cher."

Le Juge, incrédule: "Vous persistez à dire que l'esprit n'était pas en bouteille?"

Lembrumé: "Au contraire, il était sur mon fenil."
Gaieté, dans l'assistance.

Le Juge: "Quelle mine avait-il et qu'est-ce qu'il faisait sur votre fenil?"

Lembrumé: "Il m'attendait. C'était un grand esprit, enveloppé dans une sorte de linceul transparent et il était tout en feu, mais sans flamber. Je m'en cache pas, Votre Honneur, il était effrayant. Malgré le froid, j'ai senti un courant chaud comme de l'eau bouillante, qui me descendait jusque dans les jambes, en l'apercevant."

Le Juge,narquois: "Vous n'avez pas pensé à prendre votre chapelet, pour le chasser?"

Lembrumé: "J'étais trop saisi, et puis il s'est mis à parler et j'ai resté comme paralysé sur place."

Le Juge: "Qu'est-ce qu'il vous a dit, comme ça?"

Lembrumé: "Lembrumé, qu'il dit, d'une voix qui semblait venir du fond d'un puits, j'suis l'âme de ton voisin, Rustique Surotin. Mon corps mortel a été tué dans un accident, à la chasse, hier, et il ne sera pas retrouvé avant l'printemps prochain, vu qu'il a été recouvert par la poudrerie. J'suis en enfer parce que j'ai pas fait mes pâques depuis cinq ans et j'suis un démon; tous les damnés sont des démons. Rappelle-toi notre pacte. C'est pour ça que j'ai eu l'ordre de venir t'avertir. Tu as encore la chance d'échapper au feu qui m'dévore, en réparant les injustices que tu as commises dans tes échanges de chevaux, à moi premièrement. Mais, dépêches-toi, il ne te reste pas beaucoup de temps. Et, il disparut."

Le Juge: "Et, vous vous en êtes laissé imposer par cette scène théâtrale. Pour un esprit fort, vous n'êtes pas fort."

Lembrumé, penaud: "Je l'admets, Votre Honneur, mais il y a une circonstance atténuante. On avait coutume, le soir, en fumant, de discuter de l'enfer, lui prétendait qu'il y en avait un, et moi, qu'il n'y en avait pas. La semaine, avant son supposé décès, on a eu une discussion plus vive que de coutume. Pour en venir à une entente, on convint que le premier qui mourrait viendrait avertir l'autre."

Le Juge: "Est-ce que ce n'est pas plutôt votre conscience qui vous a troublé l'esprit?"

Lembrumé: "J'vais être franc avec vous, Monsieur le Juge. Vous savez, par vous-même, sauf vot'respect, qu'on fait souvent des marchés entre voisins et qu'on n'a pas toujours l'dessus, surtout dans les échanges de chevaux. Il faut bien

alors, trouver des petits trucs pour s'égaliser. Faut dire qu'on change souvent de chevaux. Rustique m'avait honteusement roulé dans un échange de chevaux, l'année dernière. Pour me refaire, j'ai laissé venir chez moi un de ses cochons et quelques poules. Oh, bien innocemment, je vous assure. Et puis, ces bêtes-là s'ennuyaient chez lui."

Le Juge, gravement: "Hum, compensation occulte. Je ne vois pas de quoi vous avez à vous plaindre. Ça m'a tout l'air que Surotin ne vous a fait qu'une bonne peur, parce que vous l'avez volé."

Lembrumé: "S'il s'en était tenu là, je n'aurais rien à dire, mais il est revenu le lendemain, au même endroit et à la même heure, et il était encore plus terrible que la première fois. —Excrément de la terre, qu'il me crie, en rugissant, tu n'as pas encore réparé tes injustices. Je t'ordonne de porter tout de suite à ma veuve, la somme de cent dollars que tu m'as extorqués dans notre dernier échange de chevaux. Je descends, ce soir, au septième tréfond de l'enfer, pour assister au grand conseil présidé par le grand Asmodée lui-même, et recevoir tous les pouvoirs du trente-troisième degré qu'un démon gradé doit posséder. Je reviendrai dans trois jours, bien armé et puissant. De plus, je ne serai pas seul. Si tu as eu l'audace de me désobéir, tu disparaîtras de la surface de la terre.— "

Le Juge, sarcastique: "Et vous avez payé, comme un vulgaire croyant?"

Lembrumé, penaud: "Hélas, oui, Votre Honneur. Sous l'effet du saisissement, j'ai porté l'argent tout de suite à Madame Surotin. Elle avait, comme qui dirait, l'air de m'attendre et ne semblait pas trop triste de la mort de son mari."

Le Juge: "Le fantôme est-il revenu vous remercier?"

Lembrumé, misérablement: "J'vous crois qu'il est revenu, mais pas pour me remercier. Le lendemain, il était chez lui, vaquant tranquillement à ses petites affaires, comme si rien n'était arrivé. Vous m'croirez si vous voulez, Monsieur l'Juge, mais quand j'ai voulu lui parler de la comédie qu'il avait joué, il a fait semblant de n'pas comprendre et il m'a dit que la boisson me faisait avoir des hallucinations; qu'il était temps que j'arrête de boire. J'ai été tellement ébranlé par le choc nerveux, Votre Honneur, que j'ai failli en faire une maladie; j'en ai perdu l'appétit et le sommeil. Je réclame des dommages. "

Le Juge: "Accusé, Rustique Surotin, dites-nous maintenant votre version de l'affaire."

Surotin: "Lembrumé est commerçant de chevaux, comme moi, autrement dit, maquignon de son état, comme vous savez. Or, l'autre jour, il m'arrive avec un animal fringant qui me tombe dans l'oeil tout de suite, une vraie peinture et, avec ça, corsé comme une maîtresse d'école. Il dansait et piaffait (pas Lembrumé) en faisant voler la terre avec ses sabots, mordait rageusement son mors. Lembrumé avait toutes les peines à le maîtriser. —C'est pas à changer, ce cheval-là? que j'lui demande. Cela le fit rire.— Tu sais bien, dit-il que des chevaux comme ça ne se changent pas. Sans compter que t'as rien pour m'intéresser —"

Il me fait embarquer dans sa voiture et on va faire un tour. Le cheval avait le diable dans l'corps, Votre Honneur. Plus j'en avais envie, et plus Lembrumé prétendait ne pas vouloir s'en séparer. Et tout l'temps, il était malade pour changer. Vous connaissez ma jument blonde, M. l'Juge. Sauf vot'respect, c'est une bonne bête, un peu palotte, sur la route, mais encore solide. Je l'aurais pas vendue pour cent cinquante piastres. Pour piquer au plus court, j'vous dirai que le sacré maquignon m'a si bien entortillé qu'une heure plús tard, il s'en allait avec ma jument et cinquante piastres de r'tour."

"Le lendemain matin, vous pensez bien que j'avais hâte d'aller à l'écurie voir mon nouveau cheval. C'était dimanche et j'me proposais bien de le prendre pour aller à la messe. Je m'faisais d'avance, une fête *d'enfiler* les voitures. J'connaissais personne assez greyé de chevaux dans l'canton, pour me tenir tête.

En entrant dans mon écurie, qu'est-ce que j'aperçois? Un animal qui semblait à moitié mort; il avait les yeux morts et il se tenait la tête baissée, entre les deux pattes d'avant; il n'était plus r'connaissable. Je voulus l'pousser pour passer à côté; cela l'fit tomber. J'vins près de tomber, moi aussi, de surprise. Eh ben, que j'me dis, là tu t'es fait mettre les mouches, Rûstique, comme il faut."

Le Juge "Comment expliquez-vous ça?"

Surotin: "Dôpé, Votre Honneur."

Le Juge: "Dôpé?"

Surotin: "Oui, dôpé. J'peux bien vous dire ça, à vous.

C'est un truc qui s'pratique, entre maquignons, pour donner de la vie à un animal fini. Donnez-moi le piton le plus dégénéré et avec une dose de nitroglicérine, je vous garantis d'en faire un cheval aussi fringant qu'un étalon sauvage, mais ça n'dure pas; une fois l'effet passé, par exemple, il vous reste plus rien dans les mains.

C'est l'tour que Lembrumé m'a joué, à moi, un copain. Je n'étais pas sur mes gardes, parce que ces tours-là, on s'les joue jamais entre maquignons hónnêtes. C'est pour ça que j'lui ai pas pardonné."

Le Juge: "Et c'est pour ça que vous avez voulu vous refaire."

Surotin: "J'commençais à considérer mon argent comme perdu, puand il m'est venue une inspiration subite et j'lui ai monté la scène du diable, parce que j'le savais peureux comme un lièvre et superstitieux, par-dessus le marché. Seulement, il ne vous a pas tout raconté; il a oublié des détails qui pourraient vous amuser, M. l'Juge, si vous m'permettez de les conter."

Le Juge: "Allez-y, mais soyez bref."

Surotin, joyeusement: "Quand je lui eus annoncé solennellement que j'étais devenu diable, il fut si effrayé qu'il tomba à genoux. —J'vous en prie, M. l'diable, qu'il me dit d'une voix qui tremblait, ne m'faites pas de mal; je suis un pauvre homme et je vous promets de ne plus jamais changer de chevaux.— Ça, c'est ton affaire, que j'répondis, j'suis pas sorti de l'enfer pour t'convertir. Ca nous plait, là-bas, que tu restes voleur comme ça. —Qu'est-ce que vous voulez que j'fasse, mon bon Monsieur Satan? dit-il encore, rendu au dernier degré de l'épouvante.

"Quand j'ai vu que ça prenait si bien, j'ai décidé de pousser l'affaire jusqu'au bout et je lui dis: —Sois ici demain matin, à la même heure et j'te dirai quoi faire.

Le lendemain matin, j'étais au rendez-vous, sur le fenil, et lui aussi. J'avais mis de la vérité dans mon accoutrement, en ajoutant du noir et du jaune, à mes voiles. —Approche ici, mauvais maquignon, que je lui dis, d'un ton impérieux. Ta vilaine carcasse n'en a pas pour longtemps, avant de venir griller avec nous.— L'effet fut saisissant. —Monsieur l'diable, parvint-il à articuler avec difficulté, tandis que les dents lui claquaient dans la bouche, permettez-moi de garder mon chapelet à la main.— Ton chapelet m'fait pas peur, que je répondis. Approche ou je vais envoyer un de mes amis te chercher.—

Il fit quelques pas en avant, puis s'arrêta, glacé d'épouvante. —Tu vas, tout de suite, que je lui dis, porter à ma femme, la somme de cent dollars, en restitution de ce que tu m'as volé sur l'échange de chevaux. Je t'avertis que si tu m'désobéis, tu vas danser. Je reviendrai dans trois jours.—

J'éteignis les torches électriques que j'avais à l'intérieur de mes draperies transparentes. Je l'entendis déguerpir à toutes jambes, et j'allai tranquillement me cacher chez moi.

Dans la journée, je le vis venir, par la fenêtre de la cuisine, où j'étais en observation. Il entra, déposa cent piastres sur la table et s'en alla furtivement, comme quelqu'un qui a fait un mauvais coup.

Voilà, Votre Honneur, toute l'affaire, telle qu'elle s'est passée."

Lembrumé, furieux et montrant le poing à Surotin: "Canaille, va, si j'avais su........"

Le Juge: "Vous avez l'air d'être deux fameux fumistes, et je me demande lequel est le plus fourbe. J'ai une forte envie de vous envoyer, tous les deux, passer un mois à l'ombre. En tous cas, je vous laisse aller, pour cette fois, sous sentence suspendue. S'il m'arrive la moindre plainte de tricherie, contre vous, César Lembrumé, dans les échanges de chevaux, j'envoie la police montée vous chercher. Et quant à vous, Rustique Surotin, si j'entends dire qu'il y a le plus petit fantôme ou le moindre feu-follet, dans votre voisinage, vous irez réfléchir en prison sur les inconvénients qu'il peut y avoir à singer le diable.

La séance est levée."

CHAPITRE XV

LE CHEMINEAU

Lorsque le docteur annonça à l'épouse de Prudent Leborné, qu'elle avait donné le jour à un robuste gaillard muni de poumons excellents, elle déclara, séance tenante que cet unique rejeton s'appellerait : GEORGES WASHINGTON LEBORNE. Le digne Prudent acquiesça diplomatiquement à cette ordonnance qu'il savait, par expérience, avoir autant d'efficacité que les placets avec lesquels on envoyait les gens à la Bastille. Mais, rendu à l'église, pour la cérémonie du baptême, il prétendit avoir oublié le nom qu'avait choisi la mère et il abandonna au parrain et à la marraine, le soin de numéroter l'héritier, pour toujours.

Ceux-ci, qui n'avaient pas l'imagination puissante de Madame Leborné, se contentèrent de donner à leur filleul, les noms prosaïques de Georges Valentin.

Les maris qui voguent sur une mer conjugale orageuse, sont souvent obligés d'user de subterfuges, pour empêcher le naufrage. Prudent Leborné était dans cette catégorie. En revenant de l'église, il fut pris de remords et il communiqua ses inquiétudes au parrain et à la marraine qui convinrent de dire à la maman que son rejeton, après avoir été débarrassé de la tache originelle, s'était laissé octroyer, sans trop récalcitrer, les noms de GEORGES-WASHINGTON-VALENTIN.

Tout le monde fut content, mais avec le temps, on s'aperçut que GEORGES-WASHINGTON était trop encombrant, de sorte que le fils Leborné devint Valentin tout court, pour être réduit plus tard à VAL, par les gamins de son âge.

Valentin se développa normalement. Il était muni d'un jeu de poumons qui auraient fait honte au meilleur accordéon italien; et, c'est sans le moindre effort, qu'il exécuta les beuglements réglementaires des trois premiers mois qui suivirent sa naissance.

A l'âge de six ans, on l'envoya à l'école, mais ses succès ne répondirent pas aux espérances de Madame Leborné.



Il ânonna, tant bien que mal, jusqu'à l'âge de 14 ans, alors qu'il ferma livres et cahiers pour toujours. Il ne trouva rien de mieux à faire qu'à vagabonder avec d'autres gamins et il commit quelques fredaines qui obligèrent ses parents à penser sérieusement à son avenir.

Il fut placé dans un garage en qualité de graisseur. Avec le temps, il s'initia aux secrets de la mécanique automobile et acquit une habileté moyenne. Cependant, il avait la hantise des aventures et des grands espaces; il résolut de partir.

C'était à l'époque où l'on embrigadait chaque année, une armée de moisonneurs formée d'éléments hétéroclites, criards et tapageurs, pour aller récolter les *moissons d'or de l'Ouest,* selon la métaphore puissante des optimistes du temps.

Valentin partit donc avec une de ces *excursions,* et sans but bien défini. Il se trouva tout de suite à l'aise et dans son élément avec ses compagnons de route et il se rendit populaire grâce à son entrain et à ses petits talents de société. Il avait une belle voix, jouait à perfection de la *musique-à-bouche.* Il contribua beaucoup à rompre la monotonie du voyage.

A Winnipeg, il dit adieu à ses compagnons et fut embauché tout de suite par un fermier roumain, d'une localité environnante et qui était venu tout exprès à l'arrivée du train. Le nouveau patron de Valentin répondait au nom, sans doute euphonique en roumain, de Askenté Torstisci. On tomba vite d'accord sur les conditions de l'engagement et Valentin fut invité à s'installer tant bien que mal, plutôt mal, à l'arrière d'un petit camion Ford encombré d'objets disparates entassés pèle-mèle. Il se trouva serré entre un soc de charrue et des sacs de ficelle d'engerbage qui manquaient décidément d'élasticité pour absorber les secousses de la *Lizzie* ([1]) que conduisait avec détachement, la fille du roumain, sur une route raboteuse.

Isidora —c'est le nom de notre nouvelle connaissance— était fille unique et orpheline de mère. Dans l'intimité, elle était Dora, pour tout le monde. C'était une fille active, excellente ménagère et qui régentait d'une main ferme les gens et les bêtes de la ferme.

Après un souper abondant servi à ses hôtes, elle fit disparaître la vaisselle du repas, en un tour de main, puis elle entraîna Valentin au salon, faire du chant et de la musique. Elle savait tapoter avec entrain, à peu près tous les airs

(1) Lizzie; argot pour désigner les anciens fords à pédales.

au jazz moderne sur le piano. De son côté, Valentin joua quelques airs de danse sur son *brise-babines*. Bref, la soirée fut des plus agréables, y-compris pour le père Torstisci, et tous se retirèrent fort satisfaits les uns des autres.

Comme Valentin était entreprenant et ne s'embarrassait pas des conventions sociales, il fut vite de la maison. Au bout de deux jours, il appelait déjà la fille du patron de son prénom de Dora et il avait réussi à s'annexer quelques baisers clandestins, ce dont elle ne se montra pas trop formalisée.

Isidora Torstisci n'était pas une beauté, mais elle avait les traits réguliers, elle était bien proportionnée et possédait la voix bien timbrée des gens ayant beaucoup vécu au grand air. Elle plut énormément à Valentin. Ce dernier plut aussi, car l'idéal d'Isidora était aussi imprécis que les horizons de ses vastes prairies.

Tout le temps que durèrent les travaux de la moisson, ils ne se privèrent pas de se dire l'admiration mutuelle qu'ils éprouvaient l'un envers l'autre. Valentin songeait qu'il y avait décidément des avantages pour lui à s'établir dans l'Ouest canadien et il envisageait, avec de moins en moins d'enthousiasme, la perspective de retourner végéter à Montréal. Isidora l'engagea fortement à persévérer dans cette attitude.

Un soir qu'ils veillaient sur le perron, Valentin dit tout-à-coup: "Veux-tu être ma femme, Dora?"

"Je pense bien que ce n'est pas possible," répondit tristement celle-ci.

"Et pourquoi?" demanda Valentin.

"Parce que mon père ne consentira jamais. Il a la tête dure et il veut que j'épouse un homme de ma nation. Il va sûrement me déshériter, si je lui désobéis."

"Qu'à cela ne tienne, répliqua Valentin, nous nous passerons de son consentement et de sa ferme et nous serons heureux quand même. J'ai un bon métier et nous irons vivre à Winnipeg."

Isidora qui ne demandait qu'à se laisser convaincre, trouva ces arguments satisfaisants et, après l'accomplissement des rites osculatoires usités en pareille circonstance, depuis que le monde tourne, il fut décidé qu'elle annoncerait la chose à son père, le lendemain matin. Elle tint parole.



"Pop, dit-elle, d'un ton décidé, au moment où le père Torstisci se préparait à boire son café brûlant, Valentin et moi, nous avons décidé de nous marier."

Le père ne s'attendait pas à une tuile de cette envergure. Sa fille avait habilement synchronisé la phrase fatidique, avec le geste de dégustation du café, de façon que le dernier mot de la phrase frappât l'oreille du buveur au moment précis où il avait la bouche pleine du liquide brûlant.

L'effet de ce stratagème fut exactement celui qu'elle avait prévu. Le bonhomme étouffa, éternua, toussa, avant de pouvoir retrouver l'usage de la parole, et quand il put enfin parler, il se trouva en face d'une personne qui avait eu le temps de maîtriser ses nerfs et qui reçut l'orage, sans broncher.

"Il n'est pas nécessaire de faire autant de potin, dit-elle, c'est pas vous qui épousez Valentin, c'est moi toute seule. Je l'aime et le mariage va se faire."

Il menaça de la déshériter, ce à quoi elle répondit:

"Je suis fille unique, de sorte que si vous me déshéritez, vous serez bien obligé de me *réshériter*, en fin de compte."

En présence de cette froide logique, le papa Askanté resta muet. Huit jours après, le mariage était fait et les jeunes époux étaient confortablement installés dans un *flat*, à Winnipeg, le beau-père ayant fait les frais de l'installation, tout en protestant vigoureusement, pour la sauvegarde des principes.

Les mécaniciens de garage étaient en demande et comme Valentin n'était pas plus mauvais que la moyenne, il obtint facilement de l'emploi. Son salaire était satisfaisant, sa femme bonne ménagère, de sorte qu'ils vécurent assez bien. De temps à autre, le père Torstisci leur rendait visite, apportant des menus cadeaux de provisions qui soulageaient d'autant le budget du jeune ménage. Il avait fini par pardonner généreusement à sa fille, ce qu'il appelait une mésalliance. Dans l'intervalle, il avait pu engager un couple belge pour tenir sa maison; le mari était bon travailleur, la femme économe, de sorte que le départ d'Isidora ne causa pas trop de perturbations à la maison.

Valentin était le modèle des époux, sinon le plus intelligent. Il était rangé comme un sou neuf, ponctuel à remettre chaque samedi, le montant de sa paie à sa femme. Enfin, le ménage marchait comme sur des coussinets à billes, si

bien que le beau-père se reprochait de ne pas l'avoir gardé avec lui à la ferme.

Il y avait bien un an qu'ils étaient mariés, lorsqu'un soir, Valentin manqua au rendez-vous à la table familiale. Sa femme, inquiète, téléphona vainement de divers côtés, sans pouvoir le découvrir.

Vers une heure du matin, il déferlait sur le perron du *flat* comme l'oeuf traditionnel, heureux d'une cuite si bien réussie et clamant son bonheur aux échos endormis du voisinage.

Sa femme fut tellement bouleversée qu'elle le reçut charitablement sans récrimination et, en épouse intelligente, elle attendit au matin, pour les explications qui s'imposaient. Il s'éveilla, le lendemain, avec la classique *gueula lignea* et la racine de chaque poil composant son système chevelu, animé de vibrations qu'il aurait pu prendre pour des électrons en balade, s'il avait connu la théorie de la structure des atômes.

Il expliqua vaguement à sa femme que c'était la première fois que pareille chose lui arrivait, ce qui n'était que relativement vrai, qu'il avait *frappé une luck*, avec des amis, d'où était résultée la cuite en question, qu'au surplus, il regrettait sincèrement. Il obtint facilement son pardon d'une épouse dont le coeur ne demandait qu'à pardonner.

Cependant, quinze jours plus tard, il commit une nouvelle infraction contre la vertu de tempérance et, une autre semaine ne s'était pas écoulée qu'il se paya une troisième cuite plus fionnée que les deux premières. Après cela, ce fut la dégringolade; il cessa de travailler et devint un perpétuel altéré.

Il fallait vivre; sa femme se chargea de gagner le pain de la famille. Avec l'aide financière du père Torstisci, elle ouvrit un petit commerce d'épicerie qui prospéra. Deux années passèrent. Valentin buvait et sa femme le faisait vivre. Comme il avait l'ivresse plutôt joyeuse et comateuse que belliqueuse, elle le tolérait patiemment.

Entre temps, deux enfants étaient nés et Valentin interrompit sa noce, juste le temps d'assister aux baptêmes.
turne et ne manifesta aucune intention de travailler. Il

Un jour, il cessa subitement de boire, mais devint taci-
semblait indifférent à son entourage.

Trois ans après son mariage, le 17 mars au matin, jour de la St-Patrice, il sortit, disant à sa femme qu'il allait voir la parade des Irlandais. Accoutumée qu'elle était à ces sorties, elle n'y fit pas attention. Il fut quatre ans à son voyage. Cette disparition qui, d'après les règles du bon sens, aurait dû la réjouir, la mit au désespoir. Elle finit cependant par s'accoutumer à la vie seule et sembla oublier. Un troisième enfant vint au monde quelque temps après le départ de Valentin et rien ne troubla plus la tranquillité de la petite famille. Quatre années passèrent donc.

C'était encore au temps de la moisson et les trains de moissonneurs déversaient sur les Prairies leur cohue ordinaire. Il était six heures du soir et Isidora se préparait à fermer son établissement, lorsqu'elle vit entrer un personnage que, malgré sa mise dépenaillée, elle reconnut tout de suite: "Valentin!" "Dora!"

Sous le coup de la surprise, elle lui sauta au cou et l'embrassa avec impétuosité —les femmes sont sujettes à ces manques de logique qui nous déconcertent— mais elle se reprit bien vite et, sur un ton où elle mit toute le rancoeur qu'avaient accumulée dans son coeur quatre années d'abandon, elle s'écria: "Que viens-tu faire ici, propre à rien?"

Valentin, que le premier accueil avait surpris, fut complètement déconcerté par cette brusque saute d'humeur et il ne sut que répondre. Lorsque sa femme eut fini de déverser sur lui le trop-plein de son indignation, elle lui signifia d'avoir à déguerpir pour toujours. Valentin ne se tint pas pour battu; il plaida sa cause avec chaleur, prétexta que c'était la maladie qui l'avait tenu éloigné et jura qu'il ne buvait plus.

Voyant que sa femme ne fléchissait pas, il jugea qu'il était plus prudent de se retirer, pour le moment. Il s'achemina vers la ferme du beau-père, mais la réception qu'il eut là lui causa une amère surprise. L'argument qui termina l'entrevue fut bref et à point. Il le reçut à l'endroit qu'il avait toujours cru ne devant servir que pour s'asseoir, et il dut descendre le perron avec une célérité dont il ne se croyait pas capable. Il s'en fut donc loger dans une hospitalière meule de foin, déjà en partie occupée par des veaux et des cochons des plus sociables.

On dit que la nuit porte conseil. Cette nuit-là cependant, donna un bien mauvais conseil à Madame Leborné. La détente qui suivit la mercuriale qu'elle avait servie à son mari, fut abondamment lacrymatoire. Si Valentin avait

insisté plus fortement, il perdait la partie; par son recul stratégique, il la gagna. Ce qui prouve qu'en amour, comme à la guerre, la stratégie qui gagne les batailles ne diffère pas.

Le coeur de la femme est une énigme assez difficile à déchiffrer, mais qui a toujeurs un point vulnérable. Il s'agit de le découvrir. Attendu que l'épouse de notre héros n'était pas l'exception qui confirme la règle, mais qu'elle la confirmait plutôt par analogie que par contraste, son coeur était vulnérable à plus d'un endroit.

Quand Valentin rappliqua humblement au logis, le lendemain soir, après avoir erré au hasard, toute la journée, sale, misérable, la mine piteuse, elle l'enlaça tendrement de ses deux bras et, cette fois, resta suspendue à son cou. La partie était gagnée pour Valentin, sans combat.

Il fut débarrassé du traditionnel rouleau de couvertes des voyageurs, conduit à la cuisine où il reçut un savonnage soigné dont il avait grand besoin, et ensuite placé en face d'un excellent repas auquel il fit honneur. Il refit connaissance avec ses enfants et on lui présenta son fils posthume, c'est-à-dire celui qui était né après son départ pour aller voir la parade de la St. Patrice. A partir de ce moment-là, la barque conjugale se balança de nouveau sur une mer aux reflets d'azur teintés d'or sous un ciel limpide.

Cette période de félicité dura deux années, pendant lesquelles deux autres enfants vinrent s'ajouter aux trois premiers. Le petit commerce d'épicerie marchait pas trop mal, Valentin ne buvait pas, et même, travaillait. L'aisance régnait à la maison.

Un soir, Valentin prit son chapeau et sortit tranquillement en fumant sa pipe, disant à sa femme qu'il allait voir un *show*. Le *show* dura sept ans. Un autre enfant posthume vint au monde quelques mois après ce second départ et ensuite, la vie à la maison reprit son cours normal, comme si le chef de la famille était mort.

Pendant deux ou trois ans, la courageuse épouse attendit le retour de son volage mari, puis elle y pensa moins. Les soins que réclamait sa famille grandissante absorbèrent tout son temps, de sorte que le commerce fut négligé et ne tarda pas à péricliter. Elle le vendit finalement et, comme le père Torstisci se faisait vieux et avait besoin de quelqu'un à la ferme, il amena toute la nichée chez lui, mais il avertit sa fille, au préalable, que si Georges-Washing-

ton-Valentin Leborné réapparaissait jamais, il se chargerait de l'exterminer de ses propres mains. De plus, il lui défendit de porter le nom de Leborné.

Il y avait plus de sept années que le gendre était parti pour la seconde fois, quand le père Askenté remarqua des allures étranges chez sa fille, et bientôt, il ne put plus se dissimuler le fait qu'elle était dans une situation intéressante. Voulant tirer l'affaire au clair, il tomba à la renverse, en apprenant que son malencontreux gendre était de retour depuis plusieurs mois et était l'auteur légitime de cette illégitimité. Il n'avait trouvé rien de mieux à faire, en revenant, que de *séduire* sa propre femme. Et ce qui faisait bouillonner le juste courroux du beau-père Torstisci, c'était d'être obligé d'accepter cette situation en silence. Il dut donc comprimer ses sentiments belliqueux, étant donné que dans les circonstances, le gendre était nécessaire pour sauver l'honneur de la famille.

Revenant à Winnipeg après l'éclipse que nous savons, le Valentin s'était tout de suite mis à la recherche de sa femme et, découvrant qu'elle habitait chez son père, il comprit qu'il ne serait pas admis au bercail par des moyens ordinaires.

Il se mit donc à l'affut et attendit l'occasion de la rencontrer, lors des voyages qu'elle faisait fréquemment à la ville pour les affaires de la ferme. La chance le favorisa bientôt, mais sa femme ne voulut tout d'abord, rien entendre à ses lamentations. Il s'attendait à cela et ne pressa pas trop sa cause. Il attendit. Isidora eut l'imprudence de le revoir, d'aller au théâtre et au restaurant avec lui. Finalement, elle lui apporta de petites sommes d'argent. A partir de ce moment-là, elle lui appartint de nouveau.

L'enfant attendu vint au monde dans le cours normal des choses, il fut baptisé et se mit sans retard à croître. Grâce à lui, Valentin eut encore un toit pour se réfugier, aussi avait-il une prédilection toute particulière pour ce fils tardif.

La vie familiale marcha, ou roula de nouveau, sans incidents notables pendant deux autres années, quand, un bon jour, avant la naissance d'un huitième enfant, on s'aperçut que le père manquait.

Bienveillantes lectrices, qui m'avez suivi dans la narration de cette étrange, mais véridique histoire, il me semble vous voir bondir d'indignation, à la pensée d'un troisième

retour suivi d'une autre réconciliation de notre aventurier avec sa femme. J'anticipe sur la chronologie des faits pour vous dire que c'est précisément ce qui arriva. Mais, encore une fois, la nature de la femme est si complexe.......

Il convient de dire cependant, que cette fois, il y avait des circonstances atténuantes qui militaient en faveur de l'épouse. D'abord, le précédant établi par deux autres pardons antérieurs, et ensuite, l'embarras dans lequel elle se trouvait par suite de la mort de son père, survenue quelques mois auparavant. Un homme était nécessaire à la maison et, dans ses périodes de présence, Valentin était justement l'homme qu'il fallait pour gérer la ferme. Il n'eût donc pas besoin cette fois, de jouer grand jeu, pour rentrer au bercail.

Encore deux autres années de vie conjugale s'écoulèrent paisiblement, quand Valentin se sentit un matin, pris du besoin de partir, mais cette fois, il en parla à sa femme. Il lui proposa de vendre la ferme et de l'accompagner à Détroit, où disait-il, il aurait un bon emploi aux usines Ford.

Elle refusa net, d'autant plus qu'elle était encore dans un état qui excluait toute idée de longs déplacements. En présence de la détermination bien arrêtée de son mari de partir, elle consulta quelques amis qui lui conseillèrent d'aller le rejoindre plus tard. Valentin partit donc accompagné d'une de ses filles âgée de 17 ans. Quelque temps après le *passage des sauvages*, elle loua sa ferme et fit ses préparatifs de départ.

Pendant ce temps, Valentin était effectivement rendu à Détroit et embauché aux usines Ford. Sa fille tenait maison en attendant le reste de la famille. Un bon soir, il oublia de rentrer à la maison et, le plus tragique, c'est que, juste à ce moment-là, sa femme se mettait en route pour le rejoindre. La fille envoya tout de suite un message à sa mère pour la prévenir et l'aviser de ne pas partir. Malheureusement, elle était déjà en route et ne reçut pas le message. Elle arriva à Détroit quelques jours après, avec sept enfants et pas de mari. Désespoir et larmes inutiles......

Elle alla raconter son aventure à la police qui lui conseilla de mettre une annonce dans les journaux, avec un bon signalement du fugitif. Trois jours plus tard, elle recevait l'avis qu'un noyé que l'on avait retiré de la rivière Détroit, avait un signalement correspondant exactement à celui de son mari. Le cadavre avait été déposé à la morgue, et on la priait instamment d'eller le réclamer.

En apprenant cette nouvelle, elle eut une forte crise de désespoir, mais la réaction qui suivit, l'amena à un raisonnement plus froidement logique. "Après tout, se dit-elle, Valentin ne m'a fait que de la peine pendant sa vie. Je serais bien stupide maintenant de dépenser de l'argent pour l'emballer et l'expédier au Canada. Que le diable l'emporte, s'il le veut." Ce fut là toute l'oraison funèbre de feu Valentin. La coupe d'amertume débordait.

Elle ramassa prestement ses enfants et ses bagages, et retourna à Winnipeg, sans se soucier du noyé, heureuse de se sentir réellement veuve pour de bon.

Par bonheur, la ferme n'avait pas été vendue. Elle s'y réinstalla et reprit le train de vie ordinaire. Les enfants aidant, les revenus augmentèrent et devinrent suffisants pour assurer une honnête aisance à la famille. Cinq années s'écoulèrent paisibles.

L'ainée des filles était en relation épistolaire avec un jeune homme qu'elle avait connu jadis à Détroit. Ils se plaisaient mutuellement et ils résolurent d'unir leurs destinées. La noce eut lieu joyeuse, animée par la présence de plusieurs parents et amis. Les jeunes gens s'en allaient demeurer à Détroit, où le mari avait un bon emploi.

Un joyeux cortège accompagna les jeunes époux jusqu'à Winnipeg et une bruyante gaieté régnait dans le groupe réuni dans la spacieuse salle d'attente de la gare du Canadien National. Le riz traditionnel pleuvait en abondance sur les nouveaux époux quand, soudainement, la jeune femme poussa un cri de terreur et s'affaissa dans les bras de son mari. Chacun se précipita vers elle, essayant de la ranimer.

Dans la commotion, personne n'avait remarqué la présence d'un étranger qui s'était emparé de l'un des pieds de la malade et qui le frictionnait vigoureusement. Aussitôt qu'elle donna des signes de retour à la vie, il abandonna cette occupation, retoucha sa cravate un peu dérangée, replaça son chapeau à un angle avantageux et s'avança, la main tendue et le sourire aux lèvres, vers Isidora.
"Bonjour Dora," dit-il.

Celle-ci fut galvanisée de stupeur en reconnaissant "feu" son mari que sa fille avait aperçu la première.

Il serait exagéré de dire qu'on fit au revenant une réception enthousiaste. Elle fut enthousiaste, en ce sens que chacun rivalisa de zèle pour lui exprimer le déplaisir que causait sa manie de ressusciter toujours aux moments où sa présence était indésirable.

Le départ pour Détroit fut donc ajourné et tout le monde retourna à la maison où un conseil de guerre fut tenu pour statuer sur le sort de l'ex-noyé. Les enfants étaient maintenant assez vieux pour faire valoir leur avis. Il fut décidé à l'unanimité que ce père étranger pour eux, qui les avait abandonnés quatre fois, qui avait passé les trois quarts de sa vie absent du foyer, qui devait être mort depuis cinq ans, était déchu de ses droits. On le toléra à la maison en qualité de domestique, ou plutôt comme un faux bourdon dans la ruche.

Résigné à son sort, il mena une existence effacée, s'occupant de menues besognes autour de la maison. Il devint taciturne et n'apparaissait plus à la maison qu'aux heures des repas et du coucher. Quelques années de cette existence monotone passèrent et, un beau jour, on s'aperçut qu'il manquait.

On le trouva, deux jours plus tard, dans un wagon vide, à une centaine de milles de distance; il était parti pour le grand voyage d'où l'on ne revient pas.

Un papier que l'on trouva dans ses poches révéla son identité et fournit l'explication de ses mystérieux départs. C'était une lettre à sa femme, dans laquelle il lui demandait pardon et lui disait que la route l'appelait de nouveau et que cet appel était plus fort que sa volonté.

Cet homme était un nomade, un chemineau, un errant, un de ces vagabons que l'on a surnommés *tenders,* qui voyagent dans les wagons vides, qui dorment dans les meules de foin et qui mangent quand quelqu'un leur donne à manger.

Lorsque l'appel de la route le saisissait, rien n'était capable de le retenir; il était attiré par une force fatale, irrésistible qui l'entraînait toujours plus loin. La route était sa maîtresse; c'est dans ses bras qu'il devait mourir.



CHAPITRE XVI

LA MONTAGNE TORTUE

Bien peu de gens, aujourd'hui, se rappellent la catastrophe qui, dans la nuit du 29 avril 1903, à Frank, dans l'Alberta, coûta la vie à 75 personnes, englouties vivantes, et qui causa des dommages matériels évalués à plusieurs milliers de dollars.

Le fait est que notre époque est si fertile en événements tragiques que l'on devient, en quelque sorte blasé. La radio nous apporte chaque matin des récits capables de faire dresser les cheveux sur la tête. Le lendemain, on n'y pense plus, d'autres horreurs étant venues chasser le souvenir de celles de la veille.

On pourrait peut-être formuler une loi, semblable à la loi de Gresham, pour exprimer ce phénomène. Cette loi de Gresham, du nom de l'auteur, énonce que le mauvais argent chasse le bon argent de la circulation. Il en est de même des nouvelles; les plus sensationnelles chassent les autres du théâtre de l'actualité. C'est pour cette raison que le grand public n'est pas capable de se former des opinions claires et justes sur la marche des événements; il détruit à mesure les points d'appui qui pourraient lui servir à étayer ses opinions et il reste toujours superficiel.

Frank était, au commencement de ce siècle, un village minier du sud de l'Alberta, dans les Rocheuses et situé au pied d'une montagne appelée: Montagne TORTUE.

L'existence des gens dans ces villages miniers était d'une uniformité morne comme les horizons de la prairie toute proche. Quand on avait vu un de ces petits bourgs, on avait vu tous les autres. Il s'y trouvait un ou deux hôtels avec bar et chambres exclusives pour les joueurs de *poker*, l'indispensable salle de *pool*, un restaurant chinois, une buanderie, une école, la gare et une petite église ordinairement vide.

Les jours s'écoulaient dans une médiocre uniformité, exempts de préoccupations sociales ou intellectuelles, et l'intérêt était nul envers les faits et les choses qui n'affectaient pas directement la routine ordinaire de l'existence. C'est pourquoi la catastrophe put se préparer au sein de la montagne, sans que les habitants du village soient alarmés. Il y avait si longtemps qu'elle était là et elle n'avait jamais bougé. Pourquoi le ferait-elle maintenant?

L'écroulement de la montagne Tortue est un événement géologique d'un intérêt tout particulier. La montagne Tortue, haute de 7,000 pieds, avait une structure unique. Sa moitié supérieure consistait en un lourd calcaire et, à partir du terrain plat de la rivière, jusqu'à son point de contact inférieur avec le calcaire, la rampe de la montagne était surjacente à des schistes argileux de consistance molle qu'interrompaient des couches de houille et des intercallations de grès disposées par lits, selon le jargon technique des ingénieurs. Ce qui veut dire que le sommet était dur et lourd, et la base molle.

C'est cette masse rocheuse dont la cohésion était d'une faiblesse peu commune qui formait l'aboutement de base soutenant la montagne. La raideur des déclivités dans la partie faisant face au village était de 50 degrés. Toutes les conditions qu'il fallait pour provoquer un désastre se trouvaient donc réunies.

Malgré cette infirmité de structure, la montagne ne se serait peut-être pas écroulée, si l'on n'avait pas creusé, endessous, des galeries de mine, pour l'extraction de la houille.

A l'époque de la catastrophe, il existait un grand tunnel s'étendant sur une distance de 5,500 pieds suivant l'inclinaison de la couche de houille, une galerie d'écoulement et d'aération, ainsi que des chambres d'extraction de 150 pieds de largeur.

Plusieurs semaines avant la catastrophe, la montagne donna des signes sérieux de malaise; de larges failles se produisirent à son sommet. Cependant, les phénomènes de tension à l'intérieur furent plus impressionnants encore. Des témoins ont affirmé à l'enquête, qu'un resserrement des parois des chambres se manifesta et qu'il fallut, à plusieurs reprises, boiser de nouveau les galeries de prolongement et les puits de montée des ouvriers, parce que les bois cédaient sous l'action de resserrement des parois. Il était impossible de maintenir en place des étais de dix pieds de longueur disposés entre les parois verticales.

On conviendra qu'il fallait être pourvu de nerfs solides, ou en manquer totalement, pour continuer de travailler dans de semblables conditions.

La catastrophe se produisit à quatre heures du matin, alors que la plupart des habitants du village étaient plongés dans le sommeil. Soixante-quinze personnes furent englouties, des propriétés d'une valeur considérable détruites, dont 7,000 pieds de voie ferrée.

Contrairement à ce qui se produit ordinairement, ce n'est pas le sommet de la montagne qui céda, mais la base, qui était devenue trop faible pour supporter le poids formidable de la masse rocheuse qui était au-dessus. Un glissèment gigantesque se produisit qui entraîna tout sur son passage. Ce fut comme si un *bull dozer* titanesque avait poussé la montagne. Le *bull dozer*, en l'occurence, était les quartiers de rocs énormes qui glissèrent d'une hauteur de 7,000 pieds, poussant en avant d'eux, une vague dévastatrice de conglomérats qui anéantit près de la moitié du village. On ne retrouva aucune trace des habitations ni des gens qui furent engloutis; la masse de terre et de rocs qui les recouvrait était si épaisse qu'il ne fut pas possible de faire des recherches. D'ailleurs, personne n'aurait pu dire à quel endroit les victimes avaient été entraînées. Des quartiers de rocs gros comme des maisons avaient été poussés à une distance considérable de la montagne. La voie ferrée fut reconstruite au-dessus de l'ancienne.

J'excerçais, à cette époque, les fonctions d'instituteur dans un petit patelin peuplé de métis, situé sur les bords enchanteurs de la rivière des Assiniboines, au Manitoba, et je me demandais où je pourrais passer mes vacances, lorsque je reçus une lettre d'un oncle habitant les environs de Vancouver qui m'invitait à aller les passer chez lui.

C'était l'occasion inespérée d'aller voir les plaines et les montagnes dont je rêvais depuis longtemps, qui se présentait. Je la saisis au vol et, le 30 juin, lesté d'un bagage peu encombrant et d'une bourse sans attrait pour les pickpokets, mais le coeur léger, je prenais le train pour le Côte.

A cette époque, le formidable mur des Selkirks n'avait été percé qu'en deux endroits seulement du côté canadien: au col du Cheval qui rue et au col du Nid de Corbeau. Plus tard, le Grand Tronc Pacifique se faufila à travers le col de la Tête Jaune.

La voie principale du Pacifique Canadien passe par le Cheval qui rue, tandis qu'un tronçon qui s'en sépare à Médecine Hat, conduit à Vancouver, passant par MacLeod, Frank,

le Nid de Corbeau et Kootenay Landing. A cet endroit, on laisse le train et on prend le bateau pour descendre au sud sur le beau et grand lac Kootenay. A l'extrémité sud, nous reprenons le chemin de fer qui nous mène par Nelson, les chutes Bonnington et jusqu'à Nakusp, sur le lac Arrowhead, puis, après la traversée du lac Arrowhead, une dernière étape en chemin de fer jusqu'à Revelstoke où l'on retrouve la ligne transcontinentale.

Ce trajet est beaucoup plus long que l'autre, mais il le dépasse en pittoresque et en beauté.

La traversée des Rocheuses offre un spectacle qui défie toute description. On est tout simplement saisi d'admiration craintive en présence de tant de grandeur. L'homme se sent anéanti devant cette nature titanesque. Il admire et se tait. J'ai traversé les Rocheuses plusieurs fois et la chaîne des Selkirks par les trois cols nommés plus haut. Jamais je n'ai vu un seul voyageur capable de trouver des expressions adéquates pour exprimer son admiration. Ceux qui essayaient de le faire ne pouvaient dire que des platitudes.

Ce qui frappe surtout, dans cette nature grandiose, sont ses proportions bien équilibrées. L'Architecte qui a établi les perspectives de ces grands pics, de ces gorges profondes, et de ces vallées riantes, a fait une oeuvre de grandeur et de beauté. On emploie souvent le mot chaos pour décrire cette nature incomparable; c'est un non-sens. C'est parce qu'il est trop petit pour saisir, du premier coup, l'harmonie qui règne dans cette nature altière que l'homme croit y voir le chaos.

Nous devions passer à Frank au milieu de la nuit. Heureusement, la pleine lune éclairait bien le panorama de sa lumière argentée pâle, mettant en relief tous les accidents du terrain.

Longtemps avant d'arriver à Frank, je m'étais installé à l'arrière du train afin de ne rien perdre du spectacle qui se déroulait à mesure que nous avancions dans les montagnes. Bientôt cependant, je fus rejoins à mon poste d'observation par un personnage énigmatique. Je l'avais remarqué pendant le voyage. C'était un type taciturne qui semblait fuir la société des autres voyageurs, plutôt que la désirer, et malgré qu'il n'avait pas l'air d'avoir dépassé 40 ans, il avait les cheveux tout blancs.

Enfin, nous arrivâmes dans la région de Frank. Le train ralentit sa course et passa lentement à travers ce paysage convulsionné. Vu sous l'éclairage blafard de la lune et dans

le silence de la nuit, ce vaste champ de rocs brisés, jetés pèle-mèle, avait un aspect sinistre et saisissant.

Je remarquai tout-à-coup que mon compagnon s'agitait nerveusement. Il gesticulait, montrait le poing à la montagne et marmotait des imprécations dans lesquelles revenaient souvent les mots: "Maudite Tortue!"

Intrigué, je lui adressai la parole.

—C'est affreux, dis-je, en guise d'entrée en matière.

—Horrible! reprit-il.

—Vous m'avez l'air de bien connaître les circonstances qui ont entouré cette catastrophe. Etes-vous de la région?

—Vous avez devant vous, dit-il, l'unique survivant de la partie du village qui a été engloutie.

Et, étendant le bras vers l'endroit où le terrain était le plus bouleversé, il ajouta d'un ton tragique:

—Ma femme et mes trois enfants sont ensevelis là, sous peut-être cent pieds de terre et de roc; on ne sait pas au juste.

—Mais, repris-je vivement, par quel miracle avez-vous pu échapper au désastre?

—Vous voyez mes cheveux, dit-il; ils sont blancs, n'est-ce pas. Eh bien, la veille de la tragédie, ils étaient noirs, car je n'ai que 38 ans. Ils ont blanchi dans cette nuit épouvantable. Et, il continua tristement:

Nous vivions heureux et tranquilles, dans notre petit *cottage*, près de la rivière. De temps à autre, il passait bien des rumeurs à propos de la montagne. On rapportait qu'elle se fendillait à son sommet, mais qu'est-ce que cela pouvait bien nous faire? C'était sans doute la gelée qui travaillait le roc. Le pire qui pouvait arriver, disions-nous, était la chute de quelques quartiers de roc dans la rivière. On s'endormait, le soir, sans inquiétude.

La veille de l'éboulis, un de nos enfants tomba malade et, comme, au cours de la nuit, le mal augmentait, je dus me lever pour aller chercher des remèdes à la pharmacie. Il faisait une nuit comme celle-ci; l'air était doux et parfumé des effluves printanières descendant des grands bois; la lune éclairait comme ce soir et le silence impressionnant de la nuit n'était troublé que par le murmure de l'eau dans la rivière. Tout le monde dormait paisiblement dans le village.

Il pouvait être quatre heures du matin et je m'en revenais d'un pas rapide, anxieux d'arriver à la maison au plus tôt, lorsque tout-à-coup, j'entendis un grondement sourd qui semblait venir des profondeurs de la Tortue,

car nous disions toujours *La Tortue*, pour désigner cette montagne fatale. En même temps, je sentis le sol frémir.

Je m'arrêtai pour écouter et alors, je vis une chose effroyable, une vision de cauchemar. La Tortue s'était mise en marche et s'avançait vers le village. Pendant un moment, je me crus victime d'une hallucination, mais mon illusion fut de courte durée. La montagne glissait réellement sur sa base; lentement d'abord, puis, augmentant subitement sa vitesse, elle se précipita avec l'impétuosité d'un torrent.

J'étais pétrifié de terreur et mes jambes me refusaient tout mouvement pour fuir. Le torrent de rocs et de terre schisteuse déferla en faisant trembler le sol; il s'abattit sur les maisons qu'il aplatit comme des châteaux de cartes et continua sa course, comblant le lit de la rivière et emportant la voie ferrée. Enfin, ayant épuisé sa force, il alla mourir dans la campagne.

Il avait passé à moins de deux cents pieds de moi. J'étais comme hébêté, paralysé sur place, incapable de comprendre. En face de moi était un talus énorme, infranchissable. Tout-à-coup, la pensée de ma femme et de mes enfants surgit dans mon esprit. Où étaient-ils? Qu'étaient-ils devenus au milieu de ce cataclysme?

Je me précipitai comme un fou contre le mur dont les pierres étaient devenues chaudes, sous l'effet de la friction, mais je ne réussis qu'à provoquer l'éboulis de quelques pierres instables.

Hélas, tout était bien fini; la Tortue sournoise et meurtrière avait, en quelques instants, tué les miens, détruit mon foyer, puis les avait recouverts d'un linceul de rocs et de terre qui ne sera jamais soulevé. Je quittai ces lieux maudits avec l'intention de n'y plus jamais revenir; mais j'ai voulu les revoir une dernière fois, avant de m'en aller pour toujours, au bout du monde."

Pendant ce récit, le train avait parcouru une bonne distance et nous entrions maintenant dans des défilés sauvages, tandis que la Tortue disparaissait dans le lointain.

Je serrai, avec sympathie, la main du voyageur et j'allai me coucher.

Le lendemain, je voguais sur les flots enchanteurs du lac Kootenay qui scintillaient comme des diamants au soleil. Les impressions pénibles de la nuit s'étaient envolées, mais le souvenir du cauchemar de la Tortue est resté pour toujours.

FIN

TABLE DES MATIERES

CET OUVRAGE
A ETE ACHEVE D'IMPRIMER
AUX ATELIERS
FORTIN & FILS
de Ste-ANNE-de-la-POCATIERE
le 16e JOUR de MAI 1946



